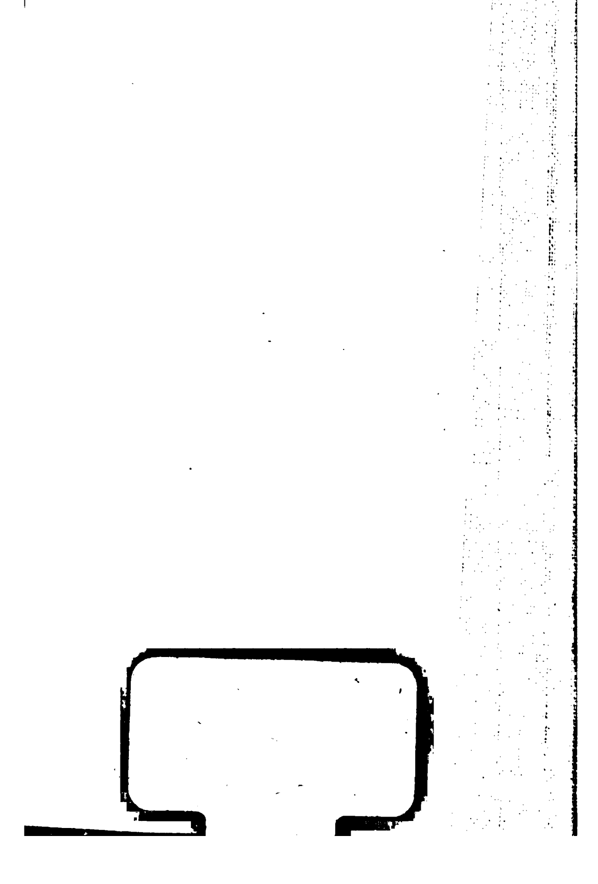
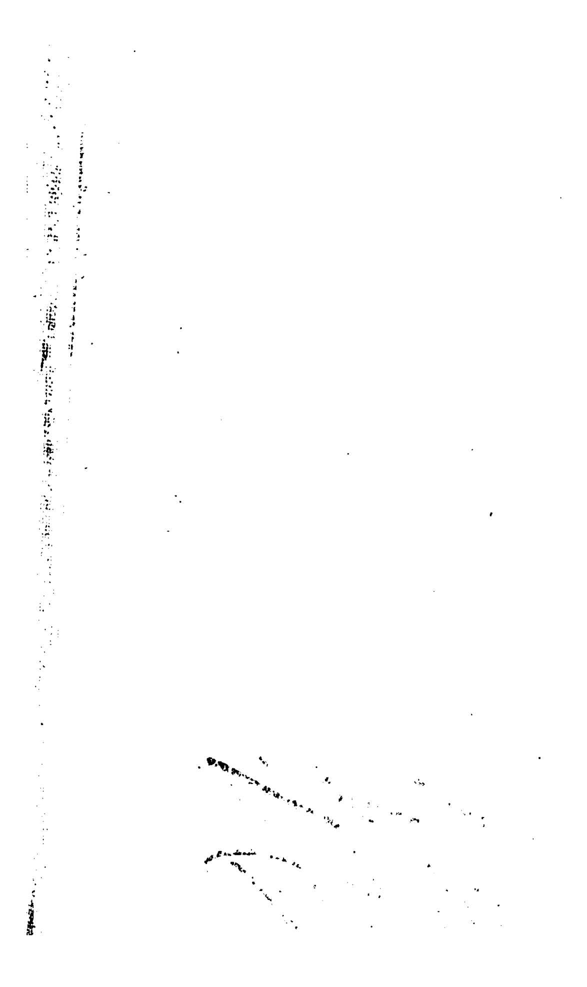




PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

1784

[Tome 7]

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

LONGEPIERRE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VIE
DE LONGEPIERRE.

HILAIRE-BERNARD DE ROQUELEYNE, Baron de Longepierre, naquit à Dijon, le 18 Octobre 1659, de Pierre de Roqueleyne, Maître des Comptes, et d'Oudette de Mouhy, tous deux d'une très-bonne Noblesse de la Province de Bourgogne. Il eut, dès sa premiere jeunesse, un goût décidé pour l'étude des Belles-Lettres; et, sur-tout, pour celle des Poëtes Grecs. A quatorze ans, il s'en occupoit déja sérieusement, et négligeoit les amusemens que son âge et la fortune de son pere pouvoient lui permettre et lui procurer. Mais on peut dire, cependant, que cette grande vocation à l'étude se bornoit uniquement à la connoissance et à l'admiration des Anciens. Il offre un exemple bien utile aux jeunes gens, qui, près d'entrer dans la carriere de la Littérature, seroient assez raisonnables

pour en profiter. Son pere différoit beaucoup de la plupart des parens de nos Ecrivains les plus célebres, et, sur-tout, des Poëtes. On a remarqué que presque tous ceux qui ont montré le plus de génie, et obtenu les plus grands succès, ont eu à combattre les vœux, et souvent même la volonté de leurs parens, contre un penchant, bien attrayant, il est vrai ; mais trop fréquemment préjudiciable, et destructeur des trois seuls termes que les jeunes gens puissent se proposer : les plaisirs, la gloire, la fortune. LONGEPIERRE fut sollicité, par son pere, à traduire, en vers, les Poëtes Grecs, enfin, à courir la carriere des Lettres ; mais ses vers se sont toujours trop sentis du défaut d'autre inspiration que celle de son pere ; et, en résistant à ses conseils, il eut, sans doute, fait aussi bien que beaucoup d'autres jeunes gens, qui ont négligé des conseils contraires, ou enfreint les injustes défenses de leurs parens, défavorablement prévenus.

LONGEPIERRE donna, dès l'âge de vingt-cinq ans, sa Traduction, en vers, d'Anacréon, de Sapho, de Bion, de Moschus et de Théocrite, avec des notes, et un Discours en prose.

Toutes ces foibles imitations des plus charmans Poëtes de l'antiquité, ont été jugées très-désavantageusement, par les Savans et les Gens de goût; et l'on prétend que LONGEPIERRE, lui-même, sur la fin de sa vie, auroit voulu pouvoir les rassembler toutes, et les supprimer, pour en effacer à jamais le souvenir. Jean-Baptiste Rousseau, abusant, sans doute, du privilége de la Poésie, en allant prendre une métaphore dans le sacré, pour l'appliquer au profane, a comparé LONGEPIERRE aux premiers Martyrs, en qui la seule foi, toute simple, tenoit lieu d'instruction :

« LONGEPIERRE le Traducteur,
» De l'Antiquité zélateur,
» Ressemble à ces premiers fidelles,
» Qui combattoient jusqu'au trépas,
» Pour des vérités immortelles
» Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas. »

Cette épigramme manque assurément de justesse, et en manque même doublement, puisqu'on ne peut assimiler les premiers fideles à un interprete d'Ecrivains du Paganisme, et que d'ailleurs ce n'étoit pas faute de les entendre, que LONGEPIERRE n'a pas su nous rendre les

Poëtes Grecs : on est assez généralement d'accord sur son savoir, et ses Remarques prouvent une grande connoissance de l'antiquité ; mais il n'étoit pas né Poëte, et il n'est pas le seul qui nous ait appris qu'il faut l'être pour bien traduire des Poëtes.

LONGEPIERRE a laissé trois Tragédies : *Médée*, *Sésostris* et *Electre.* Elles sont encore des imitations des Anciens ; mais il n'approcha pas plus de ses derniers modeles, qu'il n'avoit fait de ses premiers. Il ne prit guere des Tragiques Grecs et Latins, que la prolixité des lieux communs, et le vuide d'action et d'intrigue. Il ne connoissoit pas assez notre Théatre, et il travailloit trop peu sa versification, pour pouvoir racheter ses défauts. Lorsqu'il donna son *Electre*, où les beautés qu'il avoit empruntées du Grec se trouvoient noyées dans un style diffus et sans couleur, on dit que c'étoit « une statue de Praxitele, défigurée par un moderne. » On peut ajouter, qu'en général, malgré son grand amour pour les Anciens, LONGEPIERRE leur a souvent beaucoup nui, parce que les détracteurs de l'antiquité se sont malignement ou mal-adroite-

ment servis de ses copies, pour décrier les originaux : et cela ne semblera pas fort étonnant, lorsque l'on observera qu'il jouissoit d'une grande considération. Il fut, successivement, Précepteur du Comte de Toulouse et du Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans et Régent du Royaume ; ensuite, il devint Secrétaire des Commandemens, et Gentilhomme ordinaire de son Altesse Royale, après avoir rempli la premiere de ces places chez le Duc de Berry ; et, pour le récompenser des services qu'il avoit rendus à ce Prince, la Cour, à sa mort, le gratifia d'une pension de six mille livres.

A ces avantages, LONGEPIERRE réunissoit ceux que procure une fortune honnête. Il avoit épousé, en 1703, Mlle. Elisabeth Raince, d'une bonne famille, et qui lui avoit apporté une dot de 200,000 livres. Avec cela, son patrimoine, et le produit de ses Ouvrages, il dut se trouver une existence très-aisée ; et il est assez simple que, sans autre mérite réel, il se soit fait une sorte de réputation, et que son autorité ait eu quelque poids dans les disputes Littéraires, qui se sont élevées de son tems.

Outre l'influence qu'il avoit eue dans celle des Anciens et des Modernes, il chercha à en exciter une autre, entre les Partisans de nos deux premiers Auteurs Tragiques. Il publia, en 1686, un parallele entre Corneille et Racine ; et la préférence qu'il semble donner à celui-ci, trouva, dès-lors, comme elle a encore de nos jours, un très-grand nombre de contradicteurs.

Le seul succès constant qu'ait obtenu LONGEPIERRE, c'est celui de sa Tragédie de Médée, qui, malgré le ridicule et l'absurdité du merveilleux sur lequel l'action roule, et les vices nombreux du style, s'est conservée, jusqu'à présent, à notre Théatre. De tous les Auteurs qui ont traité ce sujet, avant et depuis lui, aucun ne l'a encore dépossédé. C'est, sans doute, la faute du sujet ; mais, enfin, puisque l'on supporte quelquefois la représentation de sa Piece, LONGEPIERRE a droit à un rang quelconque, parmi nos Auteurs Dramatiques. Il mourut à Paris, le 31 Mars 1721, âgé de soixante et un an et demi, sans laisser de postérité ; et ayant légué sa Bibliotheque au Cardinal de

Noailles, Archevêque de Paris, qui l'honnoroit de son amitié.

Voici son épitaphe, que nous n'avons point trouvée sur sa tombe ; mais qui n'en mérite peut-être pas moins d'avoir place ici.

Passant ! veux-tu savoir qui gît sous cette pierre ?
Un fils respectueux ; le Seigneur LONGEPIERRE.
La seule obéissance en a fait un Rimeur, —
Les Muses et Minerve obtinrent cet honneur. —
Oh ! non : ce fut Monsieur son Pere.
A ce Pere, sans doute, il trouva l'art de plaire ;
Car on convient que ses Ecrits,
S'ils ne sont d'un Poëte, au moins, sont d'un bon fils.

CATALOGUE
DES PIECES
DE LONGEPIERRE.

* MÉDÉE, Tragédie, représentée le 13 Février 1694, et imprimée à Paris la même année, chez Ribou, *in-8°.*, avec figures.

Sésostris, Tragédie, représentée le 28 Décembre 1695; non imprimée.

Cette Tragédie n'eut que deux représentations: ce qui inspira à Racine l'Epigramme suivante:

« Ce fameux Conquérant, ce vaillant Sésostris,
» Qui jadis, en Egypte, au gré des destinées,
» Véquit de si longues années,
» N'a vécu qu'un jour à Paris. »

Parfait, qui rapporte cette Epigramme, dans son Histoire du Théatre François, observe que Racine avoit naturellement l'esprit malin et railleur. Despréaux et M. de Valincour, ses intimes Amis, convenoient qu'il sacrifioit souvent à un bon mot les personnes mêmes

pour lesquelles il auroit dû avoir quelques égards. Parfait ajoute que Longepierre étoit de ce nombre, à cause de son parallele entre Corneille et Racine, et que son Epigramme sur Sésostris montroit une sorte d'ingratitude pour Longepierre, qui l'avoit si bien traité dans ce parallele. Voyez Histoire du Théatre François, tome treizieme, pages 434 et 435.

Nous dirons, pour disculper Racine, que n'étant vraisemblablement pas, lui-même, de l'avis de Longepierre, sur la préférence qu'il sembloit lui accorder dans son parallele, il ne croyoit point lui devoir de reconnoissance; et, par conséquent. qu'il n'étoit tenu à aucun égard pour sa foible Tragédie de Sésostris.

Electre, Tragédie, représentée le 22 Février 1719; imprimée en 1730, chez la veuve Pissot, *in-12*; et réimprimée, la même année, chez la même.

Cette Piece fut jouée six fois, et n'eut qu'un très-médiocre succès. On prétend que Longepierre ne l'avoit point destinée au Théatre. Il l'avoit faite d'après celles de Sophocle et d'Euripide, sur le même sujet, et pour sa propre satisfaction. Mais le Prince et la Princesse de Conti l'engagerent à la faire jouer sur leur Théatre de Versailles, où elle reçut beaucoup d'applaudissemens De-là le Duc d'Orléans conseilla à Longepierre de la produire au Palais-Royal: mais elle n'y fut pas traitée avec autant d'indulgence, et il la retira en la condamnant à l'oubli. Un homme de Lettres, entre

les mains duquel le manuscrit étoit passé, la fit imprimer quelques années après la mort de l'Auteur.

L'Electre de Crébillon, et dont le sujet est le même, avoit paru onze ans avant celle de Longepierre. Celle-ci n'étoit assurément pas faite pour supporter la comparaison, quelque protection qu'elle eût, et quoique Baron, le pere, et Rosélis, tous deux célebres Comédiens, retirés du Théatre, aient bien voulu se charger d'en remplir les principaux rôles. Le premier joua celui d'Oreste, et le second celui d'Egiste. Chacun d'eux y soutint parfaitement sa réputation, et même parut s'y surpasser. Mademoiselle Duclos déploya aussi tout son talent dans le Personnage d'Electre de cette Tragédie; et tous ces efforts réunis ne purent en couvrir les défauts, ni en empêcher la chûte.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Hilaire Bernard de Requeleyne, baron de

DE LONGEPIERRE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

Il y a peu d'Histoires aussi connues que celle de Médée, et de sujets de Tragédie aussi célebres que celui-ci. Euripide l'a traité, parmi les Grecs; Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide et Séneque, parmi les Romains; M. Corneille, parmi nous. La Tragédie d'Éuripide et celle de Séneque, nous restent encore avec quelques vers des autres. Je me suis laissé tenter, après tant de grands Hommes, à la beauté de ce sujet. Il m'a toujours paru que les deux grands ressorts de la Tragédie, la terreur et la pitié, s'y font sentir vivement; et que Médée, toute méchante et toute criminelle qu'elle est, étant aussi très-malheureuse et trahie par celui pour qui elle a tout fait et tout abandonné, est l'un des Personnages du monde le plus propre à faire un grand effet sur la scene. La simplicité même du sujet, quoique du goût de peu de gens parmi nous, a été un nouvel attrait pour moi. J'ai voulu tenter de donner au Public une Piece à peu-près dans le goût des Anciens; c'est-à-dire, une Piece

dans laquelle une action grande, tragique et merveilleuse; mais en même tems très-simple, fût soutenue seulement par la noblesse des pensées, par la vivacité des mouvemens, et par la dignité de l'expression. C'est ainsi que ces grands Maîtres de l'Art, sur les Ouvrages desquels l'Art même et les regles ont été formés, ont constitué leurs Tragédies, et ont composé ces chef-d'œuvres merveilleux, qui ayant fait l'admiration de tous les siecles, font encore pleurer et frémir dans la simple lecture. Ces génies sublimes se sentant assez de force pour soutenir un sujet par lui-même et par eux-mêmes, ont dédaigné d'avoir recours à un grand attirail d'incidens et d'épisodes, et ont rebuté les jeux de Théatre, les petites surprises, et ces autres agrémens frivoles, qui plaisent dans la Comédie; mais qui ne servent, dans la Tragédie, qu'à amortir et à éteindre le pathétique, qui en est l'ame. Ils auroient cru sortir du caractere du Poëme Tragique, et blesser en quelque maniere la raison, et les regles par conséquent, s'ils s'étoient écartés de cette simplicité d'action. Que penseroient-ils donc, s'ils entendoient

dire à présent qu'une Tragédie n'est pas Tragédie, ni dans les regles, parce qu'elle est simple ? Ils jugeroient, sans doute, que de pareils Critiques n'ont aucune idée de Tragédie ni des regles, et qu'ils n'en connoissent que le nom.

On seroit très-fâché, cependant, que ceux qui ne connoissent pas les Tragédies des Anciens par elles-mêmes, en voulussent juger par cette Piece, qui leur est infiniment inférieure en tout. Pour ressembler à ces Grands Hommes, ce n'est pas assez de travailler dans leur goût et d'après eux ; il faudroit encore avoir leur génie. Cette Piece, donc, peut fort bien être simple, comme celles des Anciens, sans être belle : mais en ce cas, c'est uniquement ma faute ; et cela n'empêche pas que la véritable grandeur ne se trouve presque toujours jointe avec la simplicité.

Je ne répondrai point à toutes les critiques qui se sont d'abord élevées contre cette Piece. Je crois qu'on doit toujours laisser au Public une liberté entiere d'en juger, et qu'un Ouvrage doit se défendre par lui-même. Peut-être que

ceux à qui la grande simplicité d'action qui regne dans cette Piece, n'auroit pas entièrement plu dans la représentation, en seront moins blessés dans la lecture, et qu'ils trouveront que j'y ai suppléé autant qu'il m'a été possible, par le soin que j'ai pris de l'expression. J'ai toujours été persuadé que c'est ce qui anime et ce qui soutient le plus un Ouvrage, lorsque n'étant pas dans la bouche des Acteurs qui lui donnoient en quelque maniere la vie, il est comme mort sur le papier. Aussi avec quel soin les Anciens, et en particulier les Tragiques Grecs, ne s'y sont-ils pas attachés? Il seroit trop long de parler ici de la sublimité, de la force, de la richesse, de l'harmonie, de la vivacité de leurs expressions, de ces tours si naturels en apparence, et pleins, en effet, d'un si grand art; de ces hardiesses nobles et heureuses, où ne s'éleva jamais un médiocre génie; de ces belles épithetes qui rassemblent en un seul mot plusieurs idées, leur donnent plus de force en les offrant ainsi en raccourci, et qui par leurs peintures vives et nobles, font le charme de la Poésie qu'elles animent et qu'elles enrichissent. Je dirai seulement, pour donner quelque

idée du soin que ces Grands Hommes ont pris de l'expression, qu'ils s'y sont attachés, jusqu'à n'employer presque que des mots consacrés à la Poésie, et inconnus à la Prose; et que quand même on renverseroit la structure et l'arrangement de leurs vers, on ne laisseroit pas d'y sentir encore la Poésie la plus magnifique et la plus élevée.

Je ne saurois cependant m'empêcher de répondre à une des objections qu'on m'a faites. On m'a accusé d'avoir pris plusieurs pensées dans M. Corneille. Mais pour me rendre justice, on devoit avoir dit que M. Corneille ayant pris plusieurs pensées dans Séneque, j'ai cru pouvoir aussi puiser dans la même source, et y en prendre quelques-unes. Voilà la vérité; et je défie qu'on puisse citer un endroit de cette Piece qui paroisse emprunté de M. Corneille, et qui ne soit pas de Séneque. J'ai cru qu'il ne m'étoit pas défendu de suivre ce Poëte Latin, et de m'enrichir de ses beautés et de ses pensées, à l'exemple de M. Corneille lui-même. Si ceux qui ont quelque discernement et quelque goût pour ces sortes de choses, se donnent la peine de comparer avec l'original

les endroits que la Médée de M. Corneille et celle-ci ont de communs, ils connoîtront aisément que ce que j'ai traduit ou imité, n'est point une copie de copie, mais que j'ai travaillé d'après l'original.

Personne n'est plus admirateur que moi du mérite de M. Corneille; personne n'a plus de vénération et d'estime pour un si grand homme; et cette vénération, jointe au grand nom qu'il s'est acquis si justement, m'auroit peut-être empêché de traiter un sujet déja traité par lui, si je n'avois considéré que dans sa Médée, comme il le reconnoît lui-même, ce grand génie, qui s'est fait admirer depuis, ne s'étoit pas encore entièrement développé, quoiqu'à travers les nuages qui le couvrent, il ne laisse pas de faire briller déja des étincelles de ce beau feu, qui achevant bientôt après de dissiper tout ce qui lui faisoit ombre, a produit le *Cid*, *Polieucte*, *Cinna*, et les *Horaces*. J'ai même traité ce sujet si différemment de lui, que, hors le fond de la Fable, qui ne sauroit n'être pas le même, et ce que nous a fourni Séneque, je ne crois pas que le même sujet puisse être traité plus diversement : aussi

j'espere que tous les gens désintéressés me rendront la justice de croire, que quand M. Corneille n'auroit jamais fait sa Médée, je n'en aurois pas moins fait celle-ci, avec le secours d'Euripide et de Séneque, qui ont été mes seuls et véritables guides.

SUJET DE MÉDÉE.

JASON, fils d'Æson, Roi d'Iolchos, détrôné par son frere Pélias, après être revenu de la conquête de la Toison, à laquelle cet oncle usurpateur et barbare l'avoit envoyé pour se défaire de lui, est encore repoussé de ses Etats par Acaste, qui les possede après Pélias, son frere. Jason, fugitif, se trouve à la Cour de Créon, Roi de Corinthe, avec Médée, fameuse Magicienne, dont les secrets lui ont été si utiles pour surmonter les obstacles qu'il a rencontrés en Colchide. Par reconnoissance il a épousé Médée, et il en a deux enfans. Mais il ressent de l'amour pour Créüse, fille de Créon, qui consent à la lui donner et à la couronner, dès qu'il aura rompu avec Médée, et qu'il l'aura éloignée. Celle-ci, furieuse de l'infidélité de Jason, feint de se soumettre au divorce; mais elle tourne sa rage contre

sa Rivale, en lui faisant don d'une superbe robe qu'elle a empoisonnée, à l'aide des Puissances infernales qui lui sont soumises. Les enfans de Médée présentent cette robe à Créüse, qui ne l'a pas plutôt vêtue, qu'elle se sent déchirer de douleurs. Créon l'approche, et veut la secourir : il éprouve le même tourment, et ils périssent tous deux, consumés par le poison brûlant que recele la robe fatale. Jason, désespéré, voudroit venger ces malheureuses victimes de la jalousie de Médée, et la punir de ces attentats; mais elle brave ses vaines menaces, lui apprend qu'elle a poignardé ses deux fils, et se dérobe à sa poursuite, en s'envolant dans un char traîné par des dragons. Jason, ne pouvant survivre à la perte de tant d'objets si chers, leur prouve son amour et ses regrets, en se donnant la mort.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR MÉDÉE.

Cette Tragédie fut assez froidement accueillie à sa premiere représentation : elle en eut, cependant, treize de suite, et puis demeura dans l'oubli pendant trente-quatre ans. Les Comédiens la remirent au Théatre en Septembre 1728. La Demoiselle Balicourt y remplit le principal rôle, que la Demoiselle Champmeslé joua dans la nouveauté. Cette reprise fit la réputation de la Piece. Le succès étonnant qu'elle eut alors, donna lieu à une dissertation de l'Abbé Pellegrin, insérée dans le Mercure de Janvier 1729. « Ce qu'il y a de surprenant, dit l'Abbé Pellegrin, au sujet de cette Piece, c'est que personne n'ose la soutenir bonne, et que, cependant, tout le monde aime à la voir représenter. » Il examine, ensuite, ce qui peut la faire aimer, sans la faire estimer ; mais il recherche, peut-être trop scrupuleusement, les raisons qui

empêchent

empêchent que le Public ne lui accorde son estime, en tâchant, en même tems, d'affoiblir celles qui peuvent la lui faire estimer. « La pro-
» fonde vénération qu'a l'Auteur pour les An-
» ciens, l'aveugle à un tel point, qu'il n'admet
» de beautés dans la Tragédie, que celles qui ré-
» sultent de la simplicité. Prétend-il, par-là,
» dégrader nos meilleurs Auteurs?.... Je ne
» veux point citer d'autre exemple qu'*Héraclius*,
» qu'on ne sauroit rendre plus simple, sans lui
» ôter ce qui nous occupe le plus agréablement...
» Si l'Auteur étoit si charmé de cette simplicité,
» qu'il met au-dessus de tout, pourquoi a-t-il
» fait Jason amoureux? N'auroit-il pas mieux
» valu que la seule ambition l'eût rendu criminel
» à nos yeux? Si ce motif ne lui suffisoit pas, il
» y en avoit un autre, et j'ose dire que c'étoit le
» meilleur. Jason étoit dans une situation à tout
» craindre pour ses enfans. Quel motif l'auroit
» mieux excusé que l'amour paternel? Mais
» l'Auteur n'a pas voulu lui prêter des raisons
» qui le rendissent moins odieux; il vouloit mé-
» nager tout notre intérêt pour Médée : il a craint
» que la diversion ne l'affoiblît et ne donnât

» atteinte à cette simplicité qui lui est si précieuse. » Il a porté cela plus loin ; il semble qu'il ait » craint que l'amour ne justifiât son Héros aux » yeux des Spectateurs : il a voulu leur faire en- » tendre qu'il lui restoit encore assez de raison » pour voir le précipice où l'amour entraînoit ses » pas ; et en affoiblissant son amour, il lui prête » le secours de l'ambition.... Pour rendre les » crimes de Médée plus excusables, il a rendu » ses persécuteurs déraisonnables. Etoit-il de la » prudence de Créon de lui faire entendre les » chants d'hymen, dont retentissoient déja les » Temples pour sa fille et Jason ? Il alloit la » bannir de Corinthe dès le même jour. Pour- » quoi ne pas différer, jusqu'au lendemain, une » fête si insultante, et qui naturellement devoit » la porter aux dernieres extrêmités ?.... Jason » donne dans un piége des plus grossiers ; c'est le » feint repentir de Médée.... Médée empoisonne » la robe fatale. Cette robe est de l'invention » d'Euripide ; Séneque et nos Modernes l'ont » respectueusement adoptée ; mais Ovide l'a né- » gligée, soit qu'elle lui ait paru trop frivole, » soit qu'en ayant réservé l'usage pour la mort

» d'Hercule, il n'ait pas voulu l'employer deux » fois. Pour moi, j'avoue que je ne puis me » prêter à cette espece de direction d'intention » qu'il y faut supposer. Le poison n'en doit » agir que sur Créüse et sur Créon : voilà un » privilége exclusif qui me paroît au-dessus de la » magie ordinaire.... Médée, prête à poignarder » ses enfans, et retenue par l'amour maternel, » inspire, tour-à-tour, la terreur et la pitié. Ce » qui manque à cette action, c'est d'être mieux » fondée. Cette furieuse mere ne veut tuer ses » enfans, que pour les affranchir de l'esclavage » où ils seroient réduits à la Cour de Créon ; » mais n'a-t-elle point d'autre ressource qu'un » exécrable parricide? Ne peut-elle pas ménager » deux places pour ses enfans dans le char qui la » doit enlever?.... L'action de cette Tragédie » nous intéresse d'autant moins, qu'on est pré- » venu que Créon et Créüse ont mérité la mort » qu'ils ont trouvée dans la robe fatale. Jason, » encore plus coupable, ne sauroit nous arracher » une larme; on apprend la mort de ses enfans, » sans aucun sentiment de pitié.... On avoit cessé

» de craindre pour eux ; l'attendrissement de leur » mere sembloit répondre de leur vie.... »

« Cette Critique (dit Parfait, dans son Histoire du Théatre François) est très-sensée, et » il seroit difficile de refuser d'y souscrire, au » moins pour la plus grande partie.... A l'exception du principal Personnage de cette Tragédie, » tous sont extrêmement foibles. Mais il faut » avouer qu'en réunissant l'intérêt sur celui de » Médée, aux dépens des autres, l'Auteur a » trouvé le secret de nous forcer à plaindre une » personne dont toute l'antiquité nous a laissé la » mémoire la plus odieuse.... Ses crimes, quelqu'énormes qu'ils soient, redoublent encore » notre compassion pour elle : il semble qu'elle » y est contrainte par la violence de ses injustes » persécuteurs, et que la cruelle vengeance » qu'elle fait tomber sur eux n'est qu'une action » de justice qu'elle se rend.... Longepierre étoit-il maître de changer la catastrophe des enfans » de Médée, contre l'autorité des Anciens, respectée par tous les Modernes ? D'ailleurs, » cette action, toute barbare qu'elle est, parol-

» tra moins extraordinaire, si l'on veut entrer » dans les sentimens de celle qui la commet. » C'est une femme violente, qui se porte, d'a- » bord, aux derniers excès : elle est poussée par » deux passions extrêmes, l'amour et la jalousie. » Médée est persuadée qu'en fuyant, avec ses » enfans, sa retraite causera, peut-être, plus de » joie que de peine à Jason ; et comme sa ven- » geance ne seroit pas complette, et que cette » passion l'emporte alors sur toute autre, elle se » résout à cet horrible sacrifice. Le Spectateur, » qui l'y voit, pour ainsi dire, réduite, en est » d'autant plus attendri, qu'il n'ignore pas la » tendresse de cette mere pour ses enfans.... On » l'a déja dit, et il est inutile de le répéter ; la » simplicité du sujet n'est pas un défaut dans un » Poëme Dramatique ; et quoi qu'en ait dit l'Au- » teur de la Dissertation, cette simplicité est » vraiment précieuse : il est vrai que pour pa- » roître dans tout son éclat, elle a besoin d'être » accompagnée de la noblesse des pensées, de la » vivacité des mouvemens, et de la dignité de » l'expression.... On ne sauroit disconvenir que » cette Tragédie ne contienne quelques expres-

» sions naturelles et des vers beaux et heureux ; » mais, d'un autre côté, on en trouve si fré» quemment de mauvais, de défectueux et de » durs, qu'on peut dire qu'elle ne doit pas son » succès au mérite de la versification. »

L'Editeur du Théatre François, imprimé à Lyon, observe, dans un petit Avis, placé à la tête de la Médée de Longepierre, que c'est aux talens de Mademoiselle Clairon que cette Piece doit sa conservation au Théatre. On a également observé que les Actrices de réputation, qui l'ont précédée dans ce rôle, ont contribué à son succès. Mais ne peut-on pas ajouter que si les talens de l'Actrice font beaucoup valoir le rôle, et, par conséquent la Piece, l'étendue, l'importance et l'énergie du rôle font, à leur tour, infiniment valoir les moyens naturels et les talens acquis de l'Actrice ?

A la reprise qu'eut cette Tragédie, en 1728, elle reçut le même honneur qu'une nouveauté ; les Comédiens Italiens en donnerent une Parodie, en un acte, en vers, avec Prologue, et sous le titre de la *Méchante Femme.* Cette Parodie étoit de Dominique, et n'eut qu'un médiocre

succès, qui ne put la soutenir au-delà de huit représentations.

J. B. Rousseau, dont nous avons rapporté une Epigramme dans la Vie de Longepierre, s'égaya encore, dans le couplet suivant, aux dépens de ce Traducteur, à l'occasion de sa Médée.

« Si le style Bucolique
» L'a dénigré,
» Il veut, par le Dramatique,
» Etre tiré
» Du rang des Auteurs abjects :
» Vive les Grecs ! »

Malgré toutes ces plaisanteries, et même malgré toutes les bonnes Critiques que l'on peut faire sur le fonds du sujet et sur le style de cette Piece, elle restera, vraisemblablement, encore long-tems au Théatre; et, si le principal Personnage est bien rempli, elle sera toujours susceptible d'un très-grand effet.

CATALOGUE DES TRAGÉDIES QUI ONT PARU SOUS LE TITRE DE MÉDÉE.

MÉDÉE, Tragédie en cinq actes, en vers, avec des Chœurs, par Jean de la Péruse; représentée en 1553, et imprimée, avec quelques autres de ses Poésies, par les soins du sieur de la Borderie, à Poitiers, *in-4°.*, chez les deux Marnefs et Bouchetz, freres, sans date.

Réimprimée, à Paris, avec quelques Poésies, par les soins de Claude Binet, en 1573, *in-16*, chez Bonfonds.

La même, à Lyon, chez Rigaud, en 1577, *in-16*.

La même, *in-12*, à Rouen, chez Raphaël du Petitval, avec un Argument et un Sonnet de Marc-Antoine Muret.

Cette Tragédie n'est qu'une traduction de la Médée de Séneque. Les vers en sont à rimes suivies, masculines et féminines ; regle qui fut adoptée alors par tous les Auteurs Tragiques et Comiques du tems.

De la Péruse, selon la Croix du Maine, étoit d'Angoulême ; mais Duverdier le fait naître à Poitiers. Ces Auteurs nous apprennent qu'il joua, dans cette derniere Ville, en présence de Henri II, un rôle de la Tragédie de *Cléopatre*, et un de la Comédie d'*Eugène*, deux Pieces de Jodele, dont il étoit l'ami intime. De la Péruse s'étoit acquis l'estime et l'amitié des personnages les plus illustres de son tems. Il composoit avec beaucoup de facilité, ainsi qu'il le donne à entendre dans une de ses Odes :

« J'ai caché dix mille vers,
» Pleins de graces non pareilles,
» Qui ne seront découverts
» Que pour les doctes oreilles... »

Scévole de Sainte-Marthe prétend que si de la Péruse ne fût pas mort si jeune, il auroit été regardé, au jugement des Savans, comme l'Euripide François. Selon la Croix du Maine, il mourut à Poitiers en 1555, à la fleur de son âge ; ce qui fut cause qu'il ne put finir entiérement sa Tragédie de Médée. Scévole de Sainte-Marthe, alors Ecolier en droit à Poitiers, se chargea du soin de l'achever. Ce fait, que nous n'avons pu vérifier, mais qui est consigné dans un Catalogue, cité par Parfait, se trouve entiérement détruit par Pasquier et la Croix du Maine. Ces deux Auteurs disent qu'il est

faux que Sainte-Marthe ait travaillé à la Piece de la Péruse; ils assurent, au contraire, que sa Médée fut entiérement achevée par lui-même. Voici, à ce sujet, ce que rapporte Parfait, dans son Histoire du Théâtre François, tome troisieme, page 299, d'après Pasquier. « La Péruse a fait une Tragédie, intitulée Médée, qui » n'étoit pas trop décousue, et, toutefois, par mal- » heur, n'a été accompagnée de la faveur qu'elle mé- » ritoit... A l'égard de Scévole de Sainte-Marthe, qu'on » cite comme ayant achevé la Tragédie de Médée, » de la Péruse, on s'est trompé bien lourdement, » ajoute Parfait. Voici ce qu'en dit la Croix du Maine. » Jean de la Péruse, né à Angoulême, étoit l'un des » premiers Tragiques de son tems; il a composé la docte » Tragédie de Médée, laquelle a été revue et corrigée » par Scévole de Saïnte-Marthe, Gentilhomme de Lou- » dun, en Poitou, et qui la fit imprimer après la mort » de la Péruse, l'an 1555, à Poitiers, chez les Mar- » nefs et Bouchetz, freres. Or, continue Parfait, re- » voir et corriger un Ouvrage, n'est pas l'achever. »

Sans nous arrêter aux différentes discussions élevées au sujet de cette Piece, nous dirons qu'elle fit honneur à son Auteur, et que les éloges suivans déposent en faveur de son succès.

« Péruse, discourant en sa Tragique histoire,
» Or âpre, ore piteus, Médée et sa fureur,
» Jason et sa pitié, se traçoit un honneur,
» Qui déja l'enserroit au sein de la mémoire;
» Mais son œuvre entrepris, et sans fruit et sans gloire,

» Demeuroit imparfait, si ton docte labeur,
» Cher mignon des neuf Sœurs, d'une vive couleur,
» N'eût embelli l'obscur de sa tressure noire.
» Qu'as-tu donc fait, Scévole, achevant cet Ouvrage ?
» Que Péruse revit, revangé de l'outrage
» Qu'il receut de la mort, assuré, maugré elle,
» Qu'il revivra, par toi, heureux et immortel;
» Toi, pour un même fait, rans ton los éternel:
» Ainsi donc de vous deus soit la vie immortelle.

Rien ne porteroit, plus que ces vers, à faire croire que Scévole a effectivement achevé la Tragédie de la Péruse, si ce fait n'étoit contesté par les Auteurs que nous avons cités.

Bouchetz étoit un des admirateurs de la Péruse, et en faisoit le plus grand cas. Voici des vers qu'il fit à la gloire de ce Poëte, et dans lesquels il exprime le chagrin qu'il ressentit de l'avoir perdu.

« Je t'ai taillé, Péruse, un tombeau éternel,
» Dans mon Imprimerie, et là, la Muse mienne,
» La Muse Imprimerie a ravié la tienne,
» Qui te font, l'une et l'autre, à jamais immortel.
» Ton tombeau, c'est ton Livre, et peu en ont de tel;
» Et peu ont mérité la Presse Musienne
» Comme toi, qui as fait d'une facile veine,
» Maintenant amour doux, et maintenant cruel.
» Tu ne seras pressé de la chargeante pierre :
» Ton tombeau volera parmi toute la terre,
» Qu'à l'envi un chacun voudra voir et revoir;

» Et j'i avois pensé graver ta Tragédie,
» En sanglant vermillon, signe de la furie;
» Mais mon deuil n'a permis i mettre que du noir. »

La Péruse a fait imprimer, à Tours, un Recueil de ses Poésies légeres, en 1 vol. in-4°. Elles ont du mérite pour le tems.

Médée, Tragédie de Séneque, traduite en prose par P. Linage, dédiée à la Comtesse de Rieux, avec un Argument; imprimée à Paris en 1647, chez Jean Paslé, *in-12*.

Médée, Tragédie en cinq actes, en vers, par Pierre Corneille, représentée en 1639, dédiée à M. P. T. N. G.; imprimée à Paris en 1639, chez François Targa, *in-4°*.

Médée, Tragédie en cinq actes, en vers, par de Longepierre, représentée le 13 Février 1694; imprimée à Paris la même année, chez Ribou, *in-8°*., avec fig.

A l'une des reprises de cette Tragédie (en 1728) il en parut une Parodie, sous ce titre: La Méchante Femme, Parodie en vers, en un acte, de la Tragédie de Médée de M. de Longepierre, par Dominique et Riccoboni fils, représentée

représentée le Jeudi 23 Octobre 1728; imprimée à Paris la même année, chez Briasson, *in*-12.

Médée, Tragédie en trois actes et en vers, par M. Clément, représentée le 20 Février 1779; imprimée à Paris, la même année, chez Moutard, *in*-8°.

Cette Tragédie n'eut qu'une seule représentation. L'Auteur la retira pour y faire quelques changemens: elle n'a pas été reprise depuis. Mademoiselle Sainval l'aînée, qui joua le principal rôle, fut très-applaudie, sur-tout dans le premier acte. L'Auteur du Théatre François, imprimé à Lyon, s'exprime ainsi sur cette Piece. « Elle n'a point eu de succès, parce qu'elle est » vuide d'intérêt et foiblement écrite. Cependant son » Auteur connoissoit les bons principes; il faut lui sa- » voir gré d'avoir choisi pour modele Euripide plutôt » que Séneque, et de n'avoir pas fait de Médée une » Sorciere; d'avoir banni de sa Piece les Episodes, et » d'avoir renvoyé le dénouement du char volant au » Théatre des Machines. »

Médée, Tragédie de Séneque, traduite par Michel de Marolles, Abbé de Villeloin, dans le second volume de la Traduction de Séneque, 1659, *in*-8°.

Médée, Tragédie, traduite de Séneque, imprimée dans le tome huitieme, partie premiere

de l'Histoire universelle des Théatres de toutes les Nations, par une Société de Gens de Lettres, imprimée à Paris en 1779, *in-8°*.

Médée, Tragédie d'Euripide, traduite par le Pere Brumoy, dans le second volume du Théatre des Grecs, *in-4°*., 2 vol.

Médée, Tragédie d'Euripide, traduite par M. Prevost, dans le second volume des Œuvres d'Euripide, Paris, 1782, *in-12*. Voyez aussi les Œuvres d'Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide, &c.

Outre les Tragédies de Médée, dont nous donnons le Catalogue, il y a encore plusieurs Opéra, qui ont paru sous ce titre, et dont le fonds est le même.

Médée, Tragédie - Opéra, en cinq actes, avec un Prologue, par Thomas Corneille, et mise en musique par Marc-Antoine Charpentier, représentée à l'Académie Royale de Musique, le 4 Décembre 1693 ; imprimée à Paris la même année, chez Christophe Ballard, *in-4°*., et *in-fol.* avec la partition.

Médée et Jason, Tragédie-Opéra, avec un

Prologue, par l'Abbé Pellegrin, sous le nom de la Roque, représentée à l'Académie Royale de Musique, le Lundi 2 Avril 1713; imprimée à Paris la même année, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et réimprimée avec la partition *in*-4°.

La Musique de cet Opéra est de la composition de Salomon, ordinaire de la Chapelle du Roi. Le sujet du Prologue est l'Europe rassurée par Apollon et Melpomene, qui lui annoncent que ses maux vont finir, par le retour de la Victoire, qui vient de se déclarer pour les drapeaux de la France. Les Amours de Créüse, fille de Créon, Roi de Corinthe, traversés par Médée, femme de Jason, font le sujet du Poëme.

Cet Opéra fut remis, avec des changemens et des augmentations, le 17 Octobre 1713, et eut un grand succès; il fut repris, avec un égal succès, en 1727, 1736 et 1749.

En 1727, à l'une des reprises de cet Opéra, il en parut une Parodie, au Théatre Italien, sous le même titre de Médée et Jason, par Dominique, Riccoboni fils et Romagnesi; imprimée à Paris en 1727, chez Briasson, *in*-12.

Cette Parodie, qui est en prose, mêlée de Vaudevilles, fut représentée le 28 Mai 1727 : elle eut douze représentations, fit beaucoup de plaisir, et parut une critique assez bonne de l'Opéra de Médée et Jason.

La reprise de 1736 occasionna encore une autre Pa-

rodie, sous le même titre de Médée et Jason, par Carolet; imprimée à Paris en 1736, chez la veuve Dehors, *in*-12.

Cette seconde Parodie, qui est en un acte et en Vaudevilles, fut représentée sur le Théatre Italien, le Jeudi 13 Décembre 1736. Cette petite Piece n'eut qu'un médiocre succès, et ne fit pas, à beaucoup près, autant de plaisir que la premiere, donnée en 1727.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LONGEPIERRE.

Représentée le 13 Février 1694.

PERSONNAGES.

MÉDÉE, Fille d'Æte, Roi de la Colchide, et Femme de Jason.

JASON, Prince de Thessalie.

CRÉON, Roi de Corinthe.

CRÉUSE, Fille de Créon.

LES ENFANS de Médée.

RHODOPE, Confidente de Médée.

IPHITE, Confident de Jason.

CYDIPPE, Confidente de Créüse.

Suite de Créon.

La Scene est à Corinthe, dans le Palais de Créon.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

Je sais ce que je dois à l'amour de Médée.
Cesse, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée.
Ce qu'elle a fait pour moi, dans la Grece, à Colchos,
Ne traverse que trop ma joie et mon repos.
Mais du sort, de l'amour, la fatale puissance
Fait taire mes remords et ma reconnoissance;
Et de ces deux Tyrans les violentes loix
Ne laissent ni l'amour, ni la haine à mon choix.
Oui : de leur joug pressant l'invincible contrainte
Fixe enfin mes destins et mes vœux à Corinthe.
En vain Médée, en proie à ses transports jaloux,
Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux:
Je la plains; mais, ami, j'adore la Princesse.
Du destin de Jason souveraine Maîtresse,

Elle asservit mon ame à son pouvoir vainqueur :
L'éclat de ses beaux yeux triomphe de mon cœur ;
Et ce cœur, embrâsé d'une ardeur violente,
Ne sauroit s'affranchir du charme qui l'enchante.

IPHITE.

De ce nouvel amour, la trompeuse douceur
Séduit votre raison par son appât flatteur.
Votre ame toute entiere avidement s'y livre ;
Mais si, fuyant, Seigneur, le plaisir qui l'enivre,
Vous vouliez repousser un dangereux poison ;
Si vous daigniez encor consulter la raison,
Vous banniriez bientôt Créüse de votre ame,
Et vous étoufferiez une funeste flamme.

JASON.

Non ; la raison ici, d'accord avec mon cœur,
Autorise ma flamme et soutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pélie
Souleve contre nous toute la Thessalie.
Ce Tyran, de mon trône injuste usurpateur,
De ses crimes, enfin, a lavé la noirceur.
Tu sais comme Médée, ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appât d'une vaine espérance,
De ses propres enfans en a fait ses bourreaux.
Ses filles, à l'envi, le mirent par morceaux ;
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par pitié cet affreux parricide.
Son fils Acaste, armant, pour venger son trépas,
J'obéis au destin, je quittai ses Etats ;
Et Créon seul osant plaindre notre disgrace,
Lorsque d'un fier Tyran la haine nous menace,

M'a reçu dans son sein, moi, Médée et mes fils,
D'une triste maison infortunés débris.
Seul, il pouvoit me tendre une main salutaire;
Et le Ciel de mon sort le rend dépositaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats,
L'asyle et le repos qu'il m'offre en ses Etats.
Pour moi son amour brille et son estime éclate.
Il me regarde en pere; il m'applaudit, me flatte.
Cependant, trop instruit par mes malheurs divers,
Toujours du sort jaloux je crains quelques revers.
Mon ennemi demande et Médée, et ma tête:
Irrité d'un refus à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime, il est vrai: Créon est généreux;
Mais on porte à regret le poids des malheureux:
Quelque noble penchant qui pousse à les défendre,
Iphite, on craint de voir ses Etats mis en cendre,
Ses peuples asservis, et son trône ébranlé.
Souvent même Créon flotte et paroît troublé.
D'ailleurs, trop prévenu d'une haine secrette,
A Médée, à regret, il donne une retraite;
Et contr'elle avec peine il retient un courroux
Qui pourroit retomber jusques sur son époux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,
M'assurer en Créon un appui ferme et stable;
Et, l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prévenir et fixer l'inconstance du sort.
Pour sa fille, avec joie, il voit briller ma flamme;
Elle régle ses vœux, et peut tout sur son ame:
Créüse seule, enfin, peut m'assurer Créon....
Eh bien! l'amour, Iphite, aveugle-t-il Jason?

IPHITE.

C'est ainsi que l'amour, trop fertile en excuses,
Aveugle par son charme, et séduit par ses ruses.
Même en nous égarant, il feint de nous guider.
De ses piéges flatteurs songez à vous garder.
Eh quoi ! d'un autre amour votre ame possédée,
Trahira les bienfaits et l'espoir de Médée ?
Ni les droits de l'hymen, ni sa fidelle ardeur....

JASON.

Qu'un tel secours est foible, et défend mal un cœur,
Iphite. Ah ! quand l'amour regne avec violence,
Que peut la foible voix de la reconnoissance ?
Il est vrai que Médée a tout osé pour moi.
Je m'accuse et rougis de ce que je lui doi.
Mais, transporté d'amour en voyant ce que j'aime,
J'oublie et mon devoir, et Médée, et moi-même;
Je m'enivre à longs traits d'un aimable poison :
L'amour devient alors ma suprême raison ;
Et d'un feu violent l'impérieuse flamme
Etouffe tout le reste, et triomphe en mon ame.
Je sens, je sens alors que mon trépas certain,
Les bontés de Créon, le courroux du Destin,
M'arrêtent moins ici que ne fait la Princesse ;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe et me presse,
Je mourrois, s'il falloit m'éloigner de ses yeux;
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puissans que Médée et ses charmes,
Si-tôt que je les vis, m'arracherent les armes.
Et quel cœur soutiendroit leurs feux éblouissans,
Leur éclat dangereux, leurs regards languissans ?

Cette jeune pudeur sur son visage peinte,
Et sur son front serein cette noblesse empreinte ;
Cette douce fierté, cette aimable langueur ;
Un je ne sais quel charme innocent et flatteur ;
Ce souris dont l'appât réveille la tendresse,
Et ce maintien auguste, et cet air de Déesse ?
Enfin, en la voyant, ébloui, transporté,
Je crus voir, et je vis une Divinité.

IPHITE.

Mais quels sont vos projets ? que pouvez-vous prétendre ?

JASON.

D'écouter ma tendresse, et de tout entreprendre.
L'amour se flatte, Iphite, et se croit tout permis.
Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis ?
Le Roi me veut pour gendre ; et ma belle Princesse
Semble favoriser mes soins et ma tendresse :
Il offre sa couronne et Créüse à mes vœux ;
M'opposerois-je au sort qui veut me rendre heureux ?
Je ne puis résister à ces douces amorces,
Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonnai-je pas Hypsipile à Lemnos,
Pour chercher la Toison et voler à Colchos ?
Et cependant, ami, cette grande conquête
Valoit-elle le prix qu'ici l'amour m'apprête ?

IPHITE.

Dieux ! que fera Médée, et quel affreux courroux
Ne l'enflammera point contre un parjure Epoux ?
Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
Vous savez de son art jusqu'où va la puissance.

La nature est soumise à ses commandemens:
Elle trouble le Ciel, l'Enfer, les Elémens;
Elle arrête, à son gré, les Astres dans leur course.
Les torrens les plus fiers rèmontent vers leur sourcè.
La Lune sort du Ciel, les Mânes des tombeaux:
Elle lance la foudre, et change en sang les eaux.
Vous savez....

JASON.

Je le sais; cesse de me le dire.
Mais de l'amour aussi je sais quel est l'empire.
Plus puissant que son art, plus fort que son courroux,
De Médée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime, il suffit; et sa tendresse extrême
Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.
Je saurai la fléchir; je saurai l'appaiser.
Mais à tout son courroux dussai-je m'exposer,
Je n'écoute et ne suis que l'ardeur qui me presse.

IPHITE.

De grace, examinez....

JASON.

Ah! je vois ma Princesse.
Considere, à loisir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, et ne l'adorer pas?
Rien n'est à redouter, à fuir que sa colere.

SCENE II.

JASON, CREUSE, IPHITE, CYDIPPE.

CREUSE.

Je croyois, en ces lieux, trouver le Roi mon pere.
On vient de m'assurer qu'il vous cherche, Seigneur.

JASON.

Je n'ai point vu le Roi, Madame ; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter et prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour ?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour ?
Jamais, vous le savez, ardeur si violente
Ne régna dans un cœur et n'en fut triomphante.
Tout le jure à vos yeux ; soins, vœux, empressemens ;
Mes remords immolés, mes transports, mes sermens ;
Et mes tendres respects, et mes ardens hommages,
Vous sont, de cet amour, d'inviolables gages.
Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas :
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas ?

CREUSE.

Eh ! le puis-je, Seigneur ? Une jeune Princesse
Ne doit qu'à son époux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le Roi, qui doit régler mes vœux,
Estime vos vertus, applaudit à vos feux.
Il m'a même ordonné d'écouter votre flamme.
Si j'ose, après cela, vous découvrir mon ame,

J'estime, ainsi que lui, cet illustre Jason,
Qui surmonta Neptune et conquit la Toison;
De la gloire amoureux, prodigue de sa vie;
L'ornement de la Grece, et l'effroi de l'Asie;
Le Chef de nos Guerriers, la fleur de nos Héros,
Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant m'entraîneroit sans peine;
Mais un fatal obstacle et m'arrête et me gêne.
Médée est votre épouse, et des nœuds si puissans
Mettent un frein trop juste à mes vœux innocens.
Pourrois-je, à ce penchant, abandonner mon ame,
Tandis qu'un autre hymen vous attache?....

JASON.

Ah! Madame,
Cessez, cessez de craindre un hymen odieux,
Condamné par les Grecs, réprouvé par les Dieux;
Dès demain, dès ce jour, faut-il briser ses chaînes?

CREUSE.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,
Vous puissiez soutenir sa vue et sa douleur,
Sans lui rendre bientôt vos vœux et votre cœur?
Je crains un long penchant, sa tendresse, ses larmes;
Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes:
Son art est au-dessus de tout l'effort humain,
Seigneur, et de votre ame elle sait le chemin.
Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour et si long et si tendre.
Je crains....

JASON.

Ah! dissipez une indigne frayeur.

Quel outrage ! ainsi donc jugez-vous de mon cœur ?
Connoissez mieux ce cœur, Madame, et ma tendresse.
Rien ne peut m'enlever à ma belle Princesse.
Je défie, à-la-fois, les Mortels et les Dieux,
Et tout l'art de Médée, et l'Enfer et les Cieux.
Si sa présence ici vous alarme et vous blesse,
Il faut vous délivrer du soupçon qui vous presse.
Un véritable amour éclate avec plaisir.
Commandez seulement ; je suis prêt d'obéir.
Je donnerois mon sang, j'immolerois ma vie.
Trop heureux que pour vous le sort me l'eût ravie !

CREUSE.

J'entends le Roi, Seigneur : il paroît à vos yeux.

SCENE III.

JASON, CREUSE, CRÉON; Suite.

CREON.

Je vous cherchois, Seigneur. Savez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel Envoyé du Roi de Thessalie
Vient demander raison du meurtre de Pélie ?
De mes refus, Acaste offensé justement,
Veut bien suspendre encor son fier ressentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Médée à sa vengeance ;
Ou qu'au moins, la chassant du sein de mes Etats,

Je refuse un asyle à ses assassinats.
Il me presse....

JASON.

Ah! Seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triste victime?
Pourroit-il....

CREON.

En faveur de vos fils et de vous,
Je ne veux point livrer Médée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes,
Mes sujets innocens deviennent les victimes;
Et que d'une étrangere, appuyant les forfaits,
De mes heureux Etats je trouble ainsi la paix?
Non; il faut qu'elle parte, et qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à sa suite:
Je le veux. Cet exil est nécessaire à tous;
Pour Acaste, pour moi, pour ma fille, pour vous,
Pour Médée elle-même. Il faut purger Corinthe
De ce funeste objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ses cris et sa fureur.
Je hais jusqu'à sa vue; elle me fait horreur.
Des songes effrayans, des présages sinistres,
Des redoutables Dieux les augustes ministres,
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.
Rompez avec éclat le charme qui vous lie:
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Assez et trop long-tems ces liens mal tissus
Ternissent votre gloire et souillent vos vertus.
Assez et trop long-tems, avec douleur, la Grece

Voi

Voit gémir, sous le joug de cette enchanteresse,
Le plus grand des Héros qu'elle conçut jamais.
Séparez vos vertus d'elle et de ses forfaits.
Justifiez ainsi l'appui que je vous donne.
Possédez à ce prix ma fille et ma couronne.
Je veux que dès demain l'astre brillant du jour,
Ait vu partir Médée en commençant son tour;
Et que Corinthe ainsi n'étant plus profanée,
Il se prête avec joie à ce doux hyménée.

JASON.

Je céde à vos raisons; j'obéis. Mais, Seigneur,
Daignez par vos bontés adoucir son malheur;
Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude,
Consolez ses ennuis, flattez sa solitude.

CREON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je consens à remplir vos desirs généreux:
Et pour mieux adoucir son déplaisir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ;
Qu'au bonheur de leurs Rois nos sujets prennent part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La source de sa joie et la fin de sa crainte.
Que des chants d'hyménée et d'aimables concerts
Commencent cette fête et remplissent les airs.
Que du Dieu de l'hymen les feux sacrés s'allument;
Qu'on pare les autels, et que les temples fument.

Jason trouve une épouse enfin digne de lui.
Daignent les justes Dieux, m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célebre et fortunée !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, *seule.*

Ou suis-je, malheureuse ? où portai-je mes pas ?
Qu'ai-je vu ? qu'ai-je ouï ? je ne me connois pas.
Furieuse, je cours, et doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
Corinthe retentit de cris et de concerts.
Ses autels sont parés ; ses temples sont ouverts.
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe.
Tout vante ma Rivale, et l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusques-là me trahit !
Jason honteusement me chasse de son lit !
Il m'ôte tout espoir ! épouse infortunée !
Que dis-je, épouse ? hélas ! pour nous plus d'hyménée !
L'ingrat en rompt les nœuds... Dieux justes, Dieux vengeurs !
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses sermens, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait, et vengez nos injures !
Toi sur-tout, ô Soleil ! j'implore ton secours !
Toi, qui donnas naissance à l'auteur de mes jours ;
Tu vois, du haut des Cieux, l'affront qu'on me destine !

Et Corinthe jouit de ta clarté divine !
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté ;
Ou plutôt, donne-moi tes chevaux à conduire.
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire.
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant.
J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent.
J'écraserai ses Rois ; et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare....
Mais où vont mes transports ! est-ce donc dans les cieux,
Que j'espere trouver du secours et des Dieux ?
Deïtés de Médée, affreuses Euménides,
Venez laver ma honte et me servir de guides.
Armons-nous. De notre art déployons la noirceur.
Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur.
Que de sang altéré, que de meurtres avide,
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je ! De bien loin surpassons ces forfaits ;
De ma tendre jeunesse ils furent les essais.
J'étois et foible et simple, et de plus innocente.
L'amour seul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embrâsent à présent d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare ?
Le crime nous unit ; il faut qu'il nous sépare.

SCENE II.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

EH bien ! tu vois le prix que me gardoit Jason?
L'ingrat couronne enfin sa noire trahison.
Il épouse Créüse, et la pompe s'apprête;
Tout m'annonce ma mort. Mais à quand cette fête?

RHODOPE.

Madame, cet hymen se célebre demain.

MEDÉE.

Demain ! le tems est court, et le terme prochain;
Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeste hyménée !
Hélas ! à quels malheurs êtes-vous condamnée?

MEDÉE.

Ah ! rien n'est comparable aux horreurs de mon sort.
Rhodope, qui l'eût cru? Jason jure ma mort.
Au plus honteux destin son mépris me ravale :
Il m'attache en esclave au char de ma Rivale.
J'ai tout osé pour lui ; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parens, gloire, félicité.
Il me coûte, l'ingrat ! jusqu'à mon innocence.
Je n'ai voulu que lui. Cruelle récompense !
Pour prix de cet amour, qui n'a voulu que lui,
Il me laisse sans rang, sans honneur, sans appui.

Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,
Proscrite, fugitive, odieuse, exilée;
Et seule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai commis?

RHODOPE.

Trop indigne de vous après sa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour...

MÉDÉE.

Eh! puis-je triompher de mon fatal amour?
Malheureuse! tout cede à mon art redoutable.
La nature se trouble à ma voix formidable.
Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir vainqueur,
Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur.
L'amour brave ma force, et méprise mes charmes;
Il rit de ma fureur, et m'arrache des larmes.
Pour un perfide encore il trouble ma raison.
J'aime; que dis-je, aimer? J'adore encor Jason.
Pour lui je trahirois encor pere et patrie;
Pour lui j'immolerois mon repos et ma vie.
D'un tyrannique amour, trop barbare rigueur,
Cesse pour un ingrat de déchirer mon cœur!

RHODOPE.

En ce funeste état, que vous êtes à plaindre!

MÉDÉE.

Il est vrai, je le suis; mais plus encore à craindre.
On n'offensa jamais Médée impunément.
Mais, que dit ma Rivale? et que fait son Amant?

RHODOPE.

Ah ! Madame, il soupire aux pieds de la Princesse,
Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

MEDÉE.

Ton sang va me venger, lâche et perfide époux !
Tu mourras... Quelle horreur vient glacer mon courroux !
Et depuis quand Médée est-elle si timide ?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide ?
Après tant d'innocens, immolés sans remords,
Je respecte un ingrat digne de mille morts.
Ah ! qu'il meure.... Où m'emporte une jalouse rage ?
Qu'il meure ! ce Héros, ton amour, ton ouvrage ;
Le fruit de tant de soins, de périls, d'attentats,
L'objet de tant de vœux... Non, il ne mourra pas.
Quelque juste fureur dont je sois possédée,
Qu'il vive, et, s'il se peut, qu'il vive pour Médée ;
Ou, si de mon bonheur le destin est jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut, pour d'autres que pour nous.
C'est Créon qui le force à l'hymen qui m'accable ;
Créon mérite seul mon courroux implacable,
Lui, qui de son pouvoir enivré follement,
Me ravit mon époux, m'arrache mon amant,
Fait régner en tyran le crime et le divorce,
Et ne connoît de droits que l'injure et la force.
Qu'il périsse et sa race. Accablons son orgueil ;
Mettons son insolence et sa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah ! modérez, de grace, une douleur si forte.

Etouffez, ou cachez l'ardeur qui vous emporte...
J'entends du bruit. On vient. Domptez ce fier courroux,
Madame ; c'est Créon qui s'avance vers vous.

SCENE III.

MEDÉE, CRÉON, RHODOPE, *Suite.*

CREON.

JASON avec ma fille unit sa destinée.
Vous entendez déja chanter leur hyménée.
Madame, à ce divorce, il faut vous préparer,
De Jason et de nous il faut vous séparer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune.
Fuyez ces lieux ; fuyez une pompe importune :
Obéissez au sort, et, quittant mes États,
Cherchez un sûr asyle en de nouveaux climats.
Acaste le demande, et Corinthe m'en presse ;
A ce prix, entre nous, la guerre affreuse cesse ;
Votre exil est le sceau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes sujets.
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime.
Malgré tout mon pouvoir, vous seriez leur victime.
Quel joug ne brise point un peuple audacieux ?
Quel frein arrêteroit ce monstre furieux ?
A ses cruels transports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prévenez la tempête.

Le sort, la paix, vos jours, tout semble y conspirer.
J'ai voulu vous l'apprendre et vous y préparer.

MEDÉE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de graces à rendre !
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre ;
Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement
Quel attentat m'attire un si doux traitement ?

CREON.

Quoi ! Medée est surprise et demande ses crimes !

MEDÉE.

A-t-on, pour m'opprimer, quelques droits légitimes ?
Un Tyran, par la force, agit dans ses Etats ;
Un Roi juste, au coupable apprend ses attentats.
Parlez donc, ou du moins forcez-vous à m'entendre,
Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir :
Voici les miens, Créon. Vous n'avez qu'à choisir.
J'ai sauvé ces Héros que vous vantez sans cesse,
Le plus pur sang des Dieux, et la fleur de la Grece.
Sans moi, pour conquérir la superbe toison,
Qu'auroient pu ces Héros, et ce fameux Jason ?
Leur bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire ?
S'ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.

Dans une forêt sombre, un Dragon furieux
Conservoit du Dieu Mars le dépôt précieux.
Ses yeux étinceloient d'un affreuse lumiere :
Jamais le doux sommeil ne charma leur paupiere ;
Et veillant nuit et jour, ses terribles regards
Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.
Farouches défenseurs de la forêt sacrée,

Deux Taureaux menaçans en occupoient l'entrée.
Il falloit mettre au joug ces Taureaux indomptés.
Des fureurs de Vulcain ministres redoutés,
Ils vomissoient au loin une brûlante haleine,
Et de torrens de flamme ils inondoient la plaine.
Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons ;
Voir des dents de serpent naître des bataillons ;
Et vaincre ces soldats, enfantés par la Terre,
Qui tous ne respiroient que le sang et la guerre.
Parmi tant de périls, quel Dieu, sans mon secours,
De vos tristes Héros eût conservé les jours ?
Sur le destin jaloux j'emportai la victoire :
J'empêchai leur trépas ; je les couvris de gloire ;
Et leur sacrifiai, remords, crainte, pudeur,
Mon pere, mon pays, ma gloire, mon bonheur.
Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense.
Vous jouissez du reste, et par mon assistance.
Pour les avoir sauvés, je ne demande rien.
Je vous les laisse tous ; mais laissez-moi mon bien.

CREON.

Ainsi donc, à l'ouïr, Médée est innocente.
On devroit consacrer sa vertu bienfaisante.
La Grece...

MEDÉE.

Me doit tout, et ne sauroit jamais
D'un assez digne prix couronner mes bienfaits.
Toutefois que sert-il d'affecter un faux zele ?
J'ai tout fait pour Jason, et n'ai rien fait pour elle.
Il me coûte assez cher, l'ingrat ! pour être à moi.
Si l'on veut m'exiler et me manquer de foi,

De quel droit osez-vous séparer nos fortunes ?
Même sort nous est dû ; nos causes sont communes.

CREON.

Ah ! de grace, avec vous ne le confondez pas ;
Jason est innocent de tous vos attentats.

MEDÉE.

Non ; il est criminel, ce Héros magnanime.
En tirer tout le fruit, c'est commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenser...

CREON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit...

MEDÉE.

Ah ! Tyran ! la mienne est déja lasse.
Va, je ne veux de toi ni clémence, ni grace.
Ordonne mon exil, ravis-moi mon époux :
Tu le peux ; mais, Tyran ! redoute mon courroux.
Crains...

CREON.

Ah ! c'est trop long-tems contraindre ma colere.
Va, sors de mes Etats ; sors, barbare étrangere.
Abandonne Corinthe, et cours en d'autres lieux
Porter tes attentats et le courroux des Dieux.
D'un monstre tel que toi délivre mon empire,
Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respire ;
De ton horrible aspect ne souille plus mes yeux,
Et n'empoisonne plus la lumiere des Cieux.
Va semer à Colchos l'horreur et l'épouvante :
Vas y hâter des Dieux la justice trop lente.
Demain, dès que l'aurore allumera le jour,

Précipite tes pas ; fuis loin, fuis sans retour ;
Ou, contentant les Dieux las de tes injustices,
Tu périras, barbare ! au milieu des supplices.
Tu peux choisir. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE IV.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

TYRAN, n'en doute pas ;
Mon choix est fait. Demain je sors de tes Etats.
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire ;
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre, avant que d'en sortir...
Mais, Rhodope, l'ingrat que j'aime et qui m'offense,
A-t-il pu consentir ?...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MEDÉE.

O toi ! qui vois mon trouble et causes ma douleur,
Amour ! daigne amollir l'ingrat en ma faveur ;
Remets-le dans mes fers : efface son injure ;
Rends-moi, Dieu tout-puissant ! le cœur de ce parjure :
Tout mon art n'y peut rien : seul tu peux le fléchir.
Prête un charme à mes pleurs, qui puisse l'attendrir.

SCENE V.

SCENE V.

MEDÉE, JASON, RHODOPE.

MEDÉE.

Enfin, c'en est donc fait, mon époux m'abandonne.
Il consent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le savez, n'est pas nouveau pour moi.
J'ai su pour vous, Jason, m'en imposer la loi.
Sa cause est ce qui fait ma peine et ma disgrace;
Je fuyois pour Jason, et c'est lui qui me chasse.
N'importe; obéissons aux loix de mon époux.
Partons, puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos! irai-je en Thessalie,
Implorer les bontés des filles de Pélie?
Irai-je sur le Phaze, où mon pere irrité
Réserve un juste prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque asyle en Europe, en Asie?
Et, pour vous les ouvrir, me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un Roi fameux qui régne sur le Phaze,
Dont l'empire s'étend du Bosphore au Caucase;
Dans ces riches climats, où ses heureux sujets,
De l'or le plus brillant parent jusqu'aux forêts:
Trésors, sceptre, parens, j'ai tout quitté sans peine,
Pour suivre d'un banni la fortune incertaine.

Vous le savez, Jason; pour vous j'ai tout quitté.
Est-ce donc là le prix que j'avois mérité ?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire,
Où des Dieux, contre nous, me réduit la colere.
Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs.
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos périls, nos enfans, le destin qui m'accable,
Les bontés de Créüse et les bienfaits du Roi,
Me font...

MÉDÉE.

Oses-tu bien en parler devant moi,
Ingrat ? quel vain détour ! quelle odieuse excuse !
Les bienfaits de Créon, les bontés de Créüse !
Que sont-ils près des miens; et quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits ?
J'ai conservé cent fois et ta vie et ta gloire.
Ressouviens-t-en, ingrat ! rappelle en ta mémoire
Ces tems, où vil rebut du destin et des flots,
Tu vins chercher ta perte et la mort à Colchos.
En vain de la Toison tu tentois la conquête;
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête.
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars;
Sous cent formes la mort offerte à tes regards;
Ces enfans de la terre affamés de carnage;
Ces tourbillons de feu; ces monstres pleins de rage.
Alors, ingrat ! alors, qu'eut fait Créon pour toi ?
En butte à tant de morts, qu'aurois-tu fait sans moi ?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes;

J'immolai les Guerriers, et par leurs propres armes;
Je domptai les Taureaux, j'assoupis le Dragon;
Enfin, je te livrai la fatale Toison.
Je fis plus; je quittai ma patrie et mon pere;
J'étouffai la nature, et déchirai mon frere;
J'affrontai le naufrage et la mort pour Jason.
J'immolai ton Tyran, je rajeunis Æson:
Ta vie est un tissu des bienfaits de Médée.
Créüse, ingrat! peut-elle en effacer l'idée?

JASON.

Jusques dans le tombeau, rempli de vos bienfaits,
Jason en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient lire,
Hélas! vous plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais, quand le sort conspire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous en ce péril?

MEDÉE.

Mourir.
Pour toi n'étoit-ce pas une gloire assez ample?
Je t'en aurois donné le courage et l'exemple;
Et, me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'eusse encore ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes;
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres routes?
Oublie, oublie, ingrat! mes bienfaits en ce jour;
Mais souviens-toi, du moins, de mon fidele amour.
Vois Médée à tes pieds gémir, verser des larmes.
Au nom de notre amour, jadis si plein de charmes;
Au nom de notre hymen et de ses sacrés nœuds;
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux;

Si tes fils te sont chers, ne trahis point leur mere.
Dans ces portraits vivans on reconnoît leur pere.
Prends pitié, non de moi, mais de ces innocens,
Et te laisse toucher à des traits si puissans.
Hélas ! dans les malheurs dont le sort les menace,
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grace,
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux,
Et ton amour encor m'en est plus précieux.
Sauve-moi, sauves-les, et plains leur destinée.
Suivant dans son exil leur mere infortunée,
Quels maux...

JASON.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfans ! j'en mourrois de douleur.
Ah ! d'un trésor si cher mon cœur est trop avare,
Pour craindre que jamais le destin m'en sépare.
Rien ne peut les ravir à mes embrassemens.

MEDÉE.

Quoi ! tu prétends aussi m'arracher mes enfans ?
Tu prétends me ravir le seul bien qui me reste ?
Je ne jouirai pas de la douceur funeste
De voir leur innocence appaiser mes fureurs ?
Et de si cheres mains n'essuieront point mes pleurs ?
Tu m'ôtes des objets que mon cœur idolâtre.
Veux-tu les immoler, cruel ! à leur marâtre ?

JASON.

Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang,
Qui les comble de gloire, et réponde à leur sang.
Près du Trône élevés à l'ombre de leur pere,
Ils trouveront ici plus d'un Dieu tutélaire.

Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ses petits-fils.

MEDÉE.

Périr plutôt cent fois qu'essuyer cet outrage !
Lâche ! souiller mon sang par un vil assemblage !
Voir les fils du Soleil sous le joug abattus,
Avec ceux de Sisyphe unis et confondus !

JASON.

Enfin, tel est pour eux ma tendresse infinie,
Que vouloir m'en priver, c'est m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, et l'amour paternel...

MEDÉE.

Eh bien, n'en parlons plus ! ôte-les moi, cruel !
Mais crains mon désespoir, crains mon courroux funeste ;
Tu perds, me les ôtant, tout l'appui qui te reste.
Leur vue et leurs soupirs suspendoient ma fureur :
Rien ne me parle plus, perfide ! en ta faveur.

JASON.

Je croyois modérer la douleur qui vous presse.
Cependant je l'aigris ; ma présence vous blesse.
Le tems et la raison ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez justice, en me connoissant mieux.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

Oui, je te la rendrai, cruel ! je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes enfans, tu me ravis, barbare,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah ! je t'en punirai ; j'en jure ma douleur.
Tremble, ingrat ! c'en est fait. Ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JASON, CRÉUSE, IPHITE.

JASON.

Madame, c'en est fait. Médée, après ce jour,
Abandonne Corinthe, et quitte cette Cour.
En menaces en vain elle ose se répandre.
Dans un terme si court, que peut-elle entreprendre ?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son cœur,
Des ôtages si chers retiennent sa fureur.
Je fais même observer ses pas et sa colere;
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espere.
Tout m'annonce un bonheur infaillible et prochain,
Et les Dieux, de mon sort, seront jaloux demain.
Que ce cruel délai me fait de violence !
Et que ce jour est long à mon impatience!
J'accuse sa lenteur de moment en moment;
Elle irrite ma flamme et mon empressement.
L'heureux Jason languit. Mais, ma belle Princesse,
Partagez-vous du moins ma joie et ma tendresse ?
Aimez-vous des transports dont vous causez l'ardeur ?
Sentez-vous du plaisir à faire mon bonheur ?

Vous ne me dites rien. Quelle raison secrette,
Dans ces heureux momens peut vous rendre muette ?
Une sombre langueur, que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat serein.
Que vois-je ! à vos yeux même il échappe des larmes !
D'où viennent vos frayeurs? d'où naissent vos alarmes?
Ai-je pu, ma Princesse, offenser vos beaux yeux ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? et vous suis-je odieux ?

CRÉUSE.

Moi, vous haïr, Seigneur ! quelle injustice extrême !
Et ma bouche et mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur suit mon devoir. Tous mes soins, tous mes vœux,
N'aspirent qu'à vous plaire et qu'à vous rendre heureux.
Mais dans notre bonheur, je ne sais quelle crainte
M'alarme malgré moi, tient ma joie en contrainte.
N'a-t-on pas vu cent fois les Dieux mêmes jaloux,
Traverser un bonheur pour des mortels trop doux ?
Je plains même, je plains le destin de Médée,
Et ce funeste amour dont elle est possédée.
Daignent les justes Dieux, soulageant sa douleur,
Ne pas faire sur nous retomber son malheur!
Hélas ! si quelque jour leur fatale colere
Empoisonnoit le cours d'un destin si prospere !

JASON.

Ah ! calmez ces frayeurs. Les Dieux, justes toujours,
De vos prospérités feront durer le cours.

CRÉUSE.

Mais quand des Dieux, Seigneur, je n'aurois rien à craindre,

De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre ?
Vous me répondez d'eux ; répondez-moi de vous.
Hélas ! si vous brisiez un jour des nœuds si doux,
Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô Ciel ! dans ma douleur mortelle ?

JASON.

Vous pleurez, ma Princesse, et vous pouvez penser
Que jamais votre Amant puisse vous offenser ?
Quel outrage cruel vous faites à ma flamme !
Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans mon ame ?
Ah ! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau.
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence !
Vos yeux ne sont-ils pas garans de ma constance ?

CRÉUSE.

Hypsipile et Médée, objets de vos amours,
Se sont laissés surprendre à de pareils discours ;
Et de nouveaux objets votre ame possédée,
A laissé cependant Hypsipile et Médée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble sans raison,
Madame ; bannissez un injuste soupçon.
Hypsipile et Médée, en prévenant mon ame,
Avoient su m'engager à répondre à leur flamme.
Touché de leurs bienfaits, sensible à leur amour,
Mon cœur crut leur devoir quelques soins à son tour ;
Et d'y répondre, au moins, ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre.
Mais dès que je vous vis, un trouble impérieux
Asservit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.

D'une pressante ardeur l'extrême violence
Surmonta ma raison, força ma résistance ;
Et je sentis enfin que jusques à ce jour,
Je n'avois pas connu le pouvoir de l'amour.
Un si parfait amour bravera la mort même.
J'en atteste des Dieux la puissance suprême.
Puissent ces Dieux vengeurs, si je trahis ma foi,
Epuiser leur courroux et leurs foudres sur moi !
Si votre cœur m'aimoit, il prendroit ma défense.
Un véritable amour bannit la défiance.

CRÉUSE.

Un véritable amour est-il jamais sans soins ?
Je ne craindrois pas tant, hélas ! si j'aimois moins.

JASON.

Si vous sentez mes feux, ah ! sentez donc ma joie ;
Et que dans vos transports votre amour se déploie.
Si près de rendre heureux votre fidele amant,
Prenez part, s'il se peut, à son ravissement.

CRÉUSE.

Vous le voulez ; je cede, et ma tristesse change.
Je ressens votre joie et pure et sans mêlange.
Oui, Jason, je me rends, et l'amour est vainqueur.
Il comble tous mes vœux, m'assurant votre cœur.
Adieu. Je vais aux pieds des autels de sa mere,
Implorer ardemment son secours tutélaire ;
La presser d'augmenter nos fidelles ardeurs,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cet aimable Princesse
Répond à vos transports, et sent votre tendresse!
Tout flatte votre espoir; tout conspire à vos vœux,
Et vous semblez toucher au sort le plus heureux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'agite!
Et si, goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remords en mon cœur!
Mais je ne puis bannir une importune idée.
A mes yeux, malgré moi, par-tout s'offre Médée.
Ce souvenir cruel m'afflige et me poursuit.
Jusqu'aux pieds de Créüse il me trouble et me suit.
Grands Dieux! quel sort fatal, quelle loi trop sévere
Des plaisirs les plus grands rend la douceur amere!
Quel noir poison se mêle au sort le plus charmant!
Et ne sauroit-on être heureux impunément?
Votre bonté jalouse avec caprice enchaîne
Les biens et les tourmens, les plaisirs et la peine.
Au faîte du bonheur on pousse des soupirs;
Et l'amertume naît dans le sein des plaisirs.
Ah! c'est trop. De mon sort soyons enfin le maître.
Déja je sens le calme en mon ame renaître.
Déja.... Je vois Médée. O Dieux! trop justes Dieux!

Ne peut-on un moment se soustraire à vos yeux ?
Quand je crois être heureux, soudain votre justice
Confond tous mes projets et m'offre mon supplice....
Que lui dire ? fuyons.

SCENE III.

JASON, MEDÉE, IPHITE, RHODOPE.

MEDÉE.

SEIGNEUR, où fuyez-vous ?
Je ne viens point, brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler, sans fruit, de cris et de reproches.
Cessez de redouter ma vue et mes approches;
Mes yeux s'ouvrent enfin; je connois mon erreur.
L'amour et la raison ont vaincu ma fureur.
Oui; je sens que mon cœur, dans ces vives alarmes,
Vous excuse, vous plaint, et vous prête des armes.
Je vois que le destin vous force à me bannir;
Que le Ciel rompt les nœuds dont il sut nous unir;
Et, cédant sans murmure au revers qui m'accable,
Je n'impute qu'au sort un coup inévitable.
Je viens donc réparer, par un prompt repentir,
Des fureurs où mon cœur ne pouvoit consentir,
Effacer mes transports, expier mes menaces,
Par votre vue encore adoucir mes disgraces;
Et, condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la derniere fois pleurer auprès de vous.

Oubliez

Oubliez mes transports, oubliez ma colere ;
Pardonnez à l'amour un crime involontaire ;
Et, ne vous souvenant que d'un si tendre amour,
Recevez mes adieux en ce funeste jour.

JASON.

C'en est trop. Ah ! de grace, épargnez-moi, Madame.
Aimez moins un ingrat qui trahit votre flamme.
N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur.
C'est augmenter mon trouble et déchirer mon cœur.
C'est redoubler l'horreur du destin qui m'accable ;
Pour moi, votre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez votre haine et vos transports jaloux.
Ah ! je crains votre amour, plus que votre courroux.

MEDÉE.

Ah ! laissez-moi l'amour dont je suis possédée.
C'est lui seul qui m'anime ; et la triste Médée
Ne peut, tel est son sort, cesser de vous chérir.
Elle vous aimera jusqu'au dernier soupir.
Vivez ; regnez heureux. Mais, pour grace derniere,
Ne me refusez pas une juste priere.
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour.
Ils suffiront, Seigneur, pour consoler leur mere.
Je croirai, les voyant, revoir encor leur pere ;
Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous possédant en eux, ne vous perd qu'à demi.
Ce n'est pas pour long-tems que je vous les demande ;
Et je jouirai peu d'une faveur si grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux.
Bientôt, au lieu de vous, m'ayant fermé les yeux,

Ils reviendront, Seigneur, jouir de votre gloire,
Et vous conter la fin de ma funeste histoire.

JASON.

Hélas! qu'exigez-vous? pourquoi me demander
Le seul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder?
Demandez-moi plutôt et mon sang et ma vie,
Que la Parque sans eux m'auroit bientôt ravie;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MEDÉE.

Eh bien! jouissez-en; possédez-les toujours.
Oui; l'amour maternel, se faisant violence,
Céde enfin à vos vœux, et s'impose silence.
Conservez chérement un si précieux bien.
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en soient le soutien.
Jouissez de leur vue, et goûtez leurs caresses.
Sans jalousie, entr'eux, partagez vos tendresses.
Faites-leur un destin illustre et glorieux.
Rendez-les, s'il se peut, dignes de leurs ayeux.
Enfin, qu'en les voyant, la tendresse de pere
Vous fasse quelquefois souvenir de leur mere;
Et que, pour adoucir les maux que je prévoi,
Le bruit, dans mon exil, en vienne jusqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grace!
Est-il rien que pour eux ma tendresse ne fasse?
Les grandeurs, les plaisirs vont les environner;
Et je ne me fais Roi, que pour les couronner.

MEDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette assurance.
Mais de Créon tantôt j'ai bravé la clémence.

Je tremble avec raison que ses ressentimens
Ne punissent mes fils de mes emportemens;
Et que, pour m'accabler, sa trop juste colere
Ne se venge, sur eux, du crime de leur mere.
A Créüse bientôt je vais les envoyer.
Pour eux, au nom des Dieux, allez vous employer.
Adoucissez Créon, attendrissez Créüse.
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuse:
C'est lui, c'est la douleur qui m'a fait égarer;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoissez mal Créon et sa clémence!
Un si prompt repentir, désarmant sa vengeance,
Sensible à vos malheurs, ses soins et ses bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes souhaits.
Je vais remplir vos vœux et calmer sa colere.

MEDÉE.

Peignez-lui bien, Seigneur, mon repentir sincere.
Je veux dès ce soir même abandonner ces lieux.
Pour la derniere fois recevez mes adieux.

JASON.

Puisse le juste Ciel à mes vœux favorable,
Vous accorder, Madame, un repos desirable!
Jason à son destin, cédant avec regret,
Nourrissant loin de vous un déplaisir secret,
Gardera chérement dans le fond de son ame,
Le tendre souvenir d'une si belle flamme.
L'absence ni le tems n'effaceront jamais
De son cœur affligé, le prix de vos bienfaits.

(*Jason sort.*)

SCENE IV.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

VA, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire;
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je sais, quand il me plaît, dans l'ame des ingrats,
Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colere!
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
Ma rage s'est accrue; et ce torrent fougueux
Va plus rapidement se déborder contr'eux.
Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces Dieux cruels dont la fureur me flatte.
Mes plus mortels poisons, mes charmes sont tous prêts.
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuse et d'or étincelante,
Parure inestimable, ornement précieux,
Où l'art et la richesse éblouissent les yeux.
Le Soleil, mon ayeul, favorisant mon pere,
Pour présent nuptial en fit don à ma mere;
Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumiere à l'or de ses rayons.
C'est de tous les trésors où je pouvois prétendre,
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.
Tu sais qu'en arrivant en ces funestes lieux,

De Créüse éblouie elle enchanta les yeux.
Admirant son éclat, et vantant sa richesse,
Elle a tout employé, prieres, dons, promesse,
Pour pouvoir posséder ce superbe ornement.
Il faut qu'à ma vengeance il serve d'instrument.
Je vais l'empoisonner, et, par mon art funeste,
Mêler un prompt venin à son éclat céleste;
Mille sucs empestés, mille charmes divers,
Et la rage et la mort, et l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfans, pour cacher ma vengeance,
En feignant d'implorer ses soins et sa clémence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux,
Portent à leur Marâtre un don si dangereux...
Mais allons engager mes Dieux dans ma querelle.
J'entends déja leur voix qui m'anime et m'appelle....
Terribles Dieux du Styx, je marche sur vos pas:
Dans ce pressant besoin, ne m'abandonnez pas.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Il est tems d'achever le charme et ma vengeance.
Hécate, viens pour moi signaler ta puissance.
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes voeux.
Viens ; je vais consommer mes mysteres affreux.
J'ai mis mon art en œuvre ; et ma robe empestée
A bu les sucs mortels dont elle est infectée.
Aux poisons, j'ai mêlé mes charmes les plus forts.
Mais que pourroient sans toi mes impuissans efforts ?
Grande Divinité, tu rends mon art terrible.
Irrite les poisons et la flamme invisible
Que j'ai su confier à ce don précieux.
Sur-tout cache-la bien aux regards curieux ;
Et qu'aux gré de mes vœux, impuissante ou fatale,
Elle dévore seuls Créon et ma Rivale.
Qu'elle épargne tout autre et ne consume qu'eux.
Hécate, entends ma voix, et viens remplir mes vœux !...
Elle vient. Je la sens qui m'échauffe et m'entraîne.
Tout mon cœur en frémit, et je respire à peine.

Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux.
Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux.
Je vais me faire ouïr dans l'Empire des Mânes.
Je vais les évoquer.... Loin d'ici, loin, profânes.

(*Rhodope sort.*)

SCENE II.

MEDÉE, *seule.*

MINISTRES rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables Tyrans de l'Empire infernal,
Dieux ! ô terribles Dieux du trépas et des ombres ;
Et vous, Peuple cruel de ces royaumes sombres,
Noirs Enfans de la nuit, Mânes infortunés,
Criminels, sans relâche, à souffrir condamnés,
Barbare Tisiphone, implacable Mégere ;
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbère ;
Reconnoissez ma voix et servez mon courroux !
Dieux cruels ! Dieux vengeurs ! je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur et les alarmes.
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.
Rassemblez, déchaînez tous vos tourmens divers ;
Er, s'il se peut, ici transportez les enfers....
On m'exauce. Le Ciel se couvre de ténébres.
L'air au loin retentit de hurlemens funébres.
Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur.
Tout répand dans mon ame une affreuse terreur.
Ce Palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre ;

Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre.
Quel est ce criminel qui cherche à se cacher ?
Je reconnois Sisyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,
Il se cache de honte, et pleure sa disgrace.
Son désespoir commence à soulager le mien....
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe, et le Roi du Tartare
Ne sauroit vous trouver de peine assez barbare...
Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts ?
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards ?
Quelle ombre vient à moi ? que vois-ie ? c'est mon pere!
Quel coup a pu si-tôt lui ravir la lumiere ?
Chere ombre, apprends-le moi ? Ma fuite et ma fureur,
Hélas ! t'ont fait sans doute expirer de douleur.
Tends-moi les bras du moins... Mais quelle ombre sanglante
Se jette entre nous deux, terrible et menaçante ?
De blessures, de sang, couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paroît tout déchiré.
C'est mon frere. Oui, c'est lui ; je le connois à peine.
Ah ! pardonne, chere ombre, à ma rage inhumaine.
Pardonne ! l'amour seul à causé ma fureur.
Il fut ton assassin ; il sera ton vengeur ;
Et s'aura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang... Tout disparoît ; tout fuit devant mes yeux,
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux....
Noire fille du Styx, Furie impitoyable,
Ah ! cesse d'attiser mon courroux effroyable;

Calme de tes serpens les affreux sifflemens.
Tu ne peux ajouter à mes ressentimens.
Ne songe qu'à servir une fureur si grande.
Hécate le desire, et je te le commande !
Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles Déités,
J'ordonne. Obéissez, sourdes Divinités !...
Le charme a réussi, poursuivons ma vengeance.

SCENE III.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

VIENS, Rhodope; mon art ne craint plus ta présence.
Le charme est consommé. C'en est fait, et jamais
Un espoir plus certain ne flatta mes souhaits.
Apporte promptement ma robe précieuse.
Pour mes ennemis seuls elle est contagieuse.
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.
Puis, cherche mes enfans; conduis-les en ces lieux.
Je veux les préparer à servir ma vengeance;
Et, feignant d'obéir au Tyran qui m'offense,
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trompent mieux,
De leurs maux et des miens les auteurs odieux.

(*Rhodope sort.*)

SCENE IV.

MÉDÉE, *seule.*

ENFIN, de mes Tyrans je vais punir les crimes.
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes.
Le sacrifice est prêt. L'heure approche; et mon cœur
Triomphe et s'applaudit déja de son bonheur.....

(*Rhodope apporte la robe de Médée, & sort pour amener ses enfans.*)

Cours chercher mes enfans... O superbe parure!
Présent qui vas servir à venger mon injure,
Cache bien les trésors que mon art t'a commis.
Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne!
Ah! seul tu me tiens lieu d'Empire et de Couronne.

SCENE V.

MÉDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

MÉDÉE.

APPROCHEZ, approchez, Jeunes infortunés,
Qu'aux maux presqu'en naissant le Ciel a condamnés.
On va nous séparer, par une loi sévere.
C'en est fait, mes enfans, vous n'avez plus de mere.
Je ne jouirai plus de vos transports charmans.
Le sort cruel m'arrache à vos embrassemens.

Votre vue est un bien que sa rigueur m'envie.
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie ;
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains, en mourant, ne seront point fermés.
Il vous est interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le Ciel vous précipite ;
Et vous asservissant à de cruelles loix,
Il vous donne des fers dont je sens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils ; cédons à la fortune.
Quittez cette fierté près des Rois importune :
Votre sort a changé ; changez aussi de vœux :
L'abaissement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre sang ; oubliez vos ancêtres ;
Esclaves, apprenez à ménager vos maîtres ;
Et leur immolant tout, ainsi qu'à vos vrais Dieux,
Essayez à trouver grace devant leurs yeux.
Portez, pour commencer, ma robe à la Princesse.
Offrez-la de ma part ; peignez-lui ma tristesse ;
Qu'un juste repentir surmonte ma fureur :
Que j'implore pour vous ses bontés, sa faveur.
Allez ; de vos destins à présent souveraine,
Mes fils, c'est votre mere, et, de plus, votre Reine.
Sans rougir, à ses pieds, d'abord prosternez-vous.
Baisez avec respect sa robe et ses genoux ;
Et par vos soins flatteurs, par vos tendres caresses,
Appuyez vivement la foi de mes promesses...
Qui vous peut retenir ? Mes fils, vous soupirez,
Et vous n'osez lever vos yeux mal assurés.
Je le vois. Votre sang répugne à ces foiblesses.
Les neveux du Soleil ont horreur des bassesses.

Mais c'est l'arrêt du sort. vous pouvez, sans rougir,
Imiter mon exemple, à mes loix obéir.

(*A Rhodope.*)

Tu pourras au besoin leur servir d'interprete,
Rhodope ; conduis-les : fais ce que je souhaite ;
Et reviens avec eux m'informer promptement,
Comme on aura reçu ce fatal vêtement.

(*Rhodope & les enfans sortent.*)

SCENE VI.

MÉDÉE, *seule.*

TOUT succéde à mes vœux, et mon dessein s'avance...
Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance.
Dieux, rédoutables Dieux ! qu'avec ardeur je sers,
Qui venez de m'ouïr du plus creux des enfers.
Dans le piége fatal faites tomber ma proie.
Aveuglez mes Tyrans enivrés de leur joie.
Que Médée, asservie à tant d'abaissement,
N'ait pas été réduite à feindre impunément.
Montrez qu'on vous offense au moment qu'on m'outrage.
Déja je crois vous voir remplir toute ma rage.
Déja je vois tomber et Créüse et Créon. .
Mais, comment nous venger du perfide Jason ?
Comment punir assez son crime détestable ?
De tous mes ennemis, il est le plus coupable.
Enfantons quelque monstre; inventons quelque horreur,

Qui

Qui de tous mes forfaits surpasse la noirceur...
Dieux ! que m'inspirez-vous ? quelle barbare image,
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage ?
Moi-même je frémis à cet objet affreux.
Ce crime m'épouvante et surpasse mes vœux.

SCENE VII.

MÉDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

RHODOPE.

Votre présent, Madame, a charmé la Princesse,
Ne pouvant se lasser d'en vanter la richesse.
Dès ce soir, sans soupçon, elle veut s'en parer.
Créon même, Créon s'empresse à l'admirer.
Jason et vos présens les assurent, Madame,
Que la raison éteint la colere en votre ame;
Que pour vous, pour vos fils, vous faisant un effort,
Vous cédez, par devoir, à la rigueur du sort.
Enfin, tous deux comblans vos enfans de caresses,
Ont témoigné pour eux les dernieres tendresses...
Que vois-je ! vous pleurez. Si près de vous venger,
Quel trouble vous saisit et vient vous affliger ?

MÉDÉE.

Hélas !

RHODOPE.

Vous gémissez ; d'où naissent ces alarmes ?
Attachant sur vos fils vos yeux baignés de larmes,

Vous frémissez, Madame; et, changeant de couleur,
Vous détournez soudain la vue avec horreur.

MÉDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en secret la balance.
Je pleure avec raison ces enfans malheureux.
Quel crime les condamne, et qu'ont-ils fait aux Dieux ?
Dans un âge si tendre ils vont perdre leur mere;
Et les infortunés n'ont déja plus de pere.
Esclaves, étrangers, sans appui, sans secours,
Quelle suite de maux va marquer tous leurs jours!
C'est en vain que je vais leur ravir leur marâtre;
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,
Les remettra bientôt sous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel astre empoisonnant votre triste naissance,
Mes fils, versa sur vous sa cruelle influence ?
Languissant sous le joug, gémissant dans les fers,
Le destin vous condamne à cent malheurs divers.
Vous vous consumerez dans un vil esclavage,
Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel sort !.. Ah ! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur !
Pour les fils du Soleil, quel indigne partage !
Quel coup!.. Mon amour meurt, et se transforme en rage.
C'en est fait... Innocens, vous me tendez les bras.
Ces regards caressans, ce souris plein d'appas,
Réveillant la nature, augmentant ma foiblesse,
Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.
Hélas ! en souriant, vous répandez des pleurs.

Infortunés ! déja sentez-vous vos malheurs ?
Que voulez-vous de moi par ces douces caresses ?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses.
De votre triste mere il faut vous détacher ;
A de si doux plaisirs il faut nous arracher.
En vain j'avois sur vous fondé mon espérance.
En vain je me flattois d'élever votre enfance ;
Il nous est interdit de nous voir désormais :
O mes fils ! il nous faut séparer pour jamais.

RHODOPE.

Epuisez vos transports, Madame. La Princesse,
Pour un tems assez court, s'en prive et vous les laisse.
Elle leur a prescrit de venir en ces lieux
Recevoir promptement vos pleurs et vos adieux.

MÉDÉE.

L'orgueilleuse déja leur commande et m'outrage !
O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels, à quel sort odieux,
Livres-tu lâchement le plus beau sang des Dieux !. ..
Ma fureur se réveille, et l'amour la ranime.
Osons les affranchir du joug qui les opprime.
Couronnons ma vengeance et bornons leur malheur...
Que dis-tu, misérable ! et que veut ta fureur ?
Non, pour finir leurs maux, il n'est plus d'autre voie.
Un moment de douleur va me combler de joie.
(*) Frappons... frappons...

(*) Nous trouvons dans l'édition originale, une variante manuscrite, à cet endroit, après ce vers :

Un moment de douleur va me combler de joie.

UN DES ENFANS.

Ah ! Dieux ! Ma mere, qu'avez-vous ?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer, et d'où vient ce courroux ?
Je tremble...

MÉDÉE.

Je frémis. Leurs regards et leurs larmes
Me troublent, et des mains me font tomber les armes....
O mon sang ! ô mes fils, si chers à mes desirs !
Objets de ma tendresse et de mes déplaisirs,
Infortunés auteurs de ma douleur amere ;
Approchez, mes enfans, embrassez votre mere.
Empressez-vous encor d'obéir à mes loix ;
Et baisez-moi, du moins, pour la derniere fois....
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble, et redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs ! qu'ils me sont chers ! hélas !
Mon lâche amour, mes pleurs, ne les soulagent pas.

(*Les enfans sortent avec Rhodope.*)

» C'est au cœur de l'ingrat que vont porter mes coups.
» Frappons... frappons...

UN DES ENFANS.

Ah ! Dieux ! Ma mere, quel courroux !

L'AUTRE ENFANT.

» Je tremble !...

SCENE VIII.

MÉDÉE, *seule.*

Tu les aimes, cruelle ! et tu les laisses vivre !
Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les livre !
Et ta pitié barbare, en respectant leurs jours,
Du plus affreux destin leur prépare le cours.
Ah ! lâche ! suis-tu donc un foible amour pour guide ?
Sauve-les ; tu fais bien. Leur pere, moins timide,
Pour venger tes tyrans leur percera le flanc...
Quoi ! leur pere à Créüse immoleroit mon sang !
Non ; mes enfans jamais ne seront sa victime :
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent ces enfans d'un infidele époux :
Adoptés par Créüse, ils ne sont plus à nous.
Ah ! s'ils sont innocens, aussi l'étoit mon frere...
J'immolerois mes fils ! ô trop barbare mere !
Ah ! plutôt... L'heure approche ; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va me séparer d'eux.
Ils n'adouciront point ma fuite et mes alarmes.
S'attachant à leur mere, et tout baignés de larmes,
De mes bras, de mon sein, on va les détacher :
A l'amour maternel on va les arracher.
Non ; ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur pere ;
Qu'ils meurent. Aussi-bien ils sont morts pour leur mere...

O Jason ! ô mes fils ! amour, haine, fureur,
Cessez par vos combats de déchirer mon cœur !
Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'assemble.
Le tems fuit ; le mal presse. Accordez-vous ensemble.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

Ah ! Madame, fuyez un peuple furieux.
Fuyez, sans différer, de ces funestes lieux,
Tandis qu'avec le trouble y regne l'épouvante.
Votre présent fatal a passé votre attente ;
Et vos fiers ennemis mourans, désespérés,
Succombent au poison dont ils sont dévorés.
A peine, à peine encor votte aveugle Rivale
Portoit avec plaisir cette robe fatale,
Qu'un feu sombre et cruel, une invisible ardeur
Embrâse tout son corps, et consume son cœur.
Un funeste poison, courant de veine en veine,
Allume dans son sang une flamme inhumaine,
Qui pénetre avec force et s'attache à ses os.
C'est en vain qu'on s'empresse à sdulager ses maux.
La robe dévorante à son corps attachée,
Y nourrit le venin de sa flamme cachée,
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
Triomphe sans obstacle et regne avec fureur.

Qui veut la secourir, de sa perte complice,
Loin de la soulager, redouble son supplice.
On ne peut de ce feu calmer l'embrâsement.
On ne peut arracher le fatal vêtement.
Créon, saisi d'horreur, à l'arracher s'empresse.
Mais du charme aussi-tôt la flamme vengeresse,
Dans son sein embrâsé porte les mêmes feux :
Il se sent consumer d'un poison rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les presse.
Servez-vous des momens que ce trouble vous laisse.
Profitez de l'horreur qui regne dans ces lieux,
Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

MEDÉE.

Que je fuie ! ah ! Rhodope, au comble de la gloire,
Quand sur mes ennemis j'emporte la victoire,
Que je fuie ! ah ! le sort m'eût-il réduite à fuir,
D'un spectacle si beau je reviendrois jouir ;
Je viendrois assister à ce grand hyménée ?
Laisse-moi contempler sa pompe fortunée ;
Et d'un objet si doux, d'un coup si glorieux,
Repaître avidement mes regards curieux.
Mes odieux Tyrans deviennent mes victimes !
Ah ! je cueille en ce jour le fruit de tous mes crimes.
Mon courroux triomphant ne peut trop s'applaudir ;
Et mon nom désormais ne sauroit plus périr...
Ce n'est pas tout. Rentrons ; et, perdant l'innocence,
Couronnons ce grand jour, et comblons ma vengeance.

(*Elle sort avec Rhodope.*)

SCENE II.

JASON, IPHITE.

JASON, *en entrant.*

En vain, pour la trouver, je cours de toutes parts ;
Ah ! sans doute son art la cache à mes regards.
Elle croit éviter le courroux qui m'enflamme.
Mais qui l'en peut sauver ?

SCENE III.

JASON, IPHITE, CRÉUSE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Ah ! Seigneur !

JASON.

Ah ! Madame.
Quel est mon désespoir ? où portez-vous vos pas ?

CRÉUSE.

Ah ! Seigneur, le Roi vient de mourir dans mes bras.
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable !
Jouet infortuné du sort impitoyable,
Prête enfin d'assouvir son rigoureux courroux,
Je viens du moins, je viens mourir auprès de vous.
Voùs fermerez mes yeux.

JASON.

Dieux ! qu'entends-je ? ah ! Madame,
On peut éteindre encore une cruelle flamme.
Les Dieux, les justes Dieux, pour vous *s'intéressant*,
Prendront soin, par pitié, de vos jours innocens ;
Et vous verrez Médée à vos pieds expirante,
Y servir de victime à ma fureur sanglante.
J'en atteste ces Dieux. J'en jure mon amour.

CRÉUSE.

En vain vous prétendez me rappeller au jour.
Médée à se venger est trop ingénieuse.
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse ;
Et vos soins, votre amour, loin de me secourir,
Irritent le poison dont je me sens mourir.
Envieux du plaisir que m'offre votre vue,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue ;
Et l'amour seul, plus fort que ses enchantemens,
M'anime et me soutient encor quelques momens.
Ecoutez-moi, Seigneur. Mes maux, ni ma foiblesse
Ne sauroient ralentir l'ardeur de ma tendresse.
La mort même ne peut éteindre un feu si beau.
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tombeau ;
Mon amour y vivra. La Fortune jalouse
N'a pu souffrir, Jason, de me voir votre épouse ;
Mais la cruelle, au moins, me laisse la douceur,
De mourir près de vous, possédant votre cœur.
Je goûte en mes tourmens cette douceur secrette.
La vie et les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique et tendre objet de mes vœux les plus doux,
Je ne plains, en mourant, ne regrette que vous.

Trop heureuse, en effet, si, comblant mon attente,
Les Dieux... Ah! quel tourment! quelle ardeur dévorante!
Mon supplice s'accroît, je me sens déchirer :
Je brûle.... Adieu, Jason, il faut nous séparer.

JASON.

Nous séparer! ô Dieux! ah! rigueur qui me tue.
Nous séparer! quel coup pour mon ame éperdue!
Ah! je souffre à-la-fois mille horribles tourmens.
Quoi! tous les Dieux sont sourds à mes gémissemens!
Je vous perds pour jamais; en vain je les implore;
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore!
Non, je ne verrai point un si cruel malheur;
Et, par un prompt trépas, j'en préviendrai l'horreur.

CRÉUSE.

A trop de désespoir votre ame s'abandonne.
Vivez, Jason, vivez; c'est moi qui vous l'ordonne.
Ne me refusez pas, dans mon sort rigoureux,
L'unique et dernier bien qui flatte encor mes vœux.
Gardez le souvenir d'une triste Princesse.
Conservez-lui, Jason, toute votre tendresse.
Elle meurt votre épouse. A la face des Dieux,
Recevez donc ma main et mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie,
A vous prouver l'amour dont mon ame est remplie!
Hélas! on n'a jamais aimé si tendrement;
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteste les Dieux. Mes forces s'affoiblissent :
Ma voix, mon sang se glace, et mes yeux s'obscurcissent.
Malgré le sort cruel, qui va nous désunir,
Mon cœur vous aime encore à son dernier soupir.

CYDIPPE.

Elle expire, Seigneur.

JASON.

Destin impitoyable !
Elle est morte ; et je vis ! ô tourment effroyable !

(Cydippe emporte Créüse.)

Ah ! mon bras, au défaut de ma lente douleur,
De ce supplice affreux doit m'épargner l'horreur.
Meurs, lâche! meurs enfin... Mais ma douleur m'abuse.
Je dois un sacrifice aux Mânes de Créüse.
Pour appaiser son ombre et ses ressentimens,
Je veux livrer Médée aux plus cruels tourmens ;
Et mon ame aussi-tôt, sur le rivage sombre,
De ce sang assouvie, ira trouver son ombre....
La soif de te venger seule arrête mon bras.
Belle ombre, attends ; j'y cours, et vais suivre tes pas.
Médée en vain me fuit ; en vain son art la cache.
A ma juste fureur il n'est rien qui l'arrache.
Je suivrai la barbare au bout de l'univers,
Et je la trouverai même au fond des enfers.
Mon amour furieux me servira de guide.

SCENE IV.

JASON, MEDÉE, IPHITE.

MEDÉE.

Tu n'iras pas si loin pour me trouver, perfide !
C'est Médée. Oui ; c'est elle.

JASON.

JASON.

Ah ! crains mon désespoir,
Barbare !...

MEDÉE, *le frappant de sa baguette.*

Arrête, ingrat ! et connois mon pouvoir.

JASON.

Quel prodige étonnant ! Dieux ! ma fureur est vaine !
Je me sens retenu par une étroite chaîne.
Je demeure immobile, et, malgré mes efforts,
Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

MEDÉE

Juge, si c'est à moi de craindre ta vengeance.
Un sort comme le mien n'est pas en ta puissance;
Magnanime Héros ; ne songe plus à moi ;
Trop indigne aussi-bien d'un époux tel que toi.
Laisse une infortunée, oublie une étrangere,
Sans appui, sans couronne, errante et solitaire.
Un hymen plein d'appas, un trône glorieux
T'attendent en ce jour dans ces superbes lieux.
Est-il tems de rester auprès d'une jalouse !
Va soupirer aux pieds de ta nouvelle épouse.
Vante-lui ton ardeur, assure-lui ta foi.
Tu lui voles le tems que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à son sort unir ta destinée ?
Hâte-toi de conclure un si doux hyménée ;
Le sacrifice est prêt, et le Temple est orné ;
On n'attend plus que toi. Cours, époux fortuné.

JASON, *à part.*

Quoi ! la barbare encore et m'insulte et m'outrage !
Faut-il que par son art elle brave ma rage ?

Je ne puis l'immoler à ma juste fureur!
Son sang appaiseroit Créüse et ma douleur!

MEDÉE.

Oui, Jason, à Créüse il faut quelque victime;
Et mon sang répandu doit effacer mon crime.
Sois content. J'ai versé le plus pur de ce sang.

JASON.

Comment!

MEDÉE.

A tes deux fils j'ai su percer le flanc.
Regarde ce poignard et cette main sanglante;
C'est de mon sang, du tien qu'elle est teinte et fumante.
Mon bras, pour dernier coup, vient de les égorger.
Crois-moi, sans t'occuper du soin de te venger,
Si déja ton ardeur languit pour la Princesse;
Si tu fuis, inconstant! ta nouvelle maîtresse;
Cours, du moins, pere heureux! à tes fils expirans:
Rends-leur les derniers soins, embrasse les mourans.

JASON.

Ah! barbare!

MEDÉE.

En est-ce assez, et connois-tu Médée?
De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée?
Oublieras-tu sa haine, ainsi que son amour?

JASON.

Monstre! à tes propres fils avoir ravi le jour!
Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes?

MEDÉE.

Ils étoient nés de toi, demandes-tu leurs crimes?
Ma trop juste fureur a dû les en punir.

J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir ;
Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre ;
Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient encore ;
Et, pour mieux t'oublier, effacer, sans retour,
Jusqu'aux traces, ingrat ! de notre affreux amour.
Ce n'est pas sans remords que je m'y suis forcée.
Tu m'en as inspiré l'audace et la pensée ;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein,
Infidele ! et c'est toi qui leur perces le sein.

JASON.

Quoi ! les Dieux irrités, pour te réduire en poudre,
Sur ta tête, à mes yeux, ne lancent point la foudre ?

MÉDÉE.

Vengeurs des trahisons, ennemis des ingrats,
Les Dieux, pour t'accabler, ont employé mon bras ;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense.
J'ai servi leur justice, et rempli leur vengeance....

(*Médée monte dans un char traîné par des Dragons.*)

C'en est fait. Pour repaître et mes yeux et mon cœur,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur.
Un spectacle si doux met le comble à ma gloire :
Je savoure à long traits ta peine et ma victoire ;
Et je recouvre enfin, ma gloire, mon repos,
Mon Sceptre, mes parens, la Toison et Colchos.
Je pars, puisque ma fuite a pour toi tant de charmes ;
Leve encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes.
Ingrat ! vois ces Dragons qui, soumis à ma loi,
Et plus reconnoissans, plus fideles que toi,
Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtresse.
Tes vœux sont satisfaits, pour jamais je te laisse.

Adieu ; je t'abandonne aux horreurs de ton sort.
Ingrat ! je te hais trop, pour te donner la mort.
(Le char s'envole.)

SCENE DERNIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

Elle fuit ; et ce char, l'enlevant dans les nues,
Ouvre à sa cruauté des routes inconnues.
La barbare à mes yeux disparoît pour jamais ;
Elle brave ma haine après tant de forfaits ;
Et m'enleve, en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beau-pere, enfans, maîtresse, et ma vengeance même.
Je ne puis la punir de tant de cruauté.
Le Ciel offre un asyle à son impiété.
C'en est trop. Terminons ma vie et mon supplice.
Je ne puis me venger ; il faut que je périsse.
Trop malheureux objets de l'amour de Jason,
Déplorable Créüse ! infortuné Créon !
O mes fils ! jouissez de la seule vengeance...
Que les Dieux inhumains laissent en ma puissance !
(Il se tue.)

IPHITE.

Ah ! Seigneur... il n'est plus. Quels horribles malheurs,
O trop funeste amour, produisent tes fureurs !

FIN.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

GUYMOND DE LA TOUCHE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VIE
DE
GUYMOND DE LA TOUCHE.

CLAUDE GUYMOND DE LA TOUCHE, né en 1729, étoit fils du Procureur du Roi au Bailliage de Château-Roux, en Berry. Il passa les premieres années de sa jeunesse chez les Jésuites de Rouen. Une connoissance approfondie des Tragiques Grecs, et un goût excessif pour leurs beautés sublimes et simples, à la fois, furent les seuls fruits qu'il retira des études que lui firent faire ces Religieux. Séduit, sans doute, d'abord, par le grand rôle que cette Société jouoit dans le monde littéraire, plutôt que par celui qu'elle prétendoit à jouer dans le monde politique, GUYMOND DE LA TOUCHE s'étoit destiné à partager ses travaux et sa gloire, et en avoit pris l'habit, comptant bien pouvoir se

plier au Régime qui la gouvernoit. Il n'y fut pas long-tems sans s'appercevoir que ce Régime, qui en imposoit à la multitude, couvroit des vues et des intérêts fort étrangers à la vie et aux devoirs monastiques.

Dès l'âge de dix-huit ans, il fit une Comédie, pour être jouée à ces Fêtes spirituelles que les Jésuites étoient dans l'usage de donner à leurs Pensionnaires et à leurs Ecoliers, à la distribution des prix d'études. Ni le titre, ni le sujet de cette Piece ne sont parvenus jusqu'à nous; mais tous les Ecrivains qui en ont parlé, nous assurent que plusieurs des Peres ayant cru s'y reconnoître, GUYMOND DE LA TOUCHE leur devint suspect; et, de-là, naquit entr'eux et lui une haine insurmontable, consacrée, à jamais, dans une Piece de vers, fort étendue, qu'il composa alors, sous le titre des *Soupirs du Cloître*. C'est une Epître, facilement versifiée et pleine d'images poétiques. Il y peint vigoureusement les Jésuites, et la morale dangereuse qu'on les a accusés d'enseigner (1); mais il a su habile-

(1) Une remarque assez singuliere que l'on a faite, c'est qu'en marge du manuscrit de cette Epître, il se

ment faire contraster avec ces sombres Tableaux, les esquisses les plus voluptueuses des charmes de la vie, libre de toute chaîne et de tout préjugé.

Il exprime d'abord ses regrets douloureux de s'être inconsidérément engagé dans des entraves qu'il méprise, et dont le poids l'accable ; puis s'excusant à l'ami auquel cette Epître est adressée, de ce qu'il n'a que de tristes peintures à lui offrir, il ajoute :

« Du sein des profondes ténebres,
» Qu'autour de mon front les douleurs
» Forment de leurs voiles funebres,
» Empreints des plus noires couleurs ;
» Tels qu'à travers l'obscur nuage,
» Qui, dans ses flancs, porte l'orage,
» Tu verras sortir des éclairs,
» Des traits de force et de lumiere,

---

trouve un passage du Chapitre VI de l'Esprit des Loix, Livre IV, et qui est un Eloge du Gouvernement qu'avoient établi les Jésuites dans le Paraguai. Ce passage fait assurément le plus frappant contraste avec les *Soupirs du Cloître* ; mais il est écrit d'une main différente, et que l'on croit être celle de la personne à laquelle cette Epître fut adressée. . .

» Et tes yeux, au jour, entr'ouverts,
» Dissipant la vapeur grossiere
» Des mensonges de l'Univers.... »

Quelque ressentiment qu'il ait, il promet d'être vrai ; et, louant ceux qui n'ont pas, comme lui, été forcés d'embrasser le parti de l'erreur, il s'écrie :

« O ! trop heureux qui, dès l'enfance,
» Croissant, sous l'œil de la raison,
» Prend son essor, en assurance,
» Au-delà du sombre horison
» De la populaire ignorance,
» Sans être atteint de son poison !
» Semblable à la tige naissante,
» Qui, sous un cedre fortuné,
» Echappe à la rage impuissante
» De la tempête mugissante,
» Et de l'aquilon déchaîné !.... »

Vient ensuite la riante image de la vie qu'il meneroit, s'il pouvoit rentrer dans le monde.

« Dans les bras de la Poésie,
» Je volerois, séchant mes pleurs,
» Savourer la douce ambroisie
» De ses délicieuses fleurs :
» J'irois dans ces belles retraites,
» Dans ces bocages animés,

» Au fond de ces routes secrettes,
» Sous ces ombrages parfumés
» Du pur encens des violettes,
» Aux profanes esprits fermés,
» L'Olympe des tendres Poëtes,
» En Dieux champêtres transformés,
» Aux pieds de leurs objets aimés,
» Montant les sons de leurs musettes,
» Au ton des touchantes fauvettes
» Et des rossignols enflammés;
» Ou sur ces rives enchantées,
» Près de ces sources argentées,
» Semant les trésors dans leurs cours,
» Où les Chaulieux, où les Horaces
» Venoient, conduits par les Amours,
» Faire d'heureux larcins aux Grâces,
» Qui s'y baignoient dans les beaux jours;
» Dérober tantôt leur ceinture,
» Tantôt les fleurs de leur coëffure,
» Toujours quelques nouveaux atours....
» . . . .
» Sur les roses, sur les pavots,
» Sans dégoût et sans lassitude,
» Je distribuerois mon repos,
» Entre l'indolence et l'étude,
» Les jeux du Pinde et de Paphos,
» Mes amis et la solitude....

GUYMOND DE LA TOUCHE rentra, en effet, dans le monde, peu de tems après. Son pere l'en-

voya à Paris pour étudier le Droit ; mais son goût pour la Poésie l'occupa uniquement. Il travailla à sa Tragédie d'Iphigénie en Tauride, et la fit recevoir.

La nouvelle en parvint à son pere qui lui écrivit, de la Province, quelque tems avant que l'on la jouât, que si elle réussissoit et marquoit du génie, il aimoit assez la gloire et les lettres pour lui fournir les moyens de rester dans la Capitale, et qu'il lui feroit quinze cents livres de pension; mais que s'il échouoit, dans cette premiere tentative, il lui ordonnoit, avec tendresse, de revenir à Château-Roux, où il l'établiroit et le marieroit.

La Tragédie eut le plus grand succès, et donna de l'Auteur les plus grandes espérances. Nous ne savons pas si son pere lui tint sa promesse; mais GUYMOND DE LA TOUCHE resta à Paris, où il s'occupa d'une seconde Tragédie, sous le titre de *Régulus*. Il en avoit fait quatre actes, lorsqu'une fluxion de poitrine l'enleva à la fleur de l'âge, le 14 Février 1760, n'ayant pas encore trente et un ans révolus. Quelques momens avant d'expirer, il se rappella ces deux

vers de Voltaire, qu'il récita aux personnes qui l'environnoient.

» Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
» Vont tous, également, des douleurs à la mort. »

GUYMOND DE LA TOUCHE avoit publié, en 1751, deux Odes sur la naissance du Duc de Bourgogne : la premiere portoit simplement ce titre, et la seconde celui de *Mars au berceau*. En 1758, il donna une Epître à l'*Amitié*. Cette Piece est, comme celle des *Soupirs du Cloître*, pleine de Poésie et de vers heureux. Le Poëte y exalte les charmes et les avantages réels de l'amitié.

« Sans toi l'homme s'affaisse et tombe
» Dans le néant de la langueur ;
» Arbrisseau foible et sans vigueur,
» Il cede aux vents, il y succombe,
» Et rampe, en proie à leur rigueur.
» A l'abri même des tempêtes,
» Au milieu des jeux et des fêtes,
» Son cœur s'abat et se flétrit ;
» Tel qu'une vigne fortunée,
» Qui loin de l'aquilon fleurit,
» Sous un Ciel pur qui lui sourit,
» A sa foiblesse abandonnée,
» Vers le sable penche entraînée
» Et sous ses propres dons périt.
» Par toi l'homme augmente son être ;

» Il se reproduit dans autrui ;
» Et sous le dais et sous le hêtre,
» Tu lui fais moins sentir l'ennui,
» Ou mieux goûter le plaisir d'être,
» Par la douceur de ton appui.
» De ses besoins vive interprette,
» Malgré ses soins à les cacher,
» Tu vas, généreuse et discrette,
» Par la route la plus secrette,
» Au fonds de son cœur les chercher.
» Tu le calmes dans ses alarmes,
» Tu taris le cours de ses larmes,
» Tu romps l'effort de sa douleur,
» Et tu retiens et tu désarmes
» Son bras armé par le malheur.
» Tu portes plus loin tes services,
» Tu l'arraches du sein des vices ;
» Heureuse dans l'art d'émouvoir,
» Ta voix, aussi douce que libre,
» Par son insinuant pouvoir,
» Remet son cœur dans l'équilibre,
» Et le rappelle à son devoir.
» Quel est ton suprême mérite ?
» Seul bien qu'il doive souhaiter,
» Tu lui restes, quand tout le quitte,
» Sans lui laisser rien regretter... ».

Voici l'idée que GUYMOND DE LA TOUCHE nous donne de l'Ami qu'il s'est choisi :

» Je veux, me respectant moi-même,
» Que mon Ami me fasse honneur ;

» Qu'on m'estime par ce que j'aime.
» L'estime est le premier bonheur.
» Qu'un double lien nous unisse ;
» Mais par d'irréprochables nœuds :
» Je n'en veux point dont je rougisse.
» Qui peut rougir n'est plus heureux. »

On a reproché à GUYMOND DE LA TOUCHE d'avoir trop peu soigné la versification d'Iphigénie en Tauride. On a eu raison. Il semble, d'après ses deux charmantes Epîtres, qui ne sont qu'en vers de huit syllabes, qu'il avoit plus de facilité pour cette mesure que pour celle des vers alexandrins ; mais, quoique le charme de la versification ajoute, sans contredit, beaucoup au mérite d'un Ouvrage Dramatique, on doit convenir qu'il n'en est qu'un accessoire. L'invention et la combinaison, ou le choix du sujet ; l'ordonnance et la conduite de l'action ; les caracteres et les mœurs des personnages ; la coupe et la chaleur du Dialogue seront toujours les premieres parties constituantes, et celles que l'on préférera dans une Tragédie. Ce seront elles qui, dans tous les tems, décéleront l'homme de génie. D'ailleurs, si la mort ne nous l'eût pas ravi si jeune, GUYMOND DE LA TOUCHE

pouvoit acquérir cette perfection de goût, que le séjour de la Capitale, la fréquentation du monde et des Gens-de-Lettres, et l'usage du travail peuvent seuls procurer. Mais, dès son premier essai, on le regarda, avec justice, comme l'un des plus beaux soutiens de la Tragédie Françoise, et sa perte causa les plus vifs regrets.

L'Editeur de ses deux Epîtres nous apprend, dans un Avis placé au-devant, qu'il a vécu avec lui, et qu'il lui connoissoit plusieurs Pieces fugitives, tant en vers qu'en prose; plusieurs Discours, tant latins que françois, qui lui feroient tous également honneur, s'ils étoient rendus publics.

Voici l'Epitaphe de ce jeune et estimable Auteur, beaucoup trop tôt ravi à nos plaisirs et à la gloire de l'Art Dramatique.

Ci-gît LA TOUCHE.... O perte irréparable !...
Du fils d'Agamemnon, retraçant les fureurs,
Il sut de Melpomene obtenir les faveurs....
La perfide Atropos, jalouse, inexorable,
Des plus beaux de ses jours rettancha la moitié:
Il mourut à trente ans.... Quels affreux sacrifices,
Pour qui peignit si bien le besoin, les délices,
L'héroïsme de l'amitié !

IPHIGÉNIE
EN
TAURIDE,
TRAGÉDIE

DE

GUYMOND DE LA TOUCHE,

DÉDIÉE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE

D'ORLÉANS.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

MADAME,

SANS les bontés dont VOTRE ALTESSE SERENISSIME *m'honora aux premieres représentations d'*Iphigénie en Tauride*, je n'aurois osé former le dessein de vous la présenter. L'accueil que vous daignâtes lui faire, m'inspira une reconnoissance vive et respectueuse, que je ne puis exprimer que par un hommage public à* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *de ce premier fruit de mes veilles.*

Après m'être efforcé de le rendre moins indigne d'elle, je sens qu'il ne peut mériter de vous plaire que par les sentimens de bienfaisance et d'humanité qu'il exprime, et qui sont dans votre cœur.

Puisse-t-il, à l'ombre de votre nom, apprendre à la postérité qu'une Auguste Princesse, dès l'âge le plus tendre, honora les Arts et les Talens de sa protection, les encouragea par ses bontés, et les éclaira par son goût et son esprit.

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant
Serviteur, GUYMOND
DE LA TOUCHE.

SUJET
D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon, Roi d'Argos et de Mycene, est échappée, en Aulide, au couteau sacré du grand Prêtre Calchas, qui vouloit la sacrifier aux Dieux, pour en obtenir le vent favorable à la flotte des Grecs, allant saccager Troye. Diane l'a soustraite au sacrifice, et transportée dans la Tauride, où elle l'a établie grande Prêtresse du Temple que les Habitans de cette contrée ont élevé à sa Divinité. Thoas, Tyran superstitieux et cruel, croyant se rendre agréable à la Déesse, par des offrandes sanglantes, fait périr, aux pieds de ses Autels, tous les Etrangers que la tempête jette sur ses bords. Iphigénie ne voit qu'avec horreur ce culte barbare, et déplore ses malheurs et ceux de sa famille, qu'un songe épouvantable vient de lui présenter dans le deuil et la désolation. Elle craint, sur-tout, pour son frere Oreste,

au sein duquel, dans ce même songe, elle s'est vue forcée de plonger le poignard du fanatisme. Thoas, tourmenté aussi par des songes funestes, vient lui annoncer qu'un naufrage lui amene une nouvelle victime, dans les flancs de laquelle elle doit consulter le sort de l'Etat. Cet Etranger, que l'on a mis aux fers, est le malheureux Oreste, furieux du meurtre de son pere Agamemnon, qu'il vient de venger, lui-même, par le meurtre de Clytemnestre, son adultere et parricide mere; et désolé de la perte de son cher Pilade, qu'un orage épouvantable a éloigné de lui. Thoas presse le sacrifice. Au moment où il va être exécuté, Pilade arrive, aussi chargé de chaînes : un semblable naufrage l'a jeté sur les mêmes bords qu'Oreste, et les cruels satellites du Tyran ont recueilli, de la même maniere, ces deux infortunés amis. Iphigénie les interroge, et s'attendrit bien plus sur eux, en apprenant que leur Patrie est la sienne. Elle veut savoir, par eux, des nouvelles de la famille d'Agamemnon. Oreste lui fait le récit des malheurs que cette triste famille a éprouvés, depuis qu'Agamemnon et la flotte des Grecs ont

quitté l'Aulide. Iphigénie, accablée de tout ce qu'elle entend, s'intéresse vivement à ces deux Grecs. Isménie, son amie, lui conseille de sauver, au moins, l'un deux. Iphigénie approuve ce dessein, et veut rendre, s'il se peut, utile à elle-même le salut de celui qu'elle sauvera. Son choix tombe sur Oreste, toujours sans le connoître. Ce généreux ami ne peut consentir à abandonner à l'aveugle férocité du Tyran, un ami non moins généreux : ce qui produit le combat le plus touchant. Mais Pilade, voyant luire un rayon d'espérance pour l'exécution du noble projet qu'il forme subitement, cede, enfin, et se détermine à regagner les débris de ses vaisseaux, sur lesquels on croit qu'il va retourner en Grece. Iphigénie le charge d'une lettre, et le prie de la remettre à ses parens. Cependant il trompe l'esclave, chargé de le conduire, et le laisse, persuadé de sa mort, aller en répandre le bruit, qui bientôt parvient jusques au Tyran. Thoas, au désespoir d'apprendre qu'un des captifs vient de lui échapper, ordonne à la Prêtresse d'immoler l'autre, à l'instant même ; mais en l'interrogeant, près

de la statue de Diane, Iphigénie l'a reconnu pour son frere, et elle abjure, pour jamais, ce ministere abominable. Le Tyran va lui-même donner la mort à Oreste : il a déja le bras levé sur lui, quand Pilade revient avec ses soldats qu'il a rassemblés, sauve son ami, et plonge un poignard dans le sein de Thoas. Iphigénie suit son frere. Les Grecs remontent sur leurs vaisseaux, et emportent la statue de Diane, qu'ils ravissent à cette affreuse contrée, ainsi que l'Oracle l'avoit ordonné à Oreste, en le faisant sortir d'Argos.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

CETTE Tragédie est la premiere de Guymond de la Touche. Elle fut jouée vingt-sept fois de suite dans sa nouveauté, et obtint les plus grands applaudissemens, sur-tout au troisieme acte. Elle produit encore le plus grand effet toutes les fois que l'on l'a redonne, et est susceptible de rester à jamais au Théatre, malgré l'incorrection du style et la dureté de la versification.

Voici ce qu'en dit le Mercure du tems.

« *Mérope*, dans sa nouveauté, n'a pas été
» mieux reçue que vient de l'être Iphigénie en
» Tauride. On a fait à l'Auteur le même hon-
» neur que l'on fit alors à M. de Voltaire ; on l'a
» demandé, à grands cris. Il a été contraint de
» se montrer. Les acclamations, dans ce mo-
» ment, ont redoublé si fort, qu'il en a été dé-

» concerté jusqu'au saisissement, et qu'il s'est » retiré pâle et tremblant dans les foyers, où il » s'est évanoui. Cette révolution est naturelle. » L'extrême surprise, en bien, produit le même » effet qu'en mal. Nous pensons qu'elle doit » donner de l'Auteur une idée très-avantageuse : » elle est la marque d'un cœur sensible et d'une » ame modeste (1). L'applaudissement du Pu- » blic, tout excessif qu'il est, nous semble » juste. Nous croyons que M. de la Touche mé- » rite cet encouragement, n'eût-il fait que le » troisieme acte. S'il nous étoit permis de mêler » notre sentiment particulier au jugement géné- » ral, nous dirions que cet acte est de la plus » grande beauté, qu'il vaut, seul, une Tra- » gédie entiere (nous ne parlons que des Mo- » dernes), et qu'il pourroit même être avoué » par l'Auteur d'*Electre* et de *Rhadamiste*.... » L'affluence a été presqu'aussi grande à toutes » les représentations qu'à la premiere. Il y a » vingt ans que l'on n'a vu un succès aussi bril-

(1) L'usage d'appeler l'Auteur d'une Tragédie, ou d'une Comédie, après les premieres représentations, n'étoit pas encore établi alors.

» lant et aussi soutenu : c'est, en été, une réus-
» site d'hiver. Tout est plein à quatre heures, et
» les loges sont retenues d'avance. Le mérite de
» l'Ouvrage, tout grand qu'il est, est encore
» rehaussé par le jeu des Acteurs. M. le Kain y
» représente Oreste avec toute la force que ce
» rôle demande ; et Mlle. Clairon est supérieure
» dans celui d'Iphigénie, comme dans tout ce
» qu'elle joue.... Voici des vers qui lui ont été
» adressés par M. Poinsinet le jeune, et qui cé-
» lebrent son triomphe dans ce rôle.

» Quel Dieu, du sein des morts, évoque Iphigénie,
» Et retrace, à nos yeux, ces charmes, ces attraits,
» Qui du vainqueur d'Hector charmoient l'ame atten-
» drie !
» C'est toi, fiere Clairon : oui, je te reconnois.
» Ces succès n'étoient dus qu'à ton puissant génie,
» Et nos plaisirs sont tes bienfaits.
» Tu veux, en vain, nous peindre une Prêtresse,
» Qui consacre à la mort ses douloureux accens :
» Le charme qui te suit, trouble, confond mes sens ;
» Mon œil, en toi, ne voit qu'une Déesse,
» Dont nos suffrages sont l'encens.
» Un geste nous émeut, un regard nous enflamme :
» Nos yeux se plaisent dans tes pleurs.
» Tu nous charmes alors que tu nous perces l'ame :

» Ton art nous force à chérir nos douleurs.
» Quels que soient son destin funeste,
» Ses maux, son désespoir, l'appareil du trépas;
» Occupé de toi seule, on ne plaint plus Oreste,
» Dès qu'on apprend qu'il mourra dans tes bras. »

Mercure de Juin, second volume, pages 167, 168 et 169; et de Juillet, pages 203, 204 et 205, année 1757.

L'Auteur des Anecdotes Dramatiques en rapporte une à l'occasion de cette Piece, et qui fait autant d'honneur au goût de M. Collé, que nous venons de perdre, il y a peu de tems, qu'à la docilité et à la facilité de Guymond de la Touche. « Il étoit ami de feue Madame de » Graffigny, à laquelle il lut sa Piece devant » M. Collé. Celui-ci risqua de faire une critique » de fonds, et la voici : La Touche avoit donné » un fils à Thoas; ce fils étoit amoureux d'Iphi- » génie, et ces scenes d'amour, dans un sujet » aussi tragique, parurent à M. Collé refroidir » prodigieusement la chaleur du reste de la » Piece. Il le dit franchement à l'Auteur, qui, » en huit jours, supprima ce personnage inutile » et cet amour déplacé. C'étoit pourtant une » besogne

» besogne très-considérable. Cela dérangeoit » nombre de scenes ; mais la Touche ne fut » point effrayé du travail, et il s'en est bien » trouvé. » Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 460.

Cette Piece eut aussi les honneurs de la Parodie. M. Favart donna au Théatre Italien la Petite Iphigénie, le 21 Juillet suivant ; c'est-à-dire, six semaines après la premiere représentation de la Tragédie. Cette Parodie eut beaucoup de succès ; elle fut jouée quatorze fois de suite.

Il parût, en 1751, une Tragédie, sous le titre d'Iphigénie en Tauride, imprimée chez la veuve Duchesne, sans nom d'Auteur ; mais qui est attribuée à M. Vaubertrand, Avocat au Parlement.

Duché avoit entrepris un Opéra sur le même sujet et sous le même titre, et Desmarets en faisoit la musique, lorsqu'une affaire de galanterie, dont les suites furent funestes pour lui, l'engagea à quitter la France. Danchet et Campra se chargerent d'achever cet Opéra, et il fut représenté, pour la premiere fois, le 6 Mai 1704, et impri-

mé, en musique, par extraits, partition *in*-4°. Depuis on l'a imprimé en entier, *in*-4°.

L'Ordonnateur des jeux d'Apollon à Délos et de Diane, forme le Prologue, avec cette Déesse. Ce Prologue et le cinquieme acte sont entierement de Danchet et Campra.

On a remis cet Opéra en 1711, 1729, et, en 1734, avec de nouvelle musique de M. Le Berton.

M. Guillard et M. le Chevalier Gluk ont fait un Opéra de la Tragédie de Guymond de la Touche, et qui a eu le plus grand succès en 1779.

M. Dubreuil et M. Piccini ont traité le même sujet, aussi d'après Guymond de la Touche, et avec un très-grand succès, en 1780.

M. Favart, en société avec M. Guérin, a reproduit sa Petite Iphigénie, à laquelle il a joint le sujet d'Iphigénie en Aulide, pour avoir trait à ces deux Opéra et à celui de M. le Bailli du Rollet et de M. le Chevalier Gluk, fait d'après la Tragédie de Racine. Cette Parodie reparut le 26 Juin 1779, sous le titre des *Rêveries renouvellées des Grecs.*

IPHIGÉNIE
EN
TAURIDE,
TRAGÉDIE
DE
GUYMOND DE LA TOUCHE.

Représentée le 4 Juin 1757.

PERSONNAGES.

THOAS, Chef de la Tauride.

ORESTE, Roi d'Argos et de Mycene, frere d'Iphigénie.

PILADE, Roi de la Phocide, ami d'Oreste.

IPHIGÉNIE, grande Prêtresse de Diane.

ISMÉNIE, Prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.

EUMENE, autre Prêtresse.

ARBAS, Officier des Gardes de Thoas.

UN ESCLAVE, attaché à Isménie.

PRÊTRESSES.

SOLDATS d'Oreste et de Pilade.

GARDES de Thoas.

La Scene est en Tauride, dans le Temple de Diane.

IPHIGÉNIE
EN
TAURIDE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *seule, prosternée au pied de l'Autel.*

GRANDS Dieux, dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance!
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur;
De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur?

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, *au fond du Théatre.*

Quels douloureux accens me remplissent d'alarmes ?
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes ?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule, à ma douleur, restes dans l'univers?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces Autels funebres,
Rendus plus effrayans par l'horreur des ténebres,
Pâle et tremblante, hélas ! que venez-vous chercher,
Vous qui, le jour, osez à peine en approcher ?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouche Thoas la cruauté sommeille;
Son cœur, qui veille en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces Autels, du trouble qui le tue,
N'assiége point encor Diane et sa statue.
Mais que vois-je ? Vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés !...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée !
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main
Me transporta loin d'eux sous ce Ciel inhumain,

Subi la loi sanglante en ton nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie,
O Déesse!

ISMENIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours?
Craignez que sa bonté, si mal récompensée,
A la fin, de vos pleurs, ne se trouve offensée.
Mais en ce jour naissant, qui peut les redoubler?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler?
D'un cœur compatissant, victime déplorable,
Hélas! auriez-vous vu l'étranger misérable,
Au pied du Temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que dans l'horrible excès du zele qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGENIE.

Pourquoi l'aurois-je vu? N'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés?
A quels pleurs éternels je semble être livrée!
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée?
O destin! n'ai-je dû naître que pour souffrir?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,
Dans ce temple de sang, au meurtre assujettie,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie;
Victime, à chaque instant, d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des Dieux?

ISMENIE.

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frere Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGENIE.

Vain espoir! Son trépas ne m'est que trop prédit!
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMENIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du Roi des Rois, devez-vous craindre un songe?

IPHIGENIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter?
Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux destins, fatal avant-coureur,
Un songe également vint me remplir d'horreur:
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture;
Je le vis à l'Autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux,
Me présenter la mort, au lieu de mon époux!

ISMENIE.

Quel fantôme, aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage?
Osez me le tracer; soulagez votre cœur:
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGENIE.

Quel mélange inouï d'horreur et d'allégresse!
Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse;
Au sein de la nature et de l'humanité,
Je respirois le calme avec la liberté.
Au fond de leur Palais, rempli de leur puissance,
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas

S'éleve, et fait trembler le marbre sous mes pas :
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre ;
La voûte du Palais à longs sillons s'entr'ouvre :
Je fuis ; et la lueur d'un pâle et noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment, un nouveau bruit s'éleve :
De ce vaste débris, qu'avec peine il souleve,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri :
Il m'appelle, en poussant un lamentable cri :
J'accours. Et pleine encor du fatal ministere
Dont je porte le joug, esclave involontaire !
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,
Je le traîne, en pleurant, aux marches de l'Autel.
Ce jeune infortuné, grands Dieux ! c'étoit mon frere....
Sorti du sein des morts, mon parricide pere
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMENIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGENIE.

N'es-tu plus, cher espoir ? En croirai-je ma crainte ?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé ?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé ?
Hélas ! tu soutenois mon timide courage !
J'attendois, chaque jour, qu'un favorable orage
Me livrât, sur ces bords de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire, par eux, Argos et ta tendresse,
Du cours de mes destins ignoré de la Grèce ;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,

M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! Les Dieux dans leur vengeance
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance!

ISMENIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentimens:
Il n'est d'oracles sûrs que les événemens.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!
D'ailleurs, souvent les Dieux qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espere,
Je peux encor, pour vous, nommer ici mon pere;
Votre rang, vos vertus, mes pleurs et vos bienfaits,
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets:
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
Hélas! que votre sort lui fait sentir le sien!
Mais, Madame, parlez; nos jours sont votre bien.

SCENE III.

IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE.

EUMENE.

VOTRE Tyran, pressé par ses sombres alarmes,
Vient, Madame, rouvrir la source de vos larmes.
Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,
Redoutant l'étranger qui ne doit qu'être plaint,

Il vient, en ses terreurs, aussi cruel qu'extrême,
L'immoler, par vos mains, au Ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGENIE.

A quoi me réduit-il? Fatale extrémité!
Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMENIE.

Ah! si brisant le joug d'une triste contrainte,
Vous essayiez de vaincre et son zele et sa crainte!
Si de l'humanité vous réclamiez les droits,
Et le courroux des Dieux, et le devoir des Rois!
Si vous faisiez parler sa gloire et la nature!....

IPHIGENIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
Que sa Religion et la crédulité
Remplissent d'épouvante et de férocité?
Grands Dieux! si cependant votre gloire s'oppose
A ces meurtres sacrés qu'un faux zele m'impose,
Du sang des malheureux, si ces Autels baignés,
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,
Daignez alors, daignez descendre dans mon ame,
Et l'embrâser des traits d'une divine flamme;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens,
Qui subjuguent l'esprit, et captivent les sens:
Que je puisse dompter l'illusion farouche
D'un barbare, que tout effraie, et rien ne touche;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent, désormais, qu'au bonheur des humains.

ISMENIE.

Votre Tyran paroît. Renfermez votre trouble.

IPHIGENIE.

Son aspect, malgré moi, l'excite et le redouble.

SCENE IV.

THOAS, IPHIGÈNIE, ISMENIE, EUMENE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous, à qui l'avenir se doit manifester,
Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.
Je ne peux plus long-tems, dans l'ombre du silence,
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel, j'éprouve des remords;
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts:
La foudre, autour de moi, dans la nuit étincelle:
Sur mon front innocent ma couronne chancelle:
Des Dieux, qu'avec effroi, j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos, je m'entends menacer.
Diane, par mes vœux, vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue;
De ce revers fatal, dont dépendent mes jours,
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous, qu'approche des Dieux votre saint ministere,
Daignez, de ces objets, m'éclaircir le mystere;
En appaisant le Ciel, daignez l'interroger

Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.
L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune :
Tout m'est suspect en lui, jusqu'à son infortune.
Ses regards furieux, vers le Ciel élancés,
Sur son front pâlissant ses cheveux hérissés,
Ses mouvemens affreux, ses cris mêlés d'alarmes,
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes ;
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux, après sa rage éteinte,
De l'horreur qui le suit, frappe mon ame atteinte.
De ses gardes tremblans, si j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ses brûlans transports,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amere,
Il semble articuler les noms d'ami, de mere.
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,
Armés de longs serpens, prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie ?
Dans son farouche cœur, quel crime affreux s'expie ?
Condamné par les Dieux, et tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer ?
D'où vient que tout me nuit, et sert à me confondre ?

IPHIGENIE.

Sur vos troubles secrets, que puis-je vous répondre,
Seigneur ? Les Dieux sont sourds à mes tristes accens.
Diane, avec horreur, repousse mon encens.
Sous mes genoux tremblans l'Autel fuit et s'entr'ouvre.
La statue, à mes yeux, d'un voile épais se couvre.
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.
Je ne sais ; mais le sang dont cet Autel est teint,

Ce sang de l'innocence aveuglément proscrite,
Loin d'appaiser les Dieux, peut-être les irrite.
La vapeur de ce sang, par devoir répandu,
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilége;
Je crains d'être, à-la-fois, barbare et sacrilége.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu,
Du vôtre également pouvoit être entendu,
Votre zele, Seigneur, plus pur et moins austere,
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystere;
Et ces Autels de sang, effroi des malheureux,
Seroient, contre le sort, un asyle pour eux;
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre,
Et qui peut-être, hélas! quel qu'il soit, n'est qu'à plaindre.
Enfin, je ne sais trop si c'est les offenser;
Mais, pour l'honneur des Dieux, je n'oserois penser,
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,
Faisant de leurs Autels une sanglante arêne,
Ils se plaisent, sans honte, à voir le sang humain
Couler, à longs ruisseaux, sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoître?
Se pourroit-il, grands Dieux! qu'avilissant votre être,
Vous nous ordonnassiez, capricieux Tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands?
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes,
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes?

THOAS.

Eh quoi! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent,

Qui

Qui m'ôte, avec le jour, le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon ame combattue
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers ?
C'est donc, en me rendant à ses arrêts contraire,
Qu'aux vengeances du Ciel l'on prétend me soustraire ?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le demande ;
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups ?
Quoi ! les Peuples, armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux, au soin de leur grandeur,
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages !
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglans !
Et les Dieux en courroux, ces Dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander, pour victimes, des hommes ?
Le sang que nous faisons couler à notre gré,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel Tribunal en vous les juge et les condamne ?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des loix ?
Tremblez de vos discours : qu'un prompt retour expie

Les murmures secrets de votre cœur impie ;
Malgré les mouvemens dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGENIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime !

THOAS.

La victime, de près, va vous suivre à l'Autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel :
Qui que ce soit, frappez ; soyez inexorable :
C'est être criminel, que d'être misérable.
En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion ;
Et votre seul devoir est la soumission.

(Thoas sort avec sa Suite.)

SCENE V.

IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGENIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse !....
Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je, malheureuse ?
Tout mon sang se souleve, et tout mon corps frémit ;
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMENIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible,

Que par le poids des ans, courbé vers le tombeau,
Il voit, de ses longs jours, pâlir le noir flambeau.
Craignez son zele affreux, et que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
De ses ordres, plutôt, remplissez la rigueur;
C'est le crime du sort, et non de votre cœur.

IPHIGENIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet, le crime est toujours crime;
Et la nécessité, qui semble l'excuser,
Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

ISMENIE.

Mais si le Ciel enfin, si le Ciel le commande!
Si c'est un sang impur que son courroux demande!

IPHIGENIE.

Eh! de quel vain effroi prétends-tu me frapper?
La nature me parle, et ne peut me tromper.
C'est la premiere loi.... c'est la seule, peut-être....
C'est la seule, du moins, qui se fasse connoître,
Qui soit de tous les tems, qui soit de tous les lieux,
Et qui regle à-la-fois les hommes et les Dieux.

EUMENE.

Ah! Madame, pensez....

IPHIGENIE.

Je sens que je m'égare.
Mais que le Ciel enfin me parle et se déclare.

Suit-il, dans ses décrets, les mœurs des nations?
Est-il Pere ou Tyran, selon leurs passions?
Mais non: Peuples cruels, il n'a point votre rage;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage;
Tout homme, à ses bienfaits, a droit également.
Aucun, dans l'univers, n'est né pour son tourment.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE *enchaîné*, GARDES.

ORESTE, *dans le fond du Théatre.*

Ah ! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.

(*Les Gardes s'éloignent.*)

SCENE II.

ORESTE, *seul*, *s'avançant sur le bord du Théatre.*

Ah ! malheureux Oreste !
Pour m'accabler encor, quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti ?....
Cieux ! quel enfer me suit ! quels tourmens effroyables !....
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables !
C'est le crime des Dieux.... Je n'ai fait qu'obéir....
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez ; quel est votre caprice ?

Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant;
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant :
De mon pere égorgé, par sa fureur jalouse,
Vous marquez à mes coups la parricide épouse.
Je recule, je crains. . . . Cruels! vous menacez.
Je me soumets, je frappe... et vous me punissez.
C'est peu. N'appercevant, dans la nature entiere,
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mere,
N'en pouvant soutenir le phantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables Dieux!
Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prostitue:
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses Autels prophanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez.
Je pars; et tu me suis, ami fidele et rare!
Mais entrant dans le port, l'orage nous sépare.
Poussé sur les écueils, par la foudre embrâsé,
Mon vaisseau, loin du tien, vole en éclats brisé.
Englouti sous les flots, privé de la lumiere,
J'ignore qui me rend à ma fureur premiere.
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars?
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore?
Pilade.... Acheve, ô ciel! frappe, je vis encore....
O rage! oui, c'est son sang. Me laissant mon ami,
Les Dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCENE III.

ORESTE, PILADE *enchaîné.*

PILADE, *au fond du Théatre.*

Que vois-je ? A mon transport puis-je le méconnoître ?
(*Il court embrasser Oreste.*)
Revois entre tes bras, ô moitié de mon être !
Revois Pilade.

ORESTE.

Où suis-je ? En croirai-je mes yeux ?
Pilade dans mes bras ! Pilade dans ces lieux !
Je sens mon ame errer sur mes levres tremblantes...

PILADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié,
Quel Démon ou quel Dieu t'a conduit ?

PILADE.

L'amitié.
Ayant, par tes débris, connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens, luttans contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois, rempli des promesses des Dieux.
N'osant, et ne pouvant, sans leur faire un outrage,
Te croire enseveli sous ton propre naufrage.
Au milieu des rochers qui défendent ce port,

J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport ;
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée,
J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voisins des portes du trépas.
Près de ses murs sanglans le jour vient me surprendre ;
J'allois, pour tout tenter, vers mon vaisseau me rendre,
Quand tout un peuple accourt et vient m'envelopper :
Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper ;
Mais le nombre m'accable, et je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur et de joie :
Ils me traînent en foule, et d'un commun transport,
Devant leur Chef tremblant qui m'envoye à la mort....
Mais quels profonds sanglots !...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
Replongez-vous mes sens, Dieux, témoins de mes larmes !
Quel est mon sort ! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher ?...
(Se tournant vers Pilade.)
Ah ! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,
T'associer sans honte au sort d'un parricide?
Et ne devois-tu pas, à l'exemple des Dieux,
Abandonner un monstre à lui-même odieux ?

PILADE.

Pilade, ô Ciel ! Pilade abandonner Oreste ?
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste !

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi,
J'ai donc assassiné ma mere et mon ami !
Ciel exterminateur ! anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vuide effrayant se forme sous mes pas !...
Graces au Ciel, je vois les gouffres du trépas...
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel spectre se meut au fond de ces abîmes ?...
C'est ma mere, grands Dieux !... Fuyons... Mais la voici...
Egiste l'accompagne... Et toi, Pilade aussi !
Comme eux, tu me poursuis ; toi, mon Dieu tutélaire !
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colere !
L'ami qui me restoit, devient mon assassin !
Il s'arme de serpens, il les jette en mon sein !
Ciel ! où fuirai-je ? Arrête, ombre chere et terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible..
Ah ! je succombe...

(*Il tombe dans les bras de Pilade.*)

PILADE.

O Ciel ! Et ne me vois-tu pas
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras ?...

ORESTE *revenant à lui.*

C'est toi !

PILADE.

Vois ton ami que ta fureur offense...
Barbare ! voilà donc l'effet de ma présence !
Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te feroit l'amitié !

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer? Il perd tout ce qu'il aime.

PILADE.

Où s'égare ton cœur! Ose lui commander:
Illustre l'amitié, loin de la dégrader.
Pense moins à Pilade, et t'occupe d'Oreste;
Du plus beau sang des Rois n'avilis point le reste.
Sois homme, et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime et ton nom;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins, si nos soldats, si le fidele Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien,
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien!...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime...
Ah, malheureux!

PILADE.

On vient. Au nom de ton ami,
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble?
Est-il donc si cruel? Nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts:
Aux yeux de mes bourreaux, que mon ame affermie,
Marque mon infortune, et non mon infamie.
Je mourrois doublement, mourant deshonoré.

SCENE IV.

ORESTE, PILADE, IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES.

IPHIGENIE, *à part.*

Qu'A leur aspect touchant mon cœur est déchiré !

ORESTE, *à Pilade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance ?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGENIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.
(*Aux Prêtresses.*)
Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes ;
Accomplissez du Ciel les ordres légitimes.
Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce Temple sacré ne leur conviennent plus.
(*Pendant qu'on détache leurs fers*)
Quels traits et quel maintien !... O devoir inflexible !...
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible !
(*Après que les Prêtresses se sont retirées au fond du Théatre.*)
Etranger malheureux, dont la noble douleur
Accuse en vous des Rois le sang et la valeur,
Daignez répondre aux soins de mon ame attendrie.
Quels sont vos Dieux, vos Loix ? Quelle est votre patrie ?
Sur les devoirs sanglans d'un emploi rigoureux,
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.

Des barbares rigueurs d'un culte illégitime,
Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
Parlez. Ne craignez point ici de vous trahir.
Vous êtes malheureux, je ne peux vous haïr.

PILADE.

Ah ! qui que vous soyiez, au malheur qui me presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse ?
S'il faut mourir, frappez. Votre pitié nous nuit.
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable.
Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGENIE.

O sentimens trop chers à mon cœur combattu !
Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu ?

PILADE.

Plaignez moins nos destins. La mort fait notre envie.
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGENIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur ?

PILADE.

Tout homme a ses revers. Tout homme a sa douleur.
Le plus heureux mortel a connu les alarmes :
Hélas ! il n'en est point qui n'ait versé des larmes !

IPHIGENIE. (*A Oreste.*)

Mais, qui donc êtes-vous ?.... Parlez, vous dont le front....

PILADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront ?

IPHIGENIE, *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge. Ah ! daignez me répondre ;

[redacted]e m'outragez pas, jusques à me confondre
A[redacted] un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Do[redacted]n sort inoui me fait servir les Dieux.
Parl[redacted] vos malheurs il importe, peut-être,
Que je[redacted]he du moins quels lieux vous ont vu naître...
Vous ne[redacted]pondez rien. Toujours vous me cachez
Vos doulo[redacted]ux regards à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit [redacted]ndez-vous de cette connoissance ?

IPHIGENIE.

Dans le sein [redacted]la Grece auriez-vous pris naissance ?
Mycene, Arg[redacted]. Où vont mes esprits prévenus ?...
Ah ! sans doute[redacted]s lieux ne vous sont pas connus ?

ORESTE.

Plût au barbare [redacted]el qu'un desert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fai[redacted]érir avant de les connoître !

[redacted]PHIGENIE.

Comment ! Argos [redacted]t-il été votre berceau ?

ORESTE.

Hélas ! que n'étoit[redacted], en naissant, mon tombeau ?

[redacted]HIGENIE.

Ah ! s'il est vrai, [redacted]mblez ou dissipez ma joie.
Au milieu de la gl[redacted]re, et des trésors de Troye,
Quel est, dans so[redacted]Palais, le sort d'Agamemnon ?
Jouit-il d'un bo[redacted]eur égal à son grand nom ?

ORESTE.

O Ciel ! que[redacted]es-vous ? une main parricide....

IPHIGENIE.

L'auroit[redacted]é, grands Dieux ! à la Parque homicide ?
Et qu[redacted]main ?

ORESTE.

Madame...

IPHIGENIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGENIE.

Parlez. Que craignez-vous ?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGENIE.

Quel fut son assassin ?

ORESTE.

Son épouse adultere.

IPHIGENIE.

Clitemnestre ?

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystere.
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGENIE.

O crime ! Affreux transport !
De son assassinat quel est le fruit ?

ORESTE.

La mort.

IPHIGENIE.

Comment ?

ORESTE *troublé.*

Son fils...

PILADE, *bas à Oreste.*

Arrête. Ah ! qu'il me désespere !

IPHIGENIE.

Eh bien, son fils ! Parlez.

ORESTE.

Il a vengé son pere.

IPHIGENIE.

Qu'entends-je ?

PILADE.

Au nom des Dieux, Madame, remplissez
Notre plus cher espoir qu'ici vous trahissez.
Quel soin...

IPHIGENIE *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils ?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGENIE.

Grands Dieux !

ORESTE.

Las de traîner sa misere profonde,
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

IPHIGENIE, *à part.*

O déplorable sang ! implacable Destin !
(*A Oreste.*)
Mycene n'a donc plus du grand vainqueur de Troye....

ORESTE.

Que la plaintive Electre à sa douleur en proie.

IPHIGENIE.

Prêtresses... conduisez ces deux infortunés
Aux lieux où pour l'Autel ils doivent être ornés.
(*A part.*)
Je ne peux plus long-tems devant eux me contraindre.
(*Les Prêtresses emmenent Oreste et Pilade.*)

SCENE V.

IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGENIE.

ORESTE est mort !

ISMENIE.

Hélas ! que vous êtes à plaindre !

IPHIGENIE.

Il est mort ! C'en est fait ; tout est fini pour moi.

ISMENIE.

Ah, Madame ! quel est l'état où je vous voi ?

EUMENE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée ?

IPHIGENIE.

Quelle confusion dans le Palais d'Atrée !
Quels cours d'assassinats l'un par l'autre punis !..
Poursuivez, Dieux cruels ! contre mon sang unis ;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste....
Horrible perspective, effroyable avenir,
Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir !
Eh quoi ! traîner sans cesse un joug fatal au monde !
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde !
Ne voir, pour tout objet, que morts et que mourans,
Avec de longs sanglots sous mes mains expirans !
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge...
Ah ! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge.

Cessons de respecter l'ouvrage des humains ;
Dans un Temple de paix, eux seuls arment mes mains.
Suivons le désespoir où ma vertu me livre.
Où l'innocent périt, c'est un crime de vivre.

ISMENIE.

Ah ! pour vous arracher d'un rigoureux séjour,
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour ?
Quoi donc ! oubliez-vous qu'Electre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste ?
Osez-vous, dans vos fers, au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir ?
Elle-même, grands Dieux ! mortellement atteinte,
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort.
Ah ! pour elle, du moins, supportez la lumiere ;
Vivez et rappellez votre force premiere,
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir, sur-tout, les maux de votre sœur.

IPHIGENIE.

Hélas !

ISMENIE.

Dans cet espoir le Ciel vous autorise ;
Moins rigoureux, enfin, le sort le favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos.
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux ;
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage ;
Qu'il retourne à Mycene ; et qu'un heureux message
Instruise votre sœur du secret de vos jours,

Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi, vous balancez !

IPHIGENIE.

Eh bien ! je m'abandonne
Au dangereux conseil que ta pitié me donne...
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.
Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort...

ISMENIE.

Approuvez seulement le zele de mon pere,
Celui de ses amis.

IPHIGENIE.

Je crains que ma misere,
Que sa contagion ne s'étende sur eux.
Ah ! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux !

ISMENIE.

Fuyant l'œil du Tyran, sans titre et sans fortune
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,
Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité,
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGENIE.

Tu crois...

ISMENIE.

De l'un des Grecs, cher à votre espérance,
Vous allez voir bientôt les jours en assurance.
Je cours...

IPHIGENIE.

Arrête. Ecoute, et que ton amitié
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.

Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble,
Pourquoi les séparer ? Délivrons-les ensemble.
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux;
Mais l'autre également est homme, et malheureux.

ISMENIE.

Mon cœur vous prévenoit. Le même soin l'anime.

IPHIGENIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abîme...
Des vengeances du Ciel si j'offensois les droits !
Si j'étois malheureuse et coupable à-la-fois !...
Vas, ne m'écoute plus, et cours trouver ton pere;
Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibere.
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger ;
C'est redoubler mes maux, que de les partager.

(*Isménie sort.*)

SCENE VI.

IPHIGENIE, EUMENE.

IPHIGENIE.

Toi, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte
L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte;
Qu'elle force son zele à différer la mort
De ces infortunés, dignes d'un meilleur sort :
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables;
Prête-leur des forfaits dont ils sont incapables :

Dis que Diane, avant de les sacrifier,
Vient de nous ordonner de les purifier...
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes;
Mais le motif m'excuse en cette extrêmité:
Qui sert les malheureux, sert la Divinité.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Enfin, nous voilà seuls, et libres de contrainte ;
Je peux et respirer, et te parler sans crainte,
Avant qu'un même sort, trop long-tems attendu,
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse.
O mon ami ! dis-moi quelle est cette Prêtresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité ?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit,
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place ?
Quels sont les sentimens dont j'éprouvois l'attrait ?
Enfin de mes remords qui peut m'avoir distrait ?

PILADE.

En cet instant fatal que ton honneur réclâme,
Quel méprisable soin vient agiter ton ame ?

De quoi va s'occuper ton esprit égaré,
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé ?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangere,
Qu'aura versé sur nous sa pitié passagere ?
Déja trop ébranlé par tes premiers tourmens,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens ?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire :
Meurs sans honte, du moins, s'il faut mourir sans gloire.
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux ;
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros.
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte ;
Il céde à sa rigueur : le reste, il le surmonte.

SCENE II.

ORESTE, PILADE, IPHIGENIE.

IPHIGENIE.

Je vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,
O dignes étrangers ! vous seroit-il suspect ?
Ah ! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense !
Il ne mérite pas que le votre l'offense...
Changeant mon ministere en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi ;
Je l'espere du moins. L'humanité plus forte,
Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte :
Je sens même les Dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystere sanglant qu'ils semblent m'imposer ;

Et, suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant, m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer ; un soin cher et pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.
Ce ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grece.
J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

SCENE III.

ORESTE, PILADE, IPHIGENIE, ISMENIE.

ISMENIE.

MADAME...

(Appercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.)

IPHIGENIE, *aux Etrangers.*

(A Isménie.)

Eloignez-vous... Ciel ! que viens-tu m'apprendre ?

(Oreste et Pilade se retirent au fond du Théatre.)

ISMENIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre,
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.
Tous nos amis, tremblans pour vous comme pour eux,
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être, en vain, commettre un double crime.

Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusques dans votre flanc;
Qu'il faut, ainsi qu'aux Dieux, qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
A son zele sanglant qu'il vous faut abuser;
Et que son cœur, enfin, s'il voit un sacrifice,
Alors de vos discours verra moins l'artifice.
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,
Ne veulent seconder mon pere qu'à ce prix;
Aux prieres, en vain, son zele a joint les larmes...
Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

IPHIGENIE.

Quelles extrêmités !...

ISMENIE.

Ils vous ôtent le choix.
La nécessité parle; il faut suivre sa voix.

IPHIGENIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton Pere;
Je céde à son danger, aux Dieux, à ma misere.

ISMENIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

IPHIGENIE, ORESTE, PILADE, *dans le fond du Théatre.*

IPHIGENIE, *seule sur le devant.*

SORT cruel,
Quelles sont tes rigueurs ! Ah ! d'où vient que le Ciel
Ote presque toujours, aux cœurs qu'il a fait naître
Humains et bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être ?
(*A Oreste et à Pilade.*)
Approchez..... Je frémis... Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez.
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvois, douce et cruelle erreur !
De vos destins communs diminuer l'horreur;
Je vous en ai flatté, je m'en flattois moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveugloit : ses efforts hasardeux
Ne peuvent, tout au plus, sauver qu'un de vous deux ;
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre,
Qu'il faut que l'un, hélas ! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez...
(*A Oreste.*)
Mais puisqu'il faut choisir... C'est vous qui partirez.

Mes ordres sont donnés. Le danger, le tems presse;
Je cours en profiter, pour vous, pour ma tendresse,
Et je reviens.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ORESTE, PILADE.

ORESTE *éperdu.*

Ou suis-je !... Et je la laisse aller !...
Mais quelle voix pour moi, grands Dieux! peut lui parler?

PILADE.

Le voilà donc rempli ce vœux si légitime !
De l'amitié je meurs honorable victime.
O mon unique ami ! souscris à mon bonheur;
Souscris au choix des Dieux, si cher à mon honneur.
Laisse-moi mourir seul, et, d'un ami fidele,
Donner à l'univers l'exemple et le modele;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un Roi,
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse,
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la Prêtresse....

ORESTE.

O fureur !... M'aimes-tu ?

PILADE.

Quel étrange discours
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours?
Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PILADE.

Ton air affreux me glace!

Parle. Que me veux-tu?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PILADE.

Moi! renoncer au choix ..

ORESTE.

Et cest-là me chérir?

Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie?
L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton pere,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mere?
Vois-tu des traits de sang, et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mere ensanglantée?
Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?...
Le seul trépas est-il ta derniere ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?
Tu m'aimes! Et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre!

Proscrit, désespéré, sans asyle, sans Dieux,
Misérable par-tout, et par-tout odieux!
Tu m'aimes! Et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux, dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits?
Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déja de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau!
Ah! barbare! peux-tu jusques-là méconnoître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

PILADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime?
Pour racheter ta vie, as-tu vendu mon sang?
Dois-tu, le glaive en main, me déchirer le flanc?
Ton cœur, ton foible cœur, étonné du supplice,
Du choix de la Prêtresse a-t-il été complice?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel! l'instrument de ta mort?
Qui t'a conduit-ici?

PILADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien!...

PILADE.

Mais, malgré toi, malgré ta résistance,

Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance,
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer;
Ose plutôt, par elle, ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des Dieux l'inexorable haine;
Le sang de l'amitié sur l'Autel répandu,
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux! t'es-tu joint à ma barbare mere,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amere?
Pourquoi veux-tu des Dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait?
Horrible au monde entier d'où ma fureur m'exile,
Eh! quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asyle,
Si de concert avec le Destin ennemi,
Tu m'ôtois, à-la-fois, la mort et mon ami?

PILADE.

Meurs donc, cruel! Au gré de ta farouche envie,
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas! je me flattois qu'au choix des Dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'éleveroit au-dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.
Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,
Et me ravir, ingrat! le prix de mon trépas.
Ah Dieux!... Mon cher Oreste, ah! par pitié, par grace,
Daigne, pour ton ami, survivre à sa disgrace!
Qu'au gré des Dieux contens du supplice où je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours!

Faut-il, pour triompher de ton humeur altiere,
Qu'avec Agamemnon, et sa famille entiere,
Qu'avec toute la Grece unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs...

ORESTE.

Arrête. Jusques-là peux-tu pousser l'injure ?
Au pied de ces Autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers et si multipliés,
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés ?
Barbare !.... Ah ! je succombe à ce dernier outrage....
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...
Je ne me connois plus... Mais loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir ?...
Eh bien ! je vais, sauvant un crime à la Prêtresse,
Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse ;
L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

PILADE.

Ami, que vas-tu faire ? Ah, Ciel !

ORESTE.

Ce que je dois.

PILADE.

Ah ! quel délire affreux ! quelle rage ennemie !
Achete-t-on la mort au prix de l'infamie ?
De toi-même, grands Dieux ! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili ?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PILADE.

Moi, juste Ciel !

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours.
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours ;
Ou j'achete à ce prix la mort que je mérite :
J'en atteste les Dieux que mon aspect irrite.

PILADE.

Peux-tu jurer ta honte ?

ORESTE.

Eh ! c'est toi qui la veux !
Oui ; je la jure encore, ou réponds à mes vœux.
Je me déclare un monstre abhorrant la lumiere,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entiere :
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr.
Et si, de cet aveu, je ne dois pas mourir,
Si la Prêtresse encore est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits... Je m'immole à ta vue ;
Si cette main balance, ô terre ! entr'ouvre-toi.
Et vous, qui m'entendez, ô Cieux ! écrasez-moi !

PILADE, *à part.*

Je frémis ! Qu'opposer à sa rage insensée ?
Inspirez-moi, grands Dieux !... Ah ! sans doute qu'Alcée...

ORESTE.

La Prêtresse paroît.

PILADE.

Je céde à ta fureur.
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

SCENE VI.

ORESTE, PILADE, IPHIGENIE, EUMENE.

IPHIGENIE, *une lettre à la main.*

(*A Oreste.*) (*A Pilade.*)
VOICI... Retirez-vous... Guide ses pas, Eumene;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas! qu'on le remene.

ORESTE.

(*A Iphigénie.*) (*Retenant Pilade.*)
Ah! Madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas.
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGENIE.

Cessez. Que faites-vous?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.
(*Montrant Pilade.*)
Ah! détournez sur lui l'effet de vos bontés,
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGENIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié;
Malheureux seulement par ma triste amitié!

IPHIGENIE.

Eh quoi! vous préférez une mort rigoureuse
Au soin de me servir, et de me rendre heureuse?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur.
De mes destins plutôt accusez la rigueur.
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve ;
Souffrez, pour vos desseins, que je vous le conserve.
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGENIE.

Quel généreux transport ! et quel effort insigne !...
Allez ; de mes bontés vous n'êtes que plus digne.
Vivez, et me servez. Je ne sais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah, Dieux ! ... Ne rendez point mon sort plus déplorable.
Laissez, sans s'avilir, mourir un misérable.
La mort est mon espoir : n'allez point le trahir ;
Et ne me forcez pas, peut-être, à vous haïr.

IPHIGENIE, *à Pilade.*

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime ?
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,
Leur préférer la mort ?

PILADE, *à part.*

Hélas ! que lui répondre ?

ORESTE *éperdu.*

(*Bas à Pilade.*)
Madame... Ah ! souviens-toi...

IPHIGENIE.

Vous semblez-vous confondre.

Parlez, expliquez-vous.

PILADE.

Son cruel désespoir

M'a fait, de lui survivre, un rigoureux devoir.

IPHIGENIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse
Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse!
C'en est un digne effort, s'il me laisse mourir;
En osant vivre, il fait pour moi plus que périr...
Mais, Madame, cessez de vous nuire à vous-même,
Et me laissez, enfin, vous sauver ce que j'aime.
Hélas! pour vous servir, je suis trop malheureux...
Tournez vers mon ami ces regards généreux.
Ne me refusez pas! ce cœur vous en conjure.
Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGENIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que mon ame tremblante admire avec horreur...
Mourez.

PILADE, *à part.*

Ciel! je frémis.

IPHIGENIE, *à Pilade.*

Me serez-vous fidele?

Puis-je compter sur vous?

PILADE.

Vous connoîtrez mon zele..

Daignez, de cet ami, d'un seul jour différer
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer...
Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante,
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante...
Me le promettez-vous ?

IPHIGENIE.

Comptez sur ma pitié.

PILADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié.
Il faut que votre cœur par un serment s'engage :
Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

IPHIGENIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les Dieux.
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux ! ..
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.
(*A Oreste.*)
Etranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pilade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.
Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.
L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage....
Adieu. Conserve en toi, fidele à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prends soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chere.
Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frere.
(*Montrant Iphigénie.*)
Sois fidele, sur-tout, au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PILADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras dè Pilade.*

Allons.

PILADE.

Mon ami m'abandonne....

Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras, puis s'en arrachant.*

O mon ami !... Mais mon destin l'ordonne.

PILADE *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

IPHIGENIE, *toute éplorée.*

Il faut vous séparer.

PILADE.

Madame....

IPHIGENIE, *à Pilade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer ?

(*Elle conduit Oreste jusqu'au fond du Théatre.*)

PILADE, *à part, sur le devant.*

Ami ! va, je saurai te sauver ou te suivre.
Eh ! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre ?

(*Oreste sort.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

PILADE, IPHIGENIE.

IPHIGENIE.

HÉLAS ! que je vous plains !... Mais les momens sont chers.
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycene.
Du sort qui vous poursuit si vous domptez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis;
Qu'aux mains d'Électre il soit fidélement remis.

PILADE.

Qu'entends-je ? et quel rapport vous unit l'une à l'autre ?

IPHIGENIE.

Laissez-moi mon secret; j'ai respecté le vôtre.

PILADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCENE VIII.

PILADE, IPHIGENIE, ISMENIE, UN ESCLAVE.

ISMENIE.

Le navire est tout prêt:
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'étranger au rivage.
Le tems presse.

IPHIGENIE, *à Pilade.*

Venez. Puissiez-vous, sans témoins,
Quitter ces bords sanglans, et mériter mes soins!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, EUMENE.

IPHIGENIE.

L'ESCLAVE ne vient point. O mortelles alarmes !
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes...
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute,
En proie à tous les maux que mon ame redoute ?....
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentimens qui viennent m'alarmer !
O Ciel ! encoure-t-on ta haine rigoureuse,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pu t'irriter ;
Et me puniras-tu de t'oser imiter ?

EUMENE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle ?

IPHIGENIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidele oracle.

EUMENE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer ?
Que sert, avant le tems, de vous désespérer ?

IPHIGENIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime!

EUMENE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie, au moins, attendez le rapport....
Je l'apperçois.

SCENE II.

IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGENIE.

Eh bien! que faut-il que j'espere?
L'Esclave et l'Etranger ont-ils rejoint ton Pere?

ISMENIE.

Tous deux, au lieu prescrit, n'ont point encor paru.
Mon Pere impatient en vain a parcouru
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre;
Il n'a rien vu. Tous deux sont encore à se rendre.
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant regne dans le palais;
Et vos desseins, cachés dans la nuit du silence,
De l'œil qui vous poursuit, trompent la vigilance....
Mais que vois-je?

SCENE III.

IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE, L'ESCLAVE.

IPHIGENIE.

Approchez. Soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMENIE.

Ciel!

IPHIGENIE.

Comment?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices,
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déja vers l'asyle écarté,
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté.
Je précédois ses pas, et lui frayois la route.
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête : il écoute;
Et le moment d'après, il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin.
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite :
Je cede à la terreur dont je le vois frappé;
Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre, où l'onde en mugissant se brise,
Le faisant retirer, de crainte de surprise,

Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale,
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui.... Mais, ô soins superflus!
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots, en s'y brisant, selon toute apparence,
L'ont englouti, Madame, avec votre espérance.

IPHIGENIE.

(*A l'Esclave.*) (*A Isménie.*)
O sort! .... Allez.... Et toi, de ces bords ennemis,
Fais éloigner ton pere, ainsi que ses amis.
Conserve à ta tendresse une tête si chere;
Qu'il rentre en son asyle, et moi dans ma misere.

(*Isménie et l'Esclave sortent.*)

SCENE IV.

IPHIGENIE, EUMENE.

IPHIGENIE.

C'EN est donc fait! il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours!
Jaloux des soins sanglans que sa rigueur m'impose,
Le Ciel impitoyable à mon retour s'oppose...
Argos a disparu pour moi de l'univers!...
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts!
Ah! puisque sans espoir, en esclave asservie,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,

Au moins contentons-nous; voyons l'autre Etranger:
Sur mes tristes destins osons l'interroger.
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute;
Il faut en profiter.

EUMENE.

Eh! quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien?
Voulez-vous renoncer au devoir de Prêtresse?
Voulez-vous, de vos sens, moins que jamais maîtresse,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports, au lieu d'en triompher?

IPHIGENIE.

Les Dieux, en reprenant leur premiere victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime!

EUMENE.

Ne voyez donc ce Grec, Madame, qu'à l'autel,
Le front déja baissé sous le couteau mortel.

IPHIGENIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre.
Sers ma douleur. Je veux absolument l'entendre,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire;
Je promets tout son sang aux mânes de mon frere;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler!

(*Eumene sort.*)

SCENE V.

IPHIGENIE, *seule.*

DAIGNEZ me rendre, au moins, mon devoir légitime,
Et me laisser frapper, sans remords, ma victime,
Grands Dieux ! que ma douleur implore en frémissant,
Vous qui m'épouvantez, en vous obéissant !
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,
Reste du grand Pélops, dont j'osois tout attendre,
Frere d'autant plus cher encore à ma douleur,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur,
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,
Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes ;
Pour suprêmes devoirs, de mon amour tremblant,
Reçois, avec mes pleurs, cet hommage sanglant :
Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire !
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire ?
Hélas ! il étoit né pour être leur soutien.
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCENE VI.

ORESTE, IPHIGENIE, EUMENE.

ORESTE, *à part.*

O MORT, à tant d'horreurs, arrache enfin mon ame !
(*A Iphigénie.*)
Pour vous suivre à l'autel, m'appelez-vous, Madame ?
Allons ; avec transport je marche sur vos pas.
Les Dieux ont su me faire un bonheur du trépas.
Allons.... Quoi ! vous pleurez ?

IPHIGENIE.

Respectez ma foiblesse.
A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse.
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut, et qui ne peut être votre ennemi.
Cachez-vous tout entier à mon ame sensible ;
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah ! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs ?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle.
Venez. A mon bonheur cessez de mettre obstacle...
Mais, Madame, parlez. Qui peut vous arrêter ?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter ?
Armez mon bras. Du vôtre il va faire l'office ;
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGENIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser !

Et quel est donc le sang que vous voulez verser?
Quel sein vous l'a transmis? Quel rang vous a vu naître?
Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connoître...
Laissant votre secret entre vous et les Dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux.
Que sait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,
Qui vit, contre ses jours, la Grece entiere unie?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur!
Que me demandez-vous? Ah! mortelle rigueur!

IPHIGENIE.

Et d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir; vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs ardens à la frapper:
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice!

ORESTE.

Mais quel soin!...

IPHIGENIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? Je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux, si je pouvois, victime obéissante,
Offrir aux Dieux, comme elle, une tête innocente!

IPHIGENIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit;
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que, la transportant sur un rivage horrible....

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô Dieux! est-il possible...
Elle vit?... Achevez, je meurs moins malheureux...
Dites... Le savez-vous?... Sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chere et si tendre?

IPHIGENIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste Ciel!.. Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort?

IPHIGENIE.

Hélas! plus à plaindre que vous,
Le sort qui vous attend, lui paroîtroit trop doux!

ORESTE.

Ah Dieux! que ce discours me fait naître d'alarmes!...
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?
Si vous saviez... Mais non... Je lui ferois horreur...
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer? Moi-même je m'abhorre..
Cieux! quels sont mes tourmens! Puis-je les supporter?
Mais le plus grand de tous, c'est de les mériter.

IPHIGENIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!
Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse!
De vos affreux transports quand je devrois frémir,
Mon cœur s'en attendrit; je ne sais que gémir!
Et, qu'êtes-vous? Parlez; il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné, que pense Iphigénie?

IPHIGENIE.

C'étoit tout son espoir.... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, Madame; il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGENIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit; mais sans espoir pour elle!

IPHIGENIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée? ô rigueur éternelle!

Elle ignore qu'ici...

IPHIGENIE.

Je vous vois fondre en pleurs!

Ah! qui que vous soyiez; ah! parlez, ou je meurs!

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connoître...

IPHIGENIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître?

Sa jeunesse... ses traits... un secret sentiment...

Se peut-il... Achevez. Finissez mon tourment.

ORESTE *éperdu.*

Eh bien! à ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGENIE *tombant évanouie dans les bras d'Eumene.*

Mon frere!

ORESTE.

Iphigénie!... Oui; tout mon cœur m'atteste...

(*Avec transport.*)

Iphigénie!...

IPHIGENIE

IPHIGENIE, *revenant à elle.*

Oreste... Ah ! tous mes sens charmés...
Mon frere !... O nom si cher !...

ORESTE.

Ma sœur ! quoi ! vous m'aimez ?...
Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...
Ma chere Iphigénie...

IPHIGENIE.

O moment plein de charmes !...
Mon frere est dans mes bras.... Et j'allois l'égorger !...

(*Elle retombe dans les bras d'Eumene.*)

ORESTE.

Cessez.... Dans quels ennuis m'allez-vous replonger ?

IPHIGENIE.

Eh ! qui vous a conduit sur ce bord homicide ?

ORESTE.

Le Ciel, l'injuste Ciel, qui m'a fait parricide ;
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas ;
Et, pour m'en délivrer, le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane !

IPHIGENIE.

Ce Ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler ?...
Mais comment imposer au Tyran qui m'observe ?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve ?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs !...
O superstition, quelles sont tes fureurs !...

(*A Oreste.*)

J'entends du bruit.... Fuyez.... Cache ses pas, Eumene.

Dieux, si c'étoit Thoas! Si sa rage inhumaine!...
Allez.

ORESTE.

Moi, vous quitter!... Que j'expire en vos bras;
C'est mon espoir.

IPHIGENIE.

Cruel! voulez-vous mon trépas?

(Oreste sort avec Eumene.)

SCENE VII.

IPHIGENIE, ISMENIE.

ISMENIE.

FUYEZ Thoas; fuyez sa rage forcenée:
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant. Il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage,
Mon pere et ses amis ont prévenu l'orage;
Du vaisseau, pour le Grec vainement préparé,
Ils ont couru se faire un asyle assuré.

IPHIGENIE.

La mort est, à présent, le seul Dieu que j'implore;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMENIE.

Vous me faites frémir! Parlez.

IPHIGENIE.

L'autre étranger,
Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger....

ISMENIE.

Eh bien!

IPHIGENIE.

Il est mon frere.

ISMENIE.

O Ciel!

IPHIGENIE.

Tu vois mon trouble,
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMENIE.

Madame, il faut....

SCENE VIII.

IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE.

EUMENE.

ORESTE est au pouvoir d'Arbas.
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGENIE.

De quels traits, Ciel vengeur! ta main appesantie
Vient frapper, coup sur coup, mon ame anéantie!
Un courroux éternel semble-t-il t'animer?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frere?....
Dans ses embrassemens terminons ma misere.
Courons....

ISMENIE.

Où vous égare un aveugle transport ?

EUMENE.

Ah ! Madame, arrêtez ! Que cherchez-vous ?

IPHIGENIE.

La mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art, à me tromper, employoit l'infidelle!
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle !
O mystere fatal !... Pour m'en imposer mieux,
Oser impunément faire parler les Dieux !
De son perfide cœur éludant l'artifice ,
Que n'ai-je, sous mes yeux, pressé le sacrifice !
Devois-je , sur sa foi , déposer ma terreur ?
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur ?
De ma Religion vengeant le privilége ,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilége,
Avec tous mes tourmens , le fer et le poison !
Faut-il, de tout mon sang, payer sa trahison ?...
Mais qui suspend mon bras! Frappons qui nous opprime.
Jusques sur les Autels on doit punir le crime.

SCENE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est, avec effroi, rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre Etranger reste en votre pouvoir.
Celui dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes,
Je l'ai repris des mains de la Prêtresse en larmes....
Mais quel trouble nouveau....

THOAS.

Tout me devient suspect :
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
O toi, fidele Arbas, dont les soupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'Etranger aux Autels échappé,
Dans les flots, en effet, soit mort enveloppé,
Et que le traître obscur qui lui servoit de guide,
N'ait point, dans les tourmens, fait un récit perfide ?

ARBAS.

Je ne crois pas, Seigneur, qu'il vous ait imposé.
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé ?
L'on auroit su, d'ailleurs, trouver votre victime,
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,

Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond!

ARBAS.

Eh bien! sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime;
Nous saurons l'y trouver, et la rendre au trépas,
Si l'abîme des flots ne la recele pas.

THOAS.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.
(*Arbas sort.*)

SCENE III.

THOAS, GARDES.

THOAS, *à l'un des Gardes.*

Et vous, faites venir l'infidelle Prêtresse.
(*Le Garde sort.*)

SCENE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glacé.
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne.
La trahison me suit, et la mort m'environne.
En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zele,
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle:
Je vois se ranimer leurs membres desséchés,
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayans miracles?
Grands Dieux! démentez-vous la foi de vos oracles?...
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur;
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCENE V.

THOAS, IPHIGENIE, GARDES.

THOAS.

Approchez et tremblez. Que votre ame éperdue
Sente déja la peine à ses crimes trop due....
Mais répondez, perfide ! à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le Ciel désobéi.
Malheureuse ! pourquoi cet étranger funeste,
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste !
Quels étoient vos projets ? Quel mystere odieux
Vous faisoit, contre moi, trahir l'ordre des Dieux ?

IPHIGENIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée
Semble m'avoir déja sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier ?...
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parens affligés
Du secret de mes jours malgré moi prolongés ;
Et ce cœur innocent que noircit l'imposture,
Ecouta seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser ?
Et, fût-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser ?
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible

Me menace toujours du sort le plus horrible ,
Si je n'immole aux Dieux, de leurs Autels jaloux,
Tout prophane Etranger proscrit par leur courroux?

IPHIGENIE.

Ah ! cet oracle obscur autant qu'épouvantable,
Pour le malheur du monde , est-il si véritable ?
Ceux qui vous l'ont rendu, n'ont-ils pu vous flatter ?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter ?
Les Ministres des cieux sont-ils incorruptibles ?
D'erreur ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles ?
Hélas ! pour approcher des Dieux et des Autels ,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels ?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ces décrets confus que votre ame redoute ;
Mais la raison du moins doit les interpréter :
C'est l'oracle qu'il faut, avant tout, écouter.

THOAS.

Quel perfide détour , et quel affreux langage !
A me l'oser tenir, quel motif vous engage !
Pouvez-vous, au mépris des Dieux, de votre rang ,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand ?...
Par une piété, peut-être criminelle ,
Faut-il, Diane , encor te respecter en elle ?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton Temple souillé ?

IPHIGENIE.

Eh bien ! de vos fureurs comblez donc la mesure !
Epargnez-moi des maux dont frémit la nature ,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur....
Au gré de vos soupçons et de votre terreur ,

Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable,
Ce cœur que vous voulez, en vain, rendre coupable :
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux ;
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux Gardes.*

Que l'on fasse à l'Autel venir l'autre victime.

(*A Iphigénie.*)

Dans son cœur tout sanglant mon courroux légitime
Va, d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment,
Interroger le Ciel et son ressentiment.

(*L'intérieur du Temple s'ouvre. Oreste paroît et s'avance au milieu des Prêtresses vers l'Autel.*)

IPHIGENIE, *à part.*

Où suis-je ? et quel spectacle ! O nature ! ô mon frere !
O sacrifice affreux d'une tête si chere !

SCENE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS, *à Iphigénie.*

VENEZ remplir les soins de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'autel le couteau révéré.

IPHIGENIE.

Seigneur...

THOAS.

Obéissez au Ciel qui vous commande ;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGENIE, *à part.*

Moment terrible ! O Dieux ! venez me secourir !
(*Haut.*)
Je succombe... Seigneur... Je ne peux que mourir...

THOAS.

Quoi ! vous osez encor ici, contre vous-même,
Trahir des Dieux présens l'ordre saint et suprême ?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, Tyran ! dont la terreur
Fait de ce Temple saint un théatre d'horreur ?
A la honte des Dieux, que ton erreur atroce
Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre ! peux-tu penser qu'ivres de sang humain,
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main ?
Cesse de faire enfin ces Dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage.
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc ?

THOAS.

Qu'entends-je ? Oses-tu bien, insensé, téméraire...
(*A Iphigénie.*)
Obéissez ; frappez !

IPHIGENIE.

Seigneur... Il est mon frere!

ORESTE.

Oui, je le suis... Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche ! baisse les yeux, et respecte ce nom.

Rentre

Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue :
Je voulois te ravir le jour et la statue.
C'est à la voix du sang des malheureux humains
Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains ;
C'est à ses cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre,
Mon bras venoit venger et consoler la terre ;
Et de l'atrocité d'un culte destructeur
Laver dans tout ton sang et l'homme et son auteur.

IPHIGENIE, *à Oreste.*

Cessez...

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.
Votre terreur pour moi m'est une ignominie.
Ayez la fermeté qui sied à la vertu ;
C'est mériter son sort, que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée...
Pour me braver ici, parle, quel es-tu ?

ORESTE.

Roi.
Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS *troublé.*

(*A Iphigénie.*)
Je cede à ma fureur.... Frappez, quel qu'il puisse être.
Faites votre devoir, et me vengez d'un traître.

IPHIGENIE.

O cieux ! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas ?

Et vous tenez fermé l'abîme sous ses pas ?
Parricide jouet d'une aveugle imposture,
Tu m'oses commander d'outrager la nature ?
De mon frere tu veux que je sois le bourreau,
Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau ?
Que, respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le Ciel épouvanté ?
Ah ! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage ?
Es-tu mon maître ? Es-tu le Dieu de ces autels ?
Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels ?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître...

IPHIGENIE.

Frappe. Sois mon bourreau. Mais le Ciel est mon maître.

(*Elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime, puis s'adresse aux Prêtresses.*)

Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
N'obéissez qu'aux Dieux ; n'écoutez que ma voix.
Rentrez dans les devoirs de votre ministere.
Défendez l'innocent, soulagez sa misere.

(*Leur montrant Oreste.*)

Veillez sur ce pur sang du maître des humains ;
Ses jours sont par le Ciel confiés à vos mains.

(*Les Prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.*)

THOAS.

Gardes!

ORESTE, *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux Gardes interdits.*

Quoi donc! à son aspect vous reculez d'effroi!

(*Les Gardes font un mouvement.*)

IPHIGENIE, *s'avançant vers les Gardes.*

Prophanes! arrêtez; et respectez un Roi.

SCENE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES.

ARBAS *éperdu.*

Ah! paroissez, Seigneur. Une effroyable escorte...

THOAS.

Quel bruit horrible! ô Ciel! On enfonce la porte.
Courons... Mais immolons avant à mon courroux...

IPHIGENIE *s'avançant.*

Viens-tu braver les Dieux qui combattent pour nous?

ORESTE, *repoussant avec force derriere lui Iphigénie, et s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître! de ma furie...

SCENE VIII.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES, PILADE, TROUPE DE GRECS.

PILADE.

(*Il s'élance à la tête des Grecs sur la Scene; il arrête d'une main Thoas, et le frappe de l'autre.*)

ARRÊTE, et meurs, barbare! au pied de ces autels....
(*Aux Gardes et Prêtresses.*)
Fuyez! Tyrans sacrés des malheureux mortels.
(*Il se précipite dans les bras d'Oreste.*)
Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée;
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.
Guidé par l'amitié, secondé par les Dieux,
Je rentre, avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGENIE, *à Isménie, avec transport.*

Cours délivrer ton Pere.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, PILADE, IPHIGENIE, TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O MOITIÉ de ma vie !

PILADE.

Vivez !

ORESTE.

Ah ! digne ami, revois Iphigénie.

PILADE.

Iphigénie, ô Ciel !

IPHIGENIE.

Vous apprendrez mon sort....
Mais les momens sont chers. De ce Temple de mort,
Où la vertu gémit sous le glaive abattue,
Allons, avec respect, enlever la statue.
Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlevement,
Les Dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en sens déja l'effet. Quel changement j'éprouve !
Dans quel calme profond soudain je me retrouve !
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abîme dévorant se ferme sous mes pieds.
L'horreur me fuit. Tout semble autour de moi renaître.
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGENIE.

O bienfaits inouis ! je reconnois les Dieux.
La loi de la nature est donc la loi des Cieux.

PILADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend sur ces bords. Marchons; et sous l'auspice
Du Ciel fécond pour nous en miracles divers,
Allons en étonner la Grece et l'univers.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

LA MORT DE SOLON,

TRAGÉDIE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

C. H.

SUJET
DE LA MORT DE SOLON.

PISISTRATE veut asservir Athenes ; mais parmi les obstacles qu'il a à surmonter pour satisfaire son ambition, l'amour est celui qui lui offre le plus de résistance. Le sage Solon, qui a fait de si belles Loix pour assurer le bonheur et la liberté de la République, a une fille charmante que Pisistrate adore, et de laquelle il est aimé. Comment poursuivre son tyrannique projet, et conserver l'espoir de plaire à Policrite ? Comment se persuader que Solon fera son gendre d'un Tyran ? Mais un cœur que l'ambition tourmente et maîtrise, se flatte toujours de réussir, quelqu'audacieuses que soient ses entreprises ; et il espere que ses succès lui feront pardonner son audace. Policrite abhorre la tyrannie ; et, sans cesser d'aimer le Tyran, elle est bien résolue à ne jamais partager son crime, en s'unissant à

lui. Licurgue s'est fait aussi un parti dans Athenes, et il est, par l'amour comme par l'ambition, le Rival de Pisistrate. Solon leur déclare, à l'un et à l'autre, que Policrite ne sera jamais à celui qui aura le dessein de donner des fers à sa Patrie. Licurgue, qui n'est pas moins ambitieux que son Rival, mais qui se trouve moins de moyens de réussir, feint de renoncer au Trône, afin d'obtenir Policrite, et propose Célinte, sa sœur, pour épouse à Pisistrate, de qui elle fut autrefois aimée. Pour prévenir les suites de ce lien de fraternité, Solon voudroit donner son fils à Célinte, et Policrite à Licurgue. Mais ce fils est absent; et Policrite, ne pouvant être à Pisistrate, ne veut point se donner à son Rival. Cependant un troisieme parti s'éleve. Mégacle, qui en est le chef, promet son secours et sa fille à Pisistrate, s'il veut le seconder. Le parti de Pisistrate triomphe. Licurgue veut encore profiter du trouble, pour tenter, en secret, quelques efforts, et s'assurer à lui-même le rang, que sans douleur il ne peut voir prendre à son Rival. Les factions éclatent : on en vient aux mains. Le généreux

Solon va défendre sa Patrie ; mais il est blessé mortellement dans le combat, et il s'applaudit de ne pas survivre à ses Loix et à la perte de la liberté. Avant de mourir, il dévoile un grand mystere. Le fameux Thalès lui avoit prédit que sa fille Policrite affermiroit la tyrannie dans Athenes, en épousant son Tyran. Pour la soustraire à ce malheur, il l'a éloignée, et a adopté, à sa place, la fille de Philoclès, mourant. C'est Cléorante, que l'on a crue Policrite. Cette Cléorante, en perdant Solon, qu'elle croyoit son pere, retrouve un frere dans Ariston, ami de Pisistrate ; et celui-ci recouvre l'espoir de posséder celle qu'il aime, après avoir usurpé le souverain pouvoir, qui étoit le premier objet de ses vœux.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous ignorons quel est l'Auteur de cette Tragédie, et dans quel tems elle a été faite. On la peut croire du dix-septieme siecle ; mais on ne voit rien, dans aucun des Auteurs qui ont écrit sur l'Art Dramatique, qui ait le moindre rapport à cette Tragédie, ni qui en indique seulement le titre. Elle nous a été envoyée, manuscrite, par un Anonyme ; et le Héros Législateur qui y joue le principal Personnage, nous a fait penser que l'on ne verroit pas, sans quelque curiosité, une Tragédie dans laquelle sa vertu est mise en action, jusqu'au moment où il en devient la victime. D'ailleurs cette Piece a des beautés et un grand nombre de vers heureux : ce qui ajoute beaucoup à son mérite, relativement au tems où nous soupçonnons qu'elle a été composée.

LA MORT DE SOLON,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

SOLON, Législateur d'Athenes.

PISISTRATE, Roi d'Athenes.

ARISTON, Ami de Pisistrate.

CLÉORANTE, sous le nom de POLICRITE, crue fille de Solon.

LICURGUE, Chef de Parti dans Athenes.

CÉLINTE, Sœur de Licurgue.

CLÉANTE, Confident de Solon.

CÉPHISE, Confidente de Policrite.

CLITIE, Confidente de Célinte.

ARTAMAS, Confident de Licurgue.

ARCAS, Domestique de Solon.

La Scene est à Athenes, dans le Palais de Solon.

LA MORT DE SOLON, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PISISTRATE, ARISTON.

PISISTRATE.

Cessez de me tenir un discours qui me flatte,
Et jugez mieux, Seigneur, du cœur de Pisistrate.
J'ai de l'ambition, et vous n'en doutez pas ;
Mais s'il faut renoncer à tant d'autres appas,
S'il faut, pour être Roi, laisser tout ce que j'aime :
Ah ! que c'est cherement porter le diadême,
Et qu'il est mal-aisé qu'un esprit amoureux,
Trouve, après cet effort, de quoi se rendre heureux !

ARISTON.

La couronne est charmante !

PISISTRATE.

Et Policrite est belle !

ARISTON.

Mais vous perdrez le trône, en vivant avec elle ;
Et vous craignez encor de quitter un objet
Dont l'hymen vous contraint à demeurer sujet ?

PISISTRATE.

Mais puis-je l'oublier sans faire une injustice ?

ARISTON.

Mais un sceptre, Seigneur, vaut bien un sacrifice ;
Et l'amour est un foible où l'on doit résister,
Quand il prive d'un trône où l'on pouvoit monter.
Si d'un lâche remords votre cœur est capable,
Commençant de regner, cessez d'être coupable,
Et chassez loin de vous l'indigne souvenir
D'un injuste pays qui vous osa bannir.
Votre bras l'a sauvé des armes de Mégarre ;
Cependant, contre vous cet ingrat se déclare,
Et malgré tous ses biens par vous seul conservés,
Voyez l'indigne prix que vous en recevez.
Mais, croirez-vous agir pour le bonheur d'Athene,
En lui laissant un bien qui lui fait tant de peine ;
Et que ces déplaisirs doivent être plus grands
D'obéir à vous seul qu'à cinquante Tyrans ?
La liberté, Seigneur, n'est plus qu'un mal pour elle,
Qui l'expose aux fureurs d'une guerre éternelle ;
Et quelque changement qu'il en puisse arriver,
Il faut la lui ravir, si l'on veut la sauver.
Solon, Solon, lui-même, avec sa politique,
Ne sauroit l'affranchir du pouvoir monarchique,

Et se fût maintenu dans son autorité,
S'il eût eu quelqu'espoir pour cette liberté.
Je suis maître du Fort, et le peuple nous aime ;
Mais, si vous refusez l'offre d'un diadême,
Plutôt que d'exposer et ma gloire et mes jours,
Je saurai, pour moi-même, employer son secours.
Mon amitié, pour vous, destinoit Cléorante,
Si le Ciel, par sa mort, n'eût trompé mon attente ;
Et Licurgue aujourd'hui n'auroit pas cet honneur,
D'arrêter nos desseins par l'hymen de sa sœur.
Mais, puisqu'enfin le sort à mes soins l'a ravie,
Je vous offre, du moins, mes amis et ma vie :
Disposez-en, Seigneur ; mais à votre refus,
Je prétends m'en servir, et ne le blâme plus.
C'est à vous maintenant à juger de vous-même :
Athenes vous invite à prendre un diadême. .
Mais Policrite vient. Souvenez-vous, Seigneur,
Qu'il faut monter au trône, ou vivre sans honneur.

(*Ariston sort.*)

SCENE II.

PISISTRATE, POLICRITE.

PISISTRATE.

SOUFFRIREZ-VOUS, Madame, un dessein magnanime,
Où l'amour me conduit, où la gloire m'anime ;
Et que pour obtenir un bonheur souverain,
J'ose le demander un sceptre dans la main ?

POLICRITE.

Ce présent toucheroit un cœur comme le vôtre;
Mais Policrite ici n'agit pas comme une autre,
Et du sang de Solon les nobles mouvemens
Font naître dans le sien de plus beaux sentimens.
Elle ne peut souffrir un amant téméraire,
Qui veut assujettir sa patrie et son pere;
Et flattant ses desirs d'un criminel espoir,
Prétend sur leur ruine établir son pouvoir.
S'il est vrai que pour moi Pisistrate soupire;
Il saura que l'amour ne veut point d'autre empire;
Qu'à regner tendrement il met tout son bonheur,
Et que tout son pouvoir se borne dans un cœur.

PISISTRATE.

Je connois les douceurs que l'amour nous envoie;
Mais un trône, Madame, en augmente la joie,
Et, certain de son choix, entre des biens si doux,
Ce cœur ambitieux ne l'aime que pour vous.
Accordez le bonheur à cette amour parfaite,
De garantir vos jours du titre de sujette;
Et ne m'empêchez pas, pour vaincre mes Rivaux,
De chercher un bandeau qui couvre mes défauts.

POLICRITE.

Quelque soit ce dessein, dont la grandeur vous flatte,
D'autres sauront, peut-être, empêcher qu'il n'éclate;
Mais ne me nommez point l'objet de vos soupirs,
Puisque l'ambition y mêle ses desirs.
Ces grandes passions que votre cœur assemble,
Perdent toute leur force à demeurer ensemble;
Et de ces deux Tyrans, à l'envi déclarés,

La chaîne est différente, et les droits séparés.
On peut aimer le trône, et contre tant de charmes,
L'amour de vos pareils n'a que de foibles armes:
Vos cœurs savent trop mal partager l'intérêt.
Eh bien! aimez, Seigneur, ce trône qui vous plaît;
Donnez-lui tous vos vœux: que votre ame l'adore;
Mais ne me dites plus que vous m'aimez encore.
Malgré les vains efforts de cette passion,
L'amour s'accorde mal avec l'ambition.

PISISTRATE.

Que vous connoissez mal le bonheur où j'aspire,
De croire que mon cœur vous préfere un Empire!
Je vous aime, et les Dieux peuvent être témoins
Que ce fidele amour occupe tous mes soins,
Et que mon cœur épris d'une flamme si chere,
Borne tous ces desirs à celui de vous plaire;
Mais c'est un sort bien doux d'espérer quelque jour,
De joindre une couronne aux plaisirs de l'amour.

POLICRITE.

Ce bel espoir, Seigneur, vous flatte trop, peut-être;
Et votre amour devroit apprendre à me connoître.
Je suis fort obligée à votre passion
De régler mes desirs sur son ambition,
Et de vouloir jeter cet éclat sur ma vie,
De donner de ma main des fers à ma patrie.
Par quelles actions ai-je fait concevoir
Que mon cœur pût un jour manquer à son devoir;
Et que par une lâche et honteuse manie,
La fille de Solon servît la tyrannie?

PISISTRATE.

Ah ! Madame, mes vœux n'ont rien que d'innocent :
Je regnerai sans crime, et le Ciel y consent.
Si mon ambition eût blessé sa justice,
Sa faveur jusqu'ici m'eût été moins propice,
Et n'auroit pas souffert qu'un Tyran odieux
Trouvât en ses desseins un succès glorieux ;
Mais, loin d'être l'auteur des miseres d'Athenes,
Mon pays m'a choisi pour le tirer des chaînes ;
Et s'offrant de lui-même à recevoir ma loi,
Ne laisse à mes desirs que le titre de Roi.
Ce peuple, toutefois, qui soutient ma puissance,
N'accorde cet honneur qu'à ma seule naissance ;
Et, rendant ce qu'il doit au plus grand de ses Rois,
Respecte encore en moi, l'héritier de ses droits.

POLICRITE.

Cette raison d'Etat, à vos vœux nécessaire,
Ne change pas, pour vous, les ordres de mon pere ;
Et ces droits incertains qui flattent votre espoir,
Ne sauroient m'exempter des loix de mon devoir.
Pour empêcher mon cœur d'être votre complice,
Il suffit que Solon blâme votre injustice ;
Et que par sa vertu, condamnant vos desseins,
Il s'oppose au destin qui nous jette en vos mains.
Mon amour toutefois, en souffrant cette injure,
Ne vous fera paroître aucun lâche murmure ;
Et vous voyant soumis à de si vains appas,
Je vous plaindrai, Seigneur, et ne me plaindrai pas.

PISISTRATE.

N'imputez point, Madame, à ce devoir sévere,

Les injustes refus d'un sceptre héréditaire;
Et ne vous forcez point à me vouloir cacher
Que dans la main d'un autre il pourroit vous toucher.
Vous aimerez Licurgue. Avec moins de naissance,
Il tâche de monter à la toute-puissance,
Et le même destin nous a faits en ce jour,
Rivaux d'ambition, aussi bien que d'amour.
Mais, à cette couronne a-t-il droit de prétendre?

POLICRITE.

C'est ce que de Solon vous aurez lieu d'apprendre....
Le Voici. Mais le tems vous apprendra pour moi,
L'ambition que j'ai d'être femme d'un Roi.

(*Policrite sort.*)

SCENE III.

SOLON, PISISTRATE.

SOLON.

Vous avez su, Seigneur, combien, pendant sa vie,
Solon a pris de soin pour sauver sa patrie.
Dans ce fameux emploi je n'ai rien épargné:
J'ai quitté mes amis; je m'en suis éloigné:
Résolu de souffrir les plus cruelles peines,
J'ai consenti moi-même à me bannir d'Athenes;
Et les Dieux ont voulu m'honorer de leur choix,
Pour lui donner la paix, en lui donnant des loix.
J'avois cru l'exempter par ces loix équitables,

De ces troubles d'Etat où regnent les coupables,
Et que, par les décrets que dicteroient les Dieux,
J'appaiserois, enfin, un peuple furieux.
Cependant, contre soi, par de secrettes brigues,
Ce peuple malheureux forme encor des intrigues;
Et, lassé d'un repos qu'il ne peut endurer,
Je le rencontre encor prêt à se déchirer.
Mais ce qui, dans ce mal, m'étonne davantage,
C'est de voir Pisistrate auteur de cet orage.

PISISTRATE.

Moi, Seigneur; moi, vouloir au mépris de vos loix,
Tyranniser ce peuple, et renverser vos droits!

SOLON.

Oui, vous-même, Seigneur; et votre esprit se flatte
Que tout doit être libre au gré de Pisistrate.
Ne me déguisez point ce que j'ai trop appris;
Déja, dans votre cœur, le conseil en est pris:
Mais, à ce grand dessein trouvant plus d'un obstacle,
Vous avez à combattre et Licurgue et Mégacle.
Vos amis divisés en ces trois factions,
Servent aveuglément vos lâches passions;
Tandis qu'en ce combat, animés par vos haines,
Vous ravissez déja la liberté d'Athenes;
Et votre ambition, prête à paroître au jour,
Semble, pour éclater, attendre mon retour.
Mais, Seigneur, savez-vous quels desirs sont les vôtres;
Quand vos vœux, fierement, veulent régler les nôtres,
Et que vous méditez ce cruel attentat,
Savez-vous à quels maux vous exposez l'Etat?
Charmé du faux éclat qui suit une couronne,

Vous ignorez encor le souci qu'elle donne ;
Et votre esprit frappé de cet éclat trompeur,
Ne trouve rien qui puisse égaler ce bonheur.
Mais, lorsque par vos feux Athenes embrâsée,
Entre vos trois partis se verra divisée ;
Lorsque ses citoyens, pour se choisir un Roi,
Feront de leur patrie un théatre d'effroi ;
Lorsque, pour établir leurs injustes maximes,
Leurs Chefs les soutiendront à force de grands crimes ;
Enfin, quand on suivra vos sanglantes fureurs,
Aurez-vous de la joie, en voyant tant d'horreurs ?
Tant de meurtres commis en cette triste ville,
Vous feront-ils goûter un plaisir bien tranquille ;
Et pourrez-vous jouir, étant né généreux,
Du bonheur si funeste à tant de malheureux ?
Ah ! de grace, Seigneur, considérez vous-même,
Ce que vous coûtera l'amour du diadême !
Il est beau d'être Roi ; mais ce titre pompeux,
Quand on l'achete trop, ne nous rend pas heureux.
Un grand cœur n'en reçoit qu'une assez foible joie,
Lorsqu'il faut l'acquérir par une injuste voie ;
Et que d'un tel degré le plaisir imparfait,
Lui coûte le remords d'une indigne forfait.

PISISTRATE.

Je vois que pour tromper des desseins légitimes,
Mes ennemis, Seigneur, vous en ont fait des crimes ;
Et ces lâches, jaloux du parti que je tiens,
Pour assurer les leurs, ont déguisé les miens.
Mais mon cœur, à présent, malgré leur flatterie,
Ne sent rien de contraire au bien de sa patrie.

L'impatiente aigreur de nos vieux différens,
Dans ces murs aujourd'hui ramenent nos Tyrans ;
Et j'applique mes soins à former un obstacle,
Qui s'oppose à Licurgue, et détruise Mégacle.

SOLON.

Ce prétexte, Seigneur, est un peu dangereux,
Et vous m'êtes suspect d'être trop généreux.
Troubler tout en secret, est un mauvais indice
Que l'on veuille empêcher le trouble et l'injustice.
Attendez que ces Chefs commencent leurs combats ;
Il sera tems, alors, de nous prêter le bras ;
Et l'on ne dira plus qu'une ardeur criminelle,
Vous fait, par intérêt, exciter leur querelle.

PISISTRATE.

Mais, cependant, Seigneur, vos généreux projets,
De ces ambitieux nous laissent les sujets :
Et nous leur donnerons, sans nous en mettre en peine,
Le tems de s'assurer du port et de la plaine ?
Mon cœur, jusqu'à ce point, pourra se démentir ?
Ah ! non, non ; mon amour n'y sauroit consentir !
Laissez, au moins, Seigneur, le soin à ma tendresse
D'empêcher que Licurgue obtienne ma Princesse ;
Et ne me forcez pas à ce repos fatal
Qui mettroit tout mon bien aux mains de mon Rival.

SOLON.

Sur ce point délicat on peut vous satisfaire.
Licurgue dans ces lieux arrive à ma priere ;
Et ma gloire m'oblige à vous faire savoir,
Ce qu'aux vœux d'un Tyran je laisserai d'espoir.

SCENE IV.

SCENE IV.

Les mêmes; LICURGUE.

SOLON, *adressant les quatre premiers vers à Licurgue.*

D'UNE peine, Seigneur, dont, peut-être, j'abuse,
L'Etat et mon dessein doivent être l'excuse;
Et vous me permettrez, pendant quelques momens,
De vous instruire ici de mes vrais sentimens.....
Les Dieux, dont la bonté regarde ma famille,
Ont jeté quelqu'éclat dans les yeux de ma fille;
Et je la vois, enfin, grace à ces mêmes Dieux,
Et digne de mes soins, et digne de mes vœux.
Je suis pere, et Solon n'a point une ame ingrate
A l'honneur que lui font Licurgue et Pisistrate;
Et je voudrois pouvoir contenter pleinement
Cet amour qui m'honore, et mon ressentiment.
Mais à ce même honneur, où je suis si sensible,
Vous avez mis, tous deux, un obstacle invincible;
Et vos cœurs inconstans, par un cruel retour,
Dans leur ambition ont perdu leur amour.
Peut-être qu'en secret vous avez l'injustice
D'espérer que ma fille en sera la complice;
Et qu'un ambitieux, qui la fera régner,
Ne sera pas, pour elle, une offre à dédaigner?
Mais, Seigneur, apprenez ce que j'ose vous dire:
Le sang sur ses desirs me donne quelqu'empire,

Et je jure les Dieux, dont je crains le pouvoir,
Que je l'empêcherai d'oublier son devoir ;
Qu'avant d'être au Tyran qui vaincra sa patrie,
Mes mains acheveront son destin et ma vie ;
Et mettront, par un coup aussi cruel que beau,
Ma gloire en assurance, et ma fille au tombeau.

LICURGUE.

Ah ! j'ai trop de respect, Seigneur, pour cette gloire ;
Et croyez que...

SOLON.

Je sais tout ce que je dois croire.
Le trône, pour vos cœurs a de puissans appas :
Mais, encore une fois, ne vous y trompez pas,
On ne dira jamais, qu'en élevant sa fille,
Solon ait voulu mettre un trône en sa famille ;
Et que la même main qui sut rompre ses fers,
Exposa sa patrie aux maux qu'elle a soufferts.
Achevez vos desseins, laissez agir vos haines ;
Cherchez le triste honneur d'être Tyran d'Athenes :
Le ciel, qui peut régler vos armes et vos jours,
Saura, dans ce besoin, nous prêter son secours ;
Ou plutôt, si l'amour a su toucher vos ames,
N'y mêlez point, Seigneurs, de plus injustes flammes.
Ma fille, de moi seul, doit attendre un époux ;
Sauvez votre patrie, et sa main est à vous.
Au lieu de l'accabler, tâchez de la défendre.
C'est ainsi que Solon peut recevoir un gendre ;
Et dussiez-vous en être encore plus surpris,
C'est là le seul effort dont ce titre est le prix.
Pour servir mon pays, j'ai quitté ma famille,

Et lui veux bien encor sacrifier ma fille :
Son amour, de mon cœur, ne se peut effacer.
Voilà mes sentimens ; c'est à vous d'y penser,
Adieu. (*Solon sort.*)

SCENE V.

LICURGUE ET PISISTRATE.

LICURGUE.

Quoi ! de Solon le discours vous étonne,
Seigneur ; et vous craignez de perdre une couronne ?
Policrite, à vos yeux, a-t-elle tant d'appas ?

PISISTRATE.

Licurgue l'aime trop pour ne le savoir pas ;
Et, si je suis touché des discours de son pere,
Je sais que ses desseins n'ont pas lieu de vous plaire.

LICURGUE.

Comme il parle d'un trône où je n'espere rien,
J'ai peu de part, Seigneur, à tout cet entretien ;
Et j'ignore pourquoi j'en devrois être en peine.

PISISTRATE.

Par toutes les raisons qui causent votre haine,
Et parce qu'en effet, malgré votre détour,
L'ambition chez vous accompagne l'amour.
Cessez ici de feindre ; on sait toutes vos brigues.

LICURGUE.

Je puis, dans cette ville, avoir quelques intrigues ;

PISISTRATE.

Réservez pour un autre, une faveur si grande.
Mais pour le digne objet qui vous rend si jaloux,
Vous y renoncerez, peut-être, malgré vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CELINTE, LICURGUE, CLITIE.

CÉLINTE.

JE vous cherchois, mon frere, et je dois vous apprendre
Que vos amis sont prêts, et brûlent d'entreprendre,
Et que tous ont juré, dans un même desir,
De suivre vos desseins jusqu'au dernier soupir.
Je viens d'en recevoir la derniere assurance;
Et pour n'abuser pas de votre confiance,
J'ai tâché d'animer ces généreux amis,
Par l'espoir du bonheur que je leur ai promis.

LICURGUE.

Aux soins que vous prenez je suis trop redevable,
Et dans la passion qui m'en rend incapable,
C'est un plaisir pour moi, dont je sens la douceur,
De ne devoir ces soins qu'aux bontés de ma sœur.
Vous pouvez, cependant, assurer Policrite
Que vous veniez ici lui faire une visite,
Et, par quelque discours, tâcher adroitement
De savoir de son cœur le secret sentiment.

Je veux bien vous devoir le bonheur que j'espere ;
Mais n'attendez pas moins de l'amitié d'un frere.
Ce sceptre que vos soins tâchent à me donner,
Je vous le rends, ma sœur ; je veux vous couronner.
Dans ce rang, dont en vain l'espérance me flatte,
Je veux, avecque vous, y placer Pisistrate.

CÉLINTE.

Y placer Pisistrate ! Ah ! Seigneur, pensez mieux.

LICURGUE.

Assez mal, autrefois, vous reçûtes ses vœux ;
Et, pour un tel amant, un peu trop inhumaine,
Vous aidâtes, vous-même, à détacher sa chaîne.
Mais, pour vaincre aisément la plus forte rigueur,
Un trône est un présent bien puissant sur un cœur.
Quelque vaine fierté que vous fassiez paroître,
Il est beau de se rendre à qui n'a point de maître.
Ah ! si, pour mes desirs, vous pouvez vous forcer...

CÉLINTE.

Douter de mon respect, Seigneur, c'est m'offenser.
Je ne suivrai jamais d'autre choix que le vôtre ;
Mais qui peut vous porter à couronner un autre ?
Et, par quel intérêt ?...

LICURGUE.

Par celui de l'amour ;
Pour obtenir un bien qu'il me doit à son tour,
Et tâcher d'acquérir, par la reconnoissance,
Ce que j'estime plus que la toute-puissance.
Ne vous étonnez point de ce grand changement ;
J'offrirois plus encor, pour un prix si charmant.
Ces aveugles auteurs de nos communes haines,

M'ont laissé profiter des désordres d'Athenes :
L'espoir de partager ma nouvelle grandeur,
Des nobles irrités m'a donné la faveur;
Et le secours, enfin, de l'heureux Policrate,
Me rend, en ce pays, égal à Pisistrate.
Mais, si j'osois ici parler de nos desseins,
Nous leur donnons, ma sœur, des droits bien incertains.
Nos desirs, appuyés d'une injuste puissance,
Ne mettent plus de borne à notre violence;
Et, puisqu'enfin, d'un maître, il faut prendre les loix,
Du moins un Roi, pour nous, est un illustre choix.

CÉLINTE.

Mais pensez-vous, Seigneur, que sa nouvelle flamme
Me laisse le pouvoir de rentrer dans son ame?

LICURGUE.

Ah! ma sœur, les moyens vous en seront aisés:
On reprend aisément des liens mal brisés.
On croit s'être défait d'une forte tendresse;
Mais l'amitié revient et la colere cesse,
Et de quelque dépit qu'on prenne le secours,
Quand on a bien aimé, l'on peut aimer toujours.
Si vous ne résistez à ce que je desire,
Vous le verrez encor soumis à votre empire.
La couronne et vos yeux sont des charmes si doux!
Pour les laisser agir, de grace, forcez-vous!
Ma sœur, puis-je sortir avec cette espérance?

CÉLINTE.

Attendez tout, Seigneur, de mon obéissance.
Vous pouvez me donner des ordres absolus;
Et, pour vous contenter, je ferois beaucoup plus.

(*Licurgue sort.*)

SCENE II.

CÉLINTE, CLITIE.

CLITIE.

EN achevant ces mots, vous rougissez, Madame;
Méprisez-vous si fort Pisistrate et sa flamme ;
Et le recevez-vous, avec tant de regret,
Que vous en rougissiez, par un dépit secret ?

CÉLINTE.

Non, je ne le hais point : on rougit quand on aime ;
Mais quand on hait, Clitie, il n'en est pas de même.

CLITIE.

Vous l'aimez donc, Madame ; et, sous cette froideur,
Votre cœur déguisoit sa véritable ardeur ?
J'eusse cru qu'il auroit mieux gardé sa franchise
Contre un homme inconstant, dont l'orgueil vous méprise.

CÉLINTE.

Ah ! c'est par ces mépris, qui devoient l'irriter,
Que ce cœur à l'amour cessa de résister :
Il parut insensible aux marques de sa peine,
Tandis que cet amant ne brisa point sa chaîne ;
Et ce lâche captif n'a pu le dédaigner,
Si-tôt que sur ses vœux j'ai cessé de régner.
Quelque fiere que soit une femme en colere,
Un amant enchaîné ne sauroit lui déplaire :
Elle voit, sans courroux, le pouvoir de ses yeux,
Et ne perd qu'à regret le tribut de ses vœux.

L'amour qui me trompoit, pour avoir la victoire,
Ne m'inspira d'abord que le soin de ma gloire;
Et ne me laissa voir, pour vaincre ma raison,
Qu'un aimable inconstant qui rompoit sa prison.
La conquête qu'un autre à mes yeux a ravie,
Eut des charmes, alors, dignes de mon envie.
Pisistrate amoureux, Pisistrate discret,
Me causa du dépit; me donna du regret.
Cette lâche fierté, que flattoit son hommage,
Ne put, sans s'émouvoir, le connoître volage;
Et me fit accorder à sa légéreté
Ce qu'il n'espéroit plus de sa fidélité.

CLITIE.

Un si bizarre effet a de quoi me surprendre.
Votre cœur, à l'amour, m'avoit paru moins tendre;
Et comme, enfin, le sien a rompu ses liens,
Je crains que vos mépris n'autorisent les siens.
Mais, pour le ramener, l'occasion est belle;
Et si vous....

CÉLINTE.

Parle bas; j'apperçois l'infidele,
Et tu sauras bientôt si ce volage cœur
Pourra se rendre encore à son premier vainqueur.

SCENE III.

Les mêmes; PISISTRATE.

PISISTRATE, *à part.*

O DIEUX ! je vois Célinte : il faut céder la place.

CÉLINTE.

Quoi ! Pisistrate fuit, et Célinte le chasse ?

PISISTRATE.

Le respect me défend de paroître à vos yeux ;
Et je veux leur ôter un objet odieux.

CÉLINTE.

Non, non ; personne, ici, n'a pour vous de la haine :
Celle que vous cherchez vous y souffre sans peine.

PISISTRATE.

Peut-être voulez-vous lui parler en secret,
Et je me retirois de peur d'être indiscret :
Je suis peu curieux des affaires des autres.

CÉLINTE.

Possible, craignez-vous qu'on ne sache les vôtres ;
Et que de vos desseins, pleinement averti,
Solon ne veuille pas embrasser leur parti ?
Son austere vertu peut étonner votre ame.

PISISTRATE.

Cette vertu n'a rien que je craigne, Madame ;
Et loin d'être contraint d'arrêter mes soupirs,
Ce sage, par ma bouche, a connu mes desirs.
Mon cœur n'a point de flamme injuste, ni secrette.

CÉLINTE.

CÉLINTE.

N'affectez point, Seigneur, une feinte discrette.
Vous prétendez, en vain, par un mauvais détour,
De cacher, à mes yeux, votre nouvel amour;
Et j'ai trop d'intérêt dans cette préférence,
Pour devoir ignorer quelle est votre inconstance.
J'en ai bien plus appris, et je sais qu'aujourd'hui
On vous offre le trône, et Célinte avec lui.

PISISTRATE.

On a pu me l'offrir; mais j'ai dû me connoître,
Et ne pas espérer d'en devenir le maître.
Licurgue n'avoit pas consulté votre aveu;
Et si, sur cet espoir, je ranimois mon feu,
Vous l'en désavoueriez; et quoi que je prétende....

CÉLINTE.

Je ne sais qu'obéir, quand un frere commande.

PISISTRATE.

Ah! vous obéiriez; mais vous n'aimeriez pas.

CÉLINTE.

Dites que votre cœur cherche d'autres appas;
Qu'il aime Policrite, et la trouve plus belle;
Et qu'enfin, dans l'ardeur de se rendre infidele,
Il choisiroit plutôt de servir sous sa loi,
Que de vivre sans elle, et régner avec moi.

PISISTRATE.

Comme ces deux partis surpassent ma puissance,
Je ne puis, à pas un, donner la préférence;
Et la fortune encor n'a pas mis à mon choix
De régner avec vous, ou de souffrir des loix.

CÉLINTE.

Licurgue à vos desirs est prêt à se soumettre.

PISISTRATE.

Oui ; mais ce qu'il n'a pas, peut-il me le promettre ?
Le trône et votre cœur sont-ils en son pouvoir ?

CÉLINTE.

Ses amis sont puissans, et je sais mon devoir.
Mais vous êtes touché d'un objet plus aimable ;
Et ce trône, avec moi, vous semble méprisable.
Ne feignez plus, Seigneur, de craindre mes refus :
Dites que Pisistrate espere beaucoup plus.
C'est trop vous abaisser par cette modestie :
Dites....

PISISTRATE.

J'entends assez ce qu'on veut que je die,
Et ce que votre esprit, de mon bonheur jaloux,
Me va forcer, enfin, d'avouer devant vous.
J'adore Policrite : oui, je l'aime, Madame ;
Que pouvez-vous blâmer dans cette noble flamme ?
Et, de vos fiers mépris, l'invincible rigueur
Devoit-elle espérer de consacrer mon cœur ?
L'amour s'entretient mal par des marques de haine ;
On se rebute, enfin, d'une éternelle peine ;
Et le feu le plus grand qu'allument vos beautés,
Se conserve autrement que par des cruautés.
Mes larmes, mes soupirs, mes soins, ma complaisance,
N'ont pu vous retirer de votre indifférence ;
Et quand, par vos rigueurs, vous m'avez su bannir,
Votre dépit jaloux voudroit me retenir !
Vous semblez regretter cette amour importune.

Ah ! je vois ce qu'en vous a produit ma fortune ;
Et, dans le vain espoir d'y rencontrer un Roi,
Vous daignez abaisser vos regards jusqu'à moi.
Reprenez, reprenez, Madame, votre haine ;
Vous méritez, sans moi, la grandeur souveraine :
Je ne suis qu'un captif, qui, content de ses fers,
Vous verroit, sans dépit, Reine de l'Univers.

CÉLINTE.

Oui, je la reprendrai cette juste colere,
Cette noble fierté, ce visage sévere ;
Et si l'espoir d'un sceptre a lieu de me toucher,
C'est moins pour m'en servir, que pour vous l'arracher.
Vous croyez aisément obtenir cette place,
Et je vous fais, sans doute, une vaine menace :
Ce rang ne peut manquer à votre autorité ;
Mais si j'ai le dépit de vous y voir monté,
Je goûterai, du moins, la douceur sans égale
D'être encore en état d'en chasser ma Rivale ;
Et que ce lâche Amant, qu'elle sait éblouir,
Fasse une perfidie, et n'en puisse jouir.

PISISTRATE.

Eh bien ! contre ce cœur armez votre vengeance ;
Mais dans cette Rivale épargnez l'innocence,
Et jugez un peu mieux, dans votre emportement,
De ce divin objet qui vous ôte un Amant :
Respectez Policrite, en attaquant ma tête.

CÉLINTE.

Je porte peu d'envie à sa lâche conquête ;
Mais j'aurai soin qu'un trône, à ses vœux présenté,
Ne devienne le prix d'une infidélité.

PISISTRATE.

Un Empire est, pour elle, un présent méprisable ;
Mais, en le méprisant, elle en est plus capable.
Cette couronne est due au rang dont elle sort.

CÉLINTE.

Nous verrons si Célinte en tombera d'accord.

PISISTRATE.

Nous le verrons, Madame ; et, pour vous satisfaire,
Vous pouvez, de ma part, assurer votre frere,
Qu'avant de me ravir l'objet de mon amour,
Il faut qu'avec le trône il m'arrache le jour.
Je vais, à votre choix, préparer des victimes.
Adieu. (*Pisistrate sort.*)

SCENE IV.

CÉLINTE, CLITIE.

CÉLINTE.

VA couronner le dernier de tes crimes !
Ton infidélité commence tes forfaits :
Il est tems d'en venir à de plus grands effets.
Tu prétends m'asservir ! Acheve, si tu l'oses ;
Mais d'un cœur méprisé redoute toutes choses :
Et si tu ne crains pas de trahir ton pays,
Perfide ! crains, au moins, l'amour que tu trahis....
Et toi, qui peux aimer l'insolent qui te brave,
Affranchis-toi mon cœur, et cesse d'être esclave.

D'un amour inutile il faut enfin guérir,
Et venger les mépris qu'on nous a fait souffrir....
Ah! Clitie, as-tu vu son insolente audace?
As-tu vu son orgueil, et vois-tu ma disgrace?
L'ingrat! jusqu'à ce point ose me dédaigner,
Qu'il refuse la main qui l'auroit fait regner!

CLITIE.

Vous eussiez pu, Madame, éviter cette honte.
Mais vous avez fait voir une ardeur un peu prompte,
Et ce cœur, rebuté d'une longue rigueur,
Devoit être repris avec plus de douceur.

CÉLINTE.

Au refus qu'il a fait des offres de mon frere,
Pouvois-je témoigner une moindre colere?
Non, non, l'ingrat devoit, dans l'espoir d'être Roi,
Se contraindre lui-même à mériter ma foi.
A flatter ses desirs je m'étois abaissée;
Ah! vengeons, par sa mort, notre gloire offensée.
N'excuse plus, Clitie, un mépris insolent:
Mon courroux ne sauroit être trop violent;
Et... Mais, ô Dieux! Solon aura pu nous entendre.

SCENE V.

Les mêmes ; SOLON.

SOLON.

AH! Madame, en ce lieu qui peut vous faire attendre ?

CÉLINTE.

Policrite, Seigneur ; et je venois savoir
Si je puis espérer le bonheur de la voir :
L'amitié m'obligeoit à lui rendre visite.

SOLON.

C'est faire trop d'honneur, Madame, à Policrite ;
Mais, par un accident, pour elle, malheureux,
Elle n'est pas ici depuis une heure ou deux.
L'agréable spectacle, où le peuple s'apprête,
Invite d'aller voir la pompe de la fête.
Vous savez qu'aujourd'hui, pour la célébrer mieux,
En l'honneur de Minerve on doit faire des jeux.
Dans la place déja l'assemblée est nombreuse :
Et c'est être, Madame, assez peu curieuse,
Que se priver ainsi d'un appareil si beau.

CÉLINTE.

Le spectacle, Seigneur, ne m'en est point nouveau :
Triste, comme je suis, j'ai peine d'y paroître.

SOLON.

Les belles, comme vous, ne doivent jamais l'être.
Mais d'où vient ce chagrin, auprès d'un si beau jour ?

On rêve quelquefois quand on a de l'amour ;
Et ses feux, bien souvent, inspirent la tristesse.

CÉLINTE.

Me soupçonneriez-vous d'une telle foiblesse ?
Et d'une passion si contraire à la paix,
Le plus sage des Grecs connoît-il les effets ?

SOLON.

L'amour n'est pas toujours contraire à la sagesse ;
Elle n'empêche point une juste tendresse ;
Et souvent, quand nos cœurs méprisent ses autels,
L'amour fait des captifs des plus sages mortels.
Oui, nous aimons, Madame ; et si j'osois moi-même
Vous parler...

CÉLINTE.

Ah ! Seigneur, ma surprise est extrême ;
De grace, épargnez-mieux de si foibles appas.

SOLON.

Avant que d'écouter ne vous alarmez pas.
Ce n'est que pour mon fils que je parle, Madame ;
Souffrez-moi ce discours, en faveur de sa flamme :
Il vous aime ; et le sang me fait plaindre son sort :
Ah ! si l'amour en vous faisoit le même effort ;
Si vous pouviez aimer ce fils qui vous adore !...

CÉLINTE.

Son mérite, Seigneur, peut faire plus encore.
Je reçois trop de gloire à lui donner la main ;
Mais mon frere, lui seul, doit régler ce dessein.

SOLON.

Licurgue à mes desirs ne sera pas contraire.

CÉLINTE.

Je réponds de mon cœur après l'aveu d'un frere ;
Et si, par votre choix, il dispose de moi,
Je tiendrai ma parole, et donnerai ma foi.

(Célinte & Clitie sortent.)

SCENE VI.

SOLON, CLÉANTE.

SOLON.

Ainsi pour me tirer d'une fâcheuse crainte,
J'ai su, par ce moyen, m'assurer de Célinte.
Son hymen auroit pu joindre nos deux Tyrans,
Malgré l'ambition qui fait leurs différens.
De ces deux ennemis, dont la force est égale,
Il falloit empêcher cette union fatale :
Licurgue et Pisistrate eussent été trop forts.

CLÉANTE.

Athenes devra tout à vos puissans efforts.
Mais entre ces Rivaux, qui, d'un égal mérite,
Prétendent à l'envi d'épouser Policrite,
Et viennent présenter leur hommage à ses yeux,
A qui réservez-vous ce gage précieux ?
Duquel, enfin, Seigneur, finirez-vous la peine ?

SOLON.

J'ai rendu, jusqu'ici, ma faveur incertaine ;
Et, de peur d'irriter l'un ou l'autre Rival,
Je les reçois encore avec un œil égal ;

Tandis que leur amour révere ma puissance,
Sans déclarer mon choix, je tiens tout en balance;
Et flattant leurs esprits d'un espoir amoureux,
J'essaie adroitement de régler tous leurs vœux:
Mais en vain je retiens ces Rivaux redoutables,
Si le ciel ne les rend également aimables;
Et si, sur l'un des deux, arrêtant sa faveur,
Ma fille, malgré moi, dispose de son cœur.

CLÉANTE.

A votre sang, Seigneur, feriez-vous cette injure?...

SOLON, *l'interrompant.*

De ce sang malheureux la source est assez pure;
Mais, Cléante, le sort qui conduit les humains,
N'est pas toujours d'accord avecque nos desseins.
Nous tâchons vainement, aveugles que nous sommes,
D'éviter cette loi qui regle tous les hommes.
Ce destin souverain se rit de nos projets,
Et le ciel, qui le sait, nous laisse ses sujets.
C'est ainsi qu'autrefois, par des astres contraires,
Thalès connut mon sort en ces purs caracteres;
Et que, certain, hélas! de ce qu'il avoit vu,
Il eut peur que mon sang ne trahît sa vertu.

CLÉANTE.

Mais ne peut-on, Seigneur, sur ce triste présage,
De votre confidence avoir un témoignage;
Et craignez-vous, enfin, que, pour un tel secret,
Mon cœur soit insensible, ou devienne indiscret?
De votre mal, en vain, j'ai des preuves certaines,
Si j'ignore toujours la cause de vos peines;

Et si, quoi que pour vous fasse mon amitié,
Je n'en conçois jamais qu'une aveugle pitié.

SOLON.

J'ai dû te déguiser le sujet de ma crainte ;
Mais c'est trop endurer une dure contrainte,
Et contre mon dessein, il faut t'entretenir
D'un secret que mon cœur ne peut plus retenir.
Tu te souviens encor de ce tems favorable,
Que mes loix dans la Grece, ont rendu mémorable ?
Lorsque dans ce pays, où je remis la paix,
Nous vîmes arriver l'admirable Thalès ;
Ce sage, dont par-tout on vante sa prudence,
Voulut sur mes enfans exercer sa science ;
Et, sensible au desir d'un pere curieux,
Chercha leur destinée et consulta les Dieux...
Mais que nous veut Arcas ?...

SCENE VII.

Les mêmes ; ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, la populace
S'emporte, avec fureur, au milieu de la place :
Les transports insolens de quelques factieux,
Ont osé retarder le spectacle des jeux.
De ce trouble imprévu, la Noblesse alarmée
Témoigne le dessein dont elle est animée ;

Et pour calmer, enfin, un si puissant courroux,
Les Magistrats, Seigneur, n'esperent plus qu'en vous.

SOLON.

Allons, Cléante, allons soutenir notre gloire :
Tu ne sauras que tròp ma déplorable histoire !
Des fers qu'on nous prépare, allons nous affranchir :
Peut-être que les Dieux se laisseront fléchir.
Les astres ennemis m'ont prédit ma disgrace ;
Mais, souvent, sans frapper, ils portent la menace.
Ne laissons point, en vain, abattre notre cœur :
Mourons, s'il faut mourir, dans le sein de l'honneur.
J'ai la même vertu, j'ai le même courage...
Vous, Dieux, qui le pouvez, achevez votre ouvrage !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLICRITE, CÉLINTE, CÉPHISE.

POLICRITE.

Je ne méritois pas, Madame, tant de soins.

CÉLINTE.

Les droits de l'amitié n'en demandent pas moins.
Mais, malgré le bonheur que le ciel nous envoie,
Je ne vois rien en vous, qui réponde à ma joie ;
Et ce triste chagrin semble me reprocher
Que ces soins redoublés n'ont pas su vous toucher.

POLICRITE.

Vous m'offensez, Madame, et c'est mal me connoître :
Je suis triste, il est vrai ; mais j'ai sujet de l'être,
Et mon cœur, sans frémir, ne peut voir le danger,
Où mon pays, lui-même, a voulu s'engager.
Quoi ! de nos factieux, l'implacable furie,
A mille maux divers soumettra ma patrie ;
Elle sera réduite à son dernier malheur,
Et d'un œil assuré, je verrai sa douleur ?
J'oserai témoigner une joie indiscrette,
Tandis qu'ils penseront à la rendre sujette ?

CÉLINTE.

CÉLINTE.

C'est trop appréhender de foibles conjurés :
Son mal n'est pas si grand que vous le figurez.
De Licurgue, déja, l'ambition soumise,
Du parti qu'il tenoit détruira l'entreprise ;
Et si, dans votre cœur, l'amour étoit pour lui,
Loin de vous effrayer, il seroit votre appui.

POLICRITE.

Licurgue a pu sentir un remords légitime :
On laisse, sans regret, la poursuite d'un crime.
Mais, s'il a pu souffrir ce juste changement,
Pisistrate n'a pas le même sentiment.

CÉLINTE.

Que craignez-vous d'un cœur qui reconnoît vos charmes ?
Vos ordres, de ses mains, feront tomber les armes.

POLICRITE.

J'espérerois, en vain, de pouvoir l'arrêter,
Après qu'à votre vue il a su résister ;
Mes yeux ne feront point ce que n'ont pu les vôtres.

CÉLINTE.

Ah ! vos divins appas sont au-dessus des autres !
Par adresse, autrefois, il feignit de m'aimer ;
Mais vous seule, en effet, avez su le charmer.
Je le dirai, pourtant, la garde en est mal sûre ;
Mais l'amour de mon frere est plus forte et plus pure ;
Et toute autre que vous, sachant leurs sentimens,
Choisiroit un peu mieux, entre ces deux Amans.

POLICRITE.

Je n'ai rien à choisir ; et toute autre, Madame,

Jugeroit un peu mieux des secrets de mon ame.
Pisistrate et Licurgue, ennemis ou rivaux,
Sans l'aveu de Solon, me doivent être égaux:
Il vient de m'ordonner d'écouter votre frere;
Policrite, après lui, n'a plus de choix à faire:
Que cet Amant soit juste, ou se fasse haïr,
Je connois mon devoir; c'est à moi d'obéir.

CÉLINTE.

Pardonnez un soupçon, que l'amitié m'arrache;
Licurgue vous respecte et n'aime point en lâche:
Ce n'est point son dessein de contraindre vos vœux;
Et j'ai craint, pour sa flamme, un Rival trop heureux.

POLICRITE.

Si vous le craignez tant, remettez lui sa chaîne.

CÉLINTE.

Ah! j'ai, pour cet ingrat, une trop juste haine!

POLICRITE.

Je veux croire, en effet, qu'il peut-être haï:
En sa faveur, pourtant, vous eussiez obéi.

CÉLINTE.

Je pourrois l'estimer sur l'exemple d'une autre;
Et mon choix, en cela, ne suivroit que le vôtre.

POLICRITE.

Si je l'aime, du moins, j'ai su l'abandonner;
Mais, vous étiez, tantôt, prête à le couronner;
Et, s'il avoit voulu vous faire notre Reine,
Il auroit votre amour, au lieu de votre haine.

CÉLINTE.

Malgré ce grand mépris, dont nos yeux sont témoins,
Pour un Roi, tel que lui, vous n'en feriez pas moins...
Mais je le vois, Madame; il est tems de lui dire
L'ordre qu'à toutes deux on vient de nous prescrire.

SCENE II.

Les mêmes; PISISTRATE.

PISISTRATE.

J'AUROIS tort, désormais, de craindre mon malheur;
Célinte vous parloit, sans doute, en ma faveur?
Son ame, à la pitié, pour mon bonheur ouverte,
Vouloit, par ce présent, me payer de sa perte.

CÉLINTE.

Celle de votre amour touche si peu mon cœur,
Qu'il pourroit, en effet, vous causer ce bonheur;
Mais je croirois lui faire un don indigne d'elle,
D'offrir, à Policrite, un Amant infidele;
Et ce triste présent, blessant notre amitié,
Sa gloire se plaindroit de ma lâche pitié.

PISISTRATE.

Je serai malheureux, si l'on vous en veut croire.

CÉLINTE.

Solon a déja su pourvoir à cette gloire.
De sa seule Patrie écoutant l'intérêt,
De Licurgue et de vous il a donné l'arrêt.

Par votre indigne amour sa grande ame outragée,
N'a point laissé, pour vous, sa faveur partagée ;
Et sur votre dessein, ouvrant enfin les yeux,
N'a pu connoître, en vous, qu'un lâche ambitieux.

PISISTRATE.

Je dois beaucoup, Madame, à la grandeur du zele
Qui vous fait me donner un avis si fidele :
J'apporterai mes soins à le bien retenir.

CÉLINTE.

J'ai regret qu'un Rival vous ait su prévenir ;
Mais ce cœur, animé, par un amour si tendre,
Devoit prévoir le coup qui l'est venu surprendre,
Et ne croire pas tant ses superbes desirs,
Que son ambition lui coûtât des soupirs.
C'est aimer un objet d'une lâche maniere,
Que de lui préférer un trône imaginaire ;
Et Solon, dans le rang où sa vertu l'a mis,
N'eut jamais de Tyran entre ses vrais amis....
Mais ce discours vous blesse, et c'est trop vous contraindre :
Adieu. Ne perdez pas la douceur de vous plaindre.

(Célinte sort.)

SCENE III.

PISISTRATE, POLICRITE, CÉPHISE.

PISISTRATE.

Dois-je me réserver cette triste douceur,
Madame ? Devez-vous m'annoncer mon malheur ?
Quoi qu'un puissant dépit fasse dire à Célinte,
Je n'ai, de son avis, qu'une légere crainte :
Vous pouvez m'en guérir, ou me la redoubler,
Et vos yeux, seuls, ont droit de me faire trembler.

POLICRITE.

Non, ce n'est point, Seigneur, une crainte frivole ;
Solon a devant vous engagé sa parole ;
Et l'amoureux Licurgue, à ses ordres soumis,
Vient de lui présenter son bras et ses amis.

PISISTRATE.

Vous devez épouser mon Rival ? Ah ! Madame,
Suis-je si criminel et si mal en votre ame ?
Est-ce-là cet amour dont j'osois m'assurer ?
Et vous m'avez aimé pour me désespérer !

POLICRITE.

Oui, j'osai vous aimer, et ma lâche foiblesse
Ne découvre que trop cette indigne tendresse ;
Ce feu qu'à tout moment je me dois reprocher,
Je l'ai senti pour vous, et n'ai pu le cacher.
Dans un cœur innocent dont l'honneur est le maître,
On aime bien plutôt qu'on ne le fait paroître :

L'amour n'est pas un mal qu'on ne puisse endurer,
Et la peine, pour nous, n'est qu'à le déclarer.
Mais, malgré cet amour, ma vertu, toujours pure,
A celle de Solon ne fera point d'injure;
Et, quelque doux penchant qui m'emporte vers vous,
Il faut avoir son choix pour être mon époux.

PISISTRATE.

Que n'ai-je, comme vous, une vertu suprême!
Et qu'un cœur si réglé sait mal comment on aime:
Toujours maître de soi, toujours dans le devoir.
Mais, Madame, est-ce ainsi que l'amour se fait voir?

POLICRITE.

Vous le savez bien moins lorsque votre inconstance
Endure qu'un Rival vous prive d'espérance;
Et que, las de répondre à mon affection,
Vous donnez tous vos soins à la sédition.

PISISTRATE.

Ces soins ambitieux où j'occupe mon ame,
N'appaisent point, en moi, les soucis de ma flamme;
Et ce cœur innocent, charmé de vos beautés,
Tâche à rendre justice au sang dont vous sortez.
Athenes, par ma main, vous offre une couronne:
Recevez le pouvoir qu'elle vous abandonne;
Et ne lui rendez pas, par un refus cruel,
L'infaillible sujet d'un désordre éternel;
Car, enfin, ce n'est point une ardeur tyrannique
Qui me fait murmurer contre la République:
Je consens à périr, si le but de mes vœux
N'est de rendre, sous moi, le peuple plus heureux.
Rien ne peut égaler le puissant avantage

Que reçoit un Etat d'un Roi puissant et sage :
Il sait, avec raison, par de justes effets,
Couronner les vertus, et punir les forfaits ;
On le craint comme un maître ; on l'aime comme un pere :
Il commande, pourvoit, agit et considere ;
Et ses yeux, approuvant les généreux projets,
Lui rendent le bonheur qu'il donne à ses sujets.
Mais, ici, tout l'Etat est dans l'inquiétude ;
Notre sort ne dépend que d'une multitude,
Qui, par sa violence, empêchant son repos,
Ne craint pas de se perdre et d'augmenter ses maux.
Sans gloire et sans plaisir il faut passer sa vie :
La vertu la plus grande est sujette à l'envie ;
Et, dans la peur d'un maître, on tâche d'opprimer
Quiconque a le bonheur de se faire estimer.

POLICRITE.

Ne tâchez point, Seigneur, d'excuser davantage
L'ambitieux dessein où votre cœur s'engage ;
Je sens déja, pour vous, un assez grand combat,
Sans joindre à mon amour l'intérêt de l'Etat.
Cette tendresse, en moi, n'est déja que trop forte :
Pisistrate m'est cher ; mais mon pere l'emporte ;
Et de mille raisons, mon devoir combattu,
Ne sera pas moins ferme à suivre la vertu.

PISISTRATE.

Ainsi, vous souffrirez, sans penser à ma gloire,
Qu'un Rival, plus puissant, m'arrache la victoire ;
Et qu'au lieu de pousser d'inutiles soupirs,
Il se comble d'honneur, et moi de déplaisirs ?

Ah ! pour un malheureux, ayez moins d'injustice !
Si Licurgue est heureux, il faut que je périsse.
Nous n'avons à choisir que le trône ou la mort ;
Souffrez que j'y prétende, et laissez faire au sort.

POLICRITE.

Oui, j'y consens, ingrat ! aspire à la couronne :
A ton mauvais destin, mon amour t'abandonne.
Je me repens, enfin, de cette indigne ardeur ;
Et j'ai pris trop de soins à faire ton bonheur.
Suis l'aveugle transport qui fait toutes mes peines !
Les Dieux me vengeront et sauveront Athenes.
Pour ce trône fatal, que tu veux acquérir,
Sans en plaindre le coup, je te verrai périr,
Si, pour te retenir, j'emploie en vain mes larmes,
Immole cette vie à tes premieres armes ;
Va détruire Solon : commence par ma mort,
Cruel ! ...

PISISTRATE.

Ah ! modérez, Madame, ce transport !
Ne parlons point de perdre une si chere vie :
Sauvons, sauvons, plutôt, cette ingrate patrie.
Je ne puis résister à de si forts appas ;
Mais sauvez-la, Madame, et ne me perdez pas.
Il faut vous rassurer : il faut, par mon absence,
Empêcher que Solon ne craigne ma puissance ;
Mais si je sors d'un lieu, qui me seroit fatal,
Y demeurerez-vous pour être à mon Rival ?
Non, non, si, du péril, ma fuite le délivre,
Dans mon éloignement, il faut aussi me suivre ;

Et qu'enfin, à mes vœux, sensible à votre tour,
Vous donniez, comme moi, quelque chose à l'amour.

POLICRITE.

Quel indigne parti cet amour me propose,
Où ma vertu répugne, où ma gloire s'oppose !
Que je quitte Solon ; et méprisant ses loix,
Malgré lui, je me donne un époux à mon choix ;
Que de ce fol amour il reçoive la honte !

PISISTRATE.

Souffrez donc que mon cœur, comme vous, le surmonte ;
Et ne m'ordonnez plus que, par un lâche effort,
Je trahisse ma flamme et m'expose à la mort.
Dans l'ardeur d'assurer l'Empire à sa famille,
Mégacle me promet son secours et sa fille ;
Mais ce cœur, dont un autre a demandé la foi,
Veut être tout à vous ; veut être tout à soi :
Il vous laisse régler toute sa destinée ;
Daignez le detourner de ce grand hyménée ;
Osez vous arracher des mains d'un autre époux ;
Ou permettez, enfin, que je regne sans vous.

POLICRITE.

Non, non, j'obéirai, si Solon me l'ordonne.

PISISTRATE.

J'aurai donc le plaisir de porter la couronne ;
Et, de ce même pas, certain de son appui,
Je vais trouver Mégacle et me joindre avec lui.

(*Pisistrate sort.*)

SCENE IV.

POLICRITE, CÉPHISE.

POLICRITE.

VA, de sa fille, ingrat! rechercher l'hyménée!
Néglige cette amour qui te fut destinée;
Et par un digne effet de ta nouvelle ardeur,
Vante-toi hautement d'avoir trahi mon cœur.

CÉPHISE.

Pisistrate, pour vous, n'est point un infidele;
Vous seule l'obligez à se montrer rebele.
N'a-t-il pas essayé de se donner à vous,
Et ne l'avez-vous pas refusé pour époux?

POLICRITE.

Voudrois-tu, qu'oubliant le sang dont je suis née,
Je puisse hasarder ce honteux hyménée;
Et, d'un aveugle amour, adorant les appas,
En dépit de Solon, je suivisse ses pas?
Connois mieux ma vertu, connois mieux ma tendresse;
Je n'aime pas l'ingrat jusqu'à cette bassesse;
Et si mes yeux, sur lui, gardent quelque pouvoir,
Je dois fléchir mon pere et non pas mon devoir.

CÉPHISE.

Seroit-ce vous servir d'une action trop basse,
De souffrir qu'il vous mît dans la plus haute place;
Et seriez-vous coupable et digne de mépris,

D'écouter un amour dont un trône est le prix ?
Toute autre, à ce présent, paroîtroit moins farouche...

POLICRITE.

Cette fortune, en lui, n'est pas ce qui me touche ;
Et mon cœur, embrâsé d'une plus noble ardeur,
Aime sa gloire, seule, et non pas sa grandeur ;
J'oserai, toutefois, te dire, en confidence,
Que son dessein n'est pas ce que, peut-être, on pense.
Le desir d'être Roi passe pour trahison ;
Mais le peuple, souvent, a bien moins de raison :
De même qu'un Tyran, il a ses injustices,
Il a ses courtisans qui flattent ses caprices,
Et dont le faux rapport soumet à son courroux,
Tous ceux dont la vertu les a rendus jaloux.
Contre les magistrats tout le monde murmure ;
Chacun, en son esprit, croit qu'on lui fait injure ;
Et personne ne craint que l'Etat soit détruit,
Pourvu que de ce trouble il recueille le fruit.
Dans ce fâcheux désordre, où d'une égale audace,
La noblesse conspire avec la populace,
Pisistrate, emporté d'une commune ardeur,
Se donne, tout entier, au soin de sa grandeur :
C'est-là de son mépris la cause véritable ;
Mais, pour moi, ce desir est toujours trop coupable ;
Et je rougis, enfin, Céphise, quand je voi
Que l'ingrat, pour un trône, a refusé ma foi.

CÉPHISE.

Laissez-le donc, Madame, en ce dessein funeste,
Chercher aveuglément un péril manifeste ;
Et succombant, enfin, par un revers du sort....

POLICRITE.

Ah ! je ne le hais pas jusquà vouloir sa mort.
Mais, par quelle raison faut-il que je m'afflige
De lui voir entreprendre un dessein qui m'oblige ?
Il m'a voulu punir d'une aveugle amitié ;
Et j'aurois pour l'ingrat encor quelque pitié ?
Non, non ; il faut, Céphise, abattre sa puissance,
Et Licurgue, à propos, s'offre pour ma vengeance.

SCENE V.

Les mêmes ; LICURGUE.

LICURGUE.

Enfin, Madame, un pere autorise mon feu ;
J'ai reçu, de Solon, le glorieux aveu :
Il permet que j'espere ; il approuve ma flamme,
Et ne me laisse plus à gagner que votre ame.
C'est de vous, à présent, dont je crains la rigueur ;
C'est de vous dont j'attends ma gloire et mon bonheur :
Car, enfin, quelque droit que sur vous ait un pere,
Je cherche à vous fléchir, non pas à vous déplaire.
Je saurai me connoître, et voir, dans mes défauts,
L'orgueil de mon espoir et le peu que je vaux.

POLICRITE.

Ce respect obligeant, où l'amour vous engage,
Ne peut venir, Seigneur, que d'un noble courage ;
Mais il est inutile aux cœurs comme le mien,
Qui servent pour la gloire et ne choisissent rien.

Je

Je ne veux écouter ni l'amour, ni la haine :
Athenes, de mes vœux, sera la souveraine ;
Et l'honneur, à tous deux, imposant cette loi,
Vous dépendez bien plus de l'Etat que de moi.

LICURGUE.

Aussi, pour le tirer de ces rudes alarmes,
N'épargnerai-je pas ni mon bras, ni mes armes ;
Mais si, par mon secours, je le sauve des fers,
C'est vous, et non l'Etat, Madame, que je sers ;
C'est à ces yeux divins qu'il devra l'avantage
D'avoir, en sa faveur, captivé mon courage ;
C'est par eux que mon bras s'est trouvé désarmé,
Et je l'aurois détruit, s'ils ne m'eussent charmé.
Mais, puisqu'à le servir j'ai su forcer mon ame,
Daignez connoître, au moins, ces efforts de ma flamme,
Madame : ah ! permettez qu'en m'exposant pour vous,
Je puisse mériter le nom de votre époux.

POLICRITE.

Ah ! c'est un peu trop tôt demander récompense.
De cet heureux effort je connois l'importance ;
Mais la gloire est le prix d'un acte de vertu,
Et que l'on n'obtient point sans avoir combattu.
De votre ambition je reçois la victime,
Et consens que l'amour vous épargne ce crime.
Mais, de ce grand secours, laissez-nous voir l'effet,
Et ne me vantez point un effort imparfait.

LICURGUE.

Que reste-t-il encor pour un si grand ouvrage ?
Je me réduis, moi-même, à souffrir l'esclavage ;

Du trône où j'aspirois, je méprise l'éclat:
Faut-il perdre le jour, pour conserver l'Etat?....

POLICRITE.

Ne pensons point, Seigneur, à perdre notre vie,
Quand il faut l'employer à sauver la patrie:
Ce seroit la trahir que prodiguer nos jours,
Et cette injuste mort raviroit son secours.
Le ciel, à son repos, met un dernier obstacle;
Pisistrate, irrité, veut se joindre à Mégacle:
Allez les prévenir, et, rompant leurs desseins,
Allez donner des fers à ces deux Souverains.

LICURGUE.

Eh bien! j'y cours, Madame; et, malgré leur puissance,
Malgré cette union qui fait leur assurance,
Je vais chercher l'honneur, au milieu de leurs coups,
De vaincre nos tyrans, ou de mourir pour vous.

(*Policrite et Céphise sortent.*)

SCENE VI.

LICURGUE, ARTAMAS.

LICURGUE.

C'EN est fait, Artamas, le mal est trop extrême:
Il faut perdre un Rival qui me perdroit moi-même;
S'il se joint à Mégacle, il aura trop d'appui,
Et si nous ne régnons, la couronne est à lui.

ARTAMAS.

Ne pressez point l'effet d'une telle entreprise:

Athenes, jusqu'ici, conserve sa franchise,
Et d'un noble dessein, le coup précipité,
Hasarderoit la gloire et notre liberté.

LICURGUE.

Ah ! déja dans leurs cœurs sa perte est résolue.
De ces ambitieux l'union est conclue ;
Et le funeste accord d'un hymen malheureux,
Contre nos libertés les engage tous deux.
Mégacle osera tout pour couronner un gendre.
Otons à ces Tyrans le tems de nous surprendre ;
Et de ce triste hymen éteignant le flambeau,
Enfermons leur orgueil dans un même tombeau.
Mais apprends, cependant, que si je rends les armes,
Ce n'est pas que la paix ait pour moi plus de charmes ;
La vertu de Solon m'impose cette loi :
Il ne veut point de gendre avec le nom de Roi.
La feinte, à mes desseins, étoit trop nécessaire ;
Mon amour, le premier, pourra se satisfaire ;
Et mon ambition, revenant à son tour,
Saura bientôt après assujettir l'amour.

ARTAMAS.

Mais si votre Rival eût épousé Célinte....

LICURGUE.

Ainsi qu'avec Solon, j'aurois usé de feinte ;
Et, pour un peu de tems, lui rendant quelqu'honneur,
J'aurois pris les moyens de lui percer le cœur.
Ne me parle donc plus de la gloire d'Athenes :
Sache que je prétends la mettre dans mes chaînes ;
Que le nom de sujet me rendroit malheureux,
Et qu'enfin, pour régner, il n'est rien de honteux.

ARTAMAS.

Mais il est dangereux d'agir à force ouverte :
Le combat incertain peut hâter notre perte.
Pisistrate est puissant : il a beaucoup d'amis ;
Et, si vous l'attaquez, tout lui sera permis.

LICURGUE.

Je saurai me conduire avec plus d'assurance....
Mais la place est mal propre à cette confidence....
Allons ; et, cependant, nous choisirons, tous deux,
Les moyens les plus sûrs d'accomplir tous mes vœux.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLICRITE, *seule*.

QUELLE confusion, quelle triste pensée,
Malgré moi, se présente à mon ame blessée !
Mille soucis divers occupent mon esprit ;
Plus je veux l'assurer, plus il est interdit :
Dans ses propres souhaits, lui-même s'embarrasse ;
Quand la douleur en sort, la crainte en prend la place :
Il aime, il appréhende, et, dans ses déplaisirs,
Il forme, en un moment, cent contraires desirs.
Pisistrate et l'Amour, Athenes et la gloire,
A l'envi, dans mon cœur, disputent la victoire.
Chacun voudroit régner, et je sens, tour-à-tour,
La crainte et la douleur, le dépit et l'amour.
J'aime un ambitieux qui méprise ma flamme ;
Je veux, dans mon dépit, le bannir de mon ame :
Mais, malgré mon courroux, et malgré ses transports,
Je fais, pour l'en chasser, d'inutiles efforts.
Je ne puis résister au charme qui m'abuse ;
De son ambition, moi-même, je l'excuse :
Je me repens déja d'un équitable arrêt ;
Et j'aime cet ingrat, tout injuste qu'il est.

L'indigne passion, dont ma fierté s'irrite,
Porte plus loin encor l'effet de son mérite;
Et cachant ses défauts, sous un voile trompeur,
Me fait de ses desirs approuver la grandeur.
Au milieu, toutefois, d'une extrême tendresse,
La raison, dans mon ame, est encor la maîtresse,
Et me vient remontrer, en dépit de l'amour,
Ce que je dois au lieu qui m'a donné le jour.
J'aurois, à le sauver, une sensible joie;
Mais de son protecteur je dois être la proie;
Et, de ces deux effets, surprise également,
Ou je perds ma Patrie, ou je perds mon Amant....
Invisibles témoins de mon inquiétude,
Sauvez-moi, justes Dieux, d'une peine si rude;
Relevez la raison d'un esprit abattu,
Et, contre ma douleur, soutenez ma vertu!

SCENE II.

La même; CÉPHISE.

POLICRITE.

Mais n'apperçois-je pas Céphise toute émue?
Ciel! quel nouveau malheur me présage sa vue;
Que dois-je présumer du trouble de ses yeux?....
Enfin, sais-tu le sort de nos ambitieux?
Ont-ils fait éclater leur fatale entreprise?

CÉPHISE.

Non, Pisistrate est mort....

POLICRITE.

Il est mort!... Ah! Céphise!...

CÉPHISE.

Ne lui reprochez plus d'avoir causé nos maux ;
Sa mort va, dans ces lieux, remettre le repos.

POLICRITE.

Présages malheureux, que je sentois dans l'ame !
Voilà le coup fatal qu'appréhendoit ma flamme.
Tristes pressentimens, vous me l'aviez bien dit!...
Mais, Céphise, poursuis ce funeste récit.

CÉPHISE.

Irrité du succès d'un amour inutile,
Pisistrate, sans bruit, s'éloigne de la Ville,
Quand, passant, par malheur, en des lieux écartés,
Il voit ses ennemis fondre de tous côtés.
Ce Héros malheureux, méprisant leur furie,
Se résout, aussi-tôt, à leur vendre sa vie ;
Et portant, dans leur sein, le trépas et l'effroi,
Leur montre, par ses coups, qu'il sait mourir en Roi.
Mais le Ciel à ses vœux paroît inexorable :
Il faut, enfin, céder au nombre qui l'accable.
Son cœur résiste encor ; seul, contre eux, il suffit ;
Mais son bras est trop foible, et son sort le trahit :
Il tombe, et ses meurtriers, le laissant sur la place,
Fuient au premier bruit du peuple qui s'amasse....
C'est ainsi qu'un soldat nous a dit son malheur.

POLICRITE.

Et de ce meurtre, au moins, on a connu l'auteur?....

CÉPHISE.

Pouvez-vous l'ignorer, si vous l'êtes, vous-même?

Licurgue, par ce crime, a montré qu'il vous aime.
Ses perfides amis ont, pour vous, combattu,
Et leurs bras ont servi votre fiere vertu :
Vous deviez ce trépas à la gloire d'Athenes.

POLICRITE.

Que tu prends mal ton tems à redoubler nos peines !
Cesse de reprocher à ce cœur affligé,
La funeste valeur d'un bras qui l'a vengé.
Pisistrate vivant a trompé mon envie ;
J'ai demandé sa mort et je l'ai poursuivie :
Ne m'en rappelle point le triste souvenir ;
Pour appaiser Solon, il falloit le punir.
Que l'on souffre, Céphise, une contrainte extrême,
Quand on doit condamner un coupable qu'on aime !
Et que c'est, pour un cœur, un difficile effort,
Quand le criminel plaît, de rechercher sa mort !
Triste et fâcheux état où mon ame est réduite ;
Où mon cœur est puni, par sa propre poursuite !
De l'ingrat que j'aimois, j'ai causé le trépas ;
Et je pleure du coup, quand j'ai poussé le bras !
Ambitieux Amant ! malheureux Pisistrate,
Il est tems, à présent, que mon ardeur éclate,
Que ma douleur paroisse, et qu'en un même jour,
Ton trépas fasse voir ma gloire et mon amour !
J'ai, de la servitude, exempté ma Patrie :
Il t'en coûte le trône, il t'en coûte la vie ;
Mais ne m'accuse point, j'ai fait ce que j'ai dû :
Je voulois te sauver, et toi seul t'es perdu !

CÉPHISE.

Quelle aveugle douleur, Madame, vous agite ?

Est-ce-là cet orgueil digne de Policrite?
Ce cœur, qui paroissoit, tantôt, si résolu,
S'afflige d'un trépas que vous avez voulu!
Un Amant, contre vous, osoit lever ses armes;
Et vous pouvez le plaindre et lui donner des larmes!

POLICRITE.

Ah! ne t'oppose point à mon affliction!
J'ai su, pour le punir, dompter ma passion;
J'en ai fait, à mon pere, un triste sacrifice:
Je ne me repens pas d'un acte de justice.
L'honneur de mon pays se trouvoit en danger;
Aux dépens de l'amour, j'ai su l'en dégager.
Mais, quitte, auprès de lui, d'un devoir légitime,
Je suis libre, à mon tour, de me plaindre, sans crime;
Et s'il a pu forcer mes plus tendres desirs,
Je dois à mon amour, au moins, quelques soupirs....
Oui, peuple malheureux, qui craignois l'esclavage,
Sois libre, désormais, goûte cet avantage;
Je te laisse le fruit de ce cruel trépas;
Laisse-moi mes soupirs, ne les arrête pas.
Quelques rudes ennuis que mon ame en reçoive,
Aux mânes d'un Amant, c'est le moins que je doive;
Et c'est le moindre effet qu'exigent mes douleurs,
Pour son sang répandu, de lui donner des pleurs.
Ne condamne donc point ces innocentes larmes;
Ma douleur se console: elle trouve des charmes,
Donnant ces foibles pleurs à mon cruel souci...

CÉPHISE.

Déguisez-les, du moins; Licurgue vient ici.

SCENE III.

Les mêmes ; LICURGUE.

LICURGUE.

PISISTRATE n'est plus. La mort leve l'obstacle
Que formoit, avec lui, le parti de Mégacle :
Cessez d'appréhender leur double faction ;
Ce trépas a détruit leur funeste union :
Son orgueil est puni d'un revers équitable ;
Pour vivre plus long-tems, il étoit trop coupable ;
Mais, quand il eût été moins digne de nos coups ;
C'étoit assez, pour moi, de voir votre courroux.

POLICRITE.

Je croyois que Licurgue agissoit pour Athenes ;
Que son cœur ne pensoit qu'à la sauver des chaînes,
Et que, pour triompher d'un illustre ennemi,
Il ne paroîtroit point généreux à demi ;
Mais je connois, enfin, que je m'étois trompée.
Votre ame, à ses desirs, étoit toute occupée :
Elle agissoit pour soi, sans regarder l'Etat,
Et l'amour est l'auteur de votre assassinat.

LICURGUE.

Oui, de ce grand dessein il est la seule cause ;
J'ai satisfait aux loix que mon amour m'impose ;
Et si, par cette mort, j'ai trahi mon honneur,
Il en faut accuser votre seule rigueur.

Mais nommez mieux un coup qui sert la République,
Qui délivre dés fers tout le pays d'Attique,
Sauve tant d'innocens d'un injuste trépas,
Et venge, en même tems, leur gloire et vos appas.

POLICRITE.

Il falloit se venger par un coup plus illustre,
De qui la trahison ne ternît point le lustre;
Et Solon rougira de voir sa liberté,
S'il n'en doit le bonheur qu'à votre lâcheté.

LICURGUE.

Ah! n'aidez point, vous-même, à ternir ma victoire!
Quand je vous ai servie aux dépens de ma gloire,
Si c'est être trop vain d'en demander le prix,
Epargnez-moi, du moins, ces injustes mépris.
Je vois, je vois, enfin, ce qui vous rend ingrate:
Je vous ai mal connue, en perdant Pisistrate;
Vous l'aimiez en secret, et mes soins superflus....

POLICRITE.

Oui, je l'aimois, cruel! et ne m'en cache plus.
Tandis que son pouvoir nous a mis dans la crainte,
J'ai réduit mon amour sous une âpre contrainte:
Je l'avoue à présent, et, sans honte, aujourd'hui,
J'ose montrer l'ardeur dont je brûle pour lui.
On a vu ma vertu, digne de ma patrie,
M'animer, contre lui, d'une noble furie:
De son trépas, enfin, on connoîtra l'effet;
Mon amour, à son tour, veut être satisfait.
J'ai célé trop long-tems cette ardeur innocente;
Ne crois pas, maintenant, me trouver inconstante,
Et qu'après avoir mis Pisistrate au tombeau,

Je m'engage, pour toi, dans un amour nouveau.
Va jouir du succès de ta noble entreprise :
Je t'en laisse l'éclat ; laisse-moi ma franchise.
Si l'amour dans ton cœur conserva son pouvoir,
Ne force pas le mien à ce triste devoir.

LICURGUE.

N'obligez pas, vous-même, un cœur qui vous révere,
D'employer, contre vous, la puissance d'un pere ;
Et montrez moins, Madame, à mes yeux indignés,
Combien vous étoit cher l'Amant que vous plaignez.
Ciel qu'auprès de son sort le mien est déplorable !
Tout ingrat qu'il étoit, il vous parut aimable.
Mais, enfin, je vous aime, et par un coup fatal,
Je me nuis à moi-même, et je sers mon Rival :
De grace retenez ces précieuses larmes....

SCENE IV.

Les mêmes ; SOLON, *qui entre précipitamment.*

SOLON.

SEIGNEUR, vous a-t-on dit nos dernieres alarmes ?
Eh! quelle est la douleur qui vous arrête en vain,
Tandis qu'il faut avoir les armes à la main ?
Pisistrate combat, la liberté succombe.

LICURGUE.

Quoi ! ce Tyran nous brave ; et, jusques sur sa tombe,
Même après son trépas, même dans les enfers,
Son ombre nous poursuit et nous donne des fers ?

Quelle

Quelle Divinité, de nos vœux ennemie,
Contre de justes coups a conservé sa vie ?
Quel Dieu l'a pu sauver de ceux qui l'ont vaincu ?

SOLON.

Ah ! pour notre bonheur, il n'a que trop vécu !
Ignorez-vous encor ce qu'à peine on peut croire,
Que son plus grand danger a fait toute sa gloire,
Et qu'il a pris le tems d'émouvoir tout l'Etat,
Par l'injuste pitié d'un triste assassinat.
Oui, Seigneur, à nous seuls sa blessure est funeste :
Vous savez son combat, apprenez ce qui reste.
A peine, par les siens, ce traître, secouru,
A jeté ses regards sur le peuple accouru,
Que feignant un effort, et se levant, à peine,
Il marche vers la place, ou, plutôt, il se traîne ;
Et trouvant, en ce lieu, tous nos Grecs assemblés,
De ce triste spectacle et confus et troublés :
Dans la compassion d'un objet pitoyable,
Peuple, leur a-t-il dit, d'une voix lamentable,
Vois le funeste état où des lâches m'ont mis !
Je n'ai reçu ces coups que par tes ennemis.
Irritez que mon bras entreprît ta défense,
Leur fureur, sur ma vie, en a pris sa vengeance.
Considere l'effet de leurs cruels soldats,
Pourras-tu le souffrir, sans venger mon trépas ?
Ce n'est pas mon malheur, ni la mort qui m'étonne ;
Je ne regrette point le sang que je te donne :
Pour te défendre, encor, je suis prêt à mourir ;
Mais, puisque tu le peux, daigne te secourir.
J'ai soutenu, contre eux, tes affaires publiques :

J'ai voulu t'affranchir de leurs loix tyranniques ;
Mais, sous leur triste joug, crains, enfin, de tomber,
Quand tes yeux, sous leurs coups, me verront succomber.
Par ce discours adroit, qui le touche et le flatte,
Tout le peuple, abusé, se joint à Pisistrate ;
Et trompé, par l'appas d'une fausse pitié,
A son propre Tyran donne son amitié.
J'ai beau lui remontrer que par son industrie,
Ce fourbe ambitieux surprendra la Patrie.
On méprise ma voix ; et, malgré mes discours,
Du peuple qu'il trahit, il obtient le secours.
On met à ses côtés une garde puissante ;
Et, dès ce même instant, sa ligue triomphante,
Bravant ses ennemis, qui pâlissent d'effroi,
L'amene avec la pompe et le pouvoir d'un Roi.
Dans une heure, pourtant, tout le Sénat s'assemble ;
C'est là, Seigneur, c'est là qu'il faut paroître ensemble ;
Et que, pour la Patrie et le secours des loix,
Nous devons employer et la main et la voix.
Ce moment, échappé, nous laisse dans les chaînes.

LICURGUE.

Ah ! ne permettons pas que l'on opprime Athenes !
Allons nous opposer à ce fier ennemi,
Et renverser un trône encor mal affermi.

SOLON.

Allez ; contre un Tyran et ses cruelles brigues,
Employez vos amis et de puissantes ligues.

Je marche sur vos pas, et mon dernier effort
Assurera, bientôt, ma franchise, ou ma mort.
(Licurgue sort.)

SCENE V.

SOLON, POLICRITE, CÉPHISE.

SOLON.

Policrite, il est tems de vous parler en maître;
Votre amour, à mes yeux, enfin, ose paroître.
J'ai connu vos soupirs et connu vos douleurs,
Et la mort du Tyran vous a coûté des pleurs.
Un avis incertain a fait couler vos larmes:
Je ne sais si le trône a, pour vous, quelques charmes,
Si vous osez prétendre à ce suprême rang;
Mais si vous oubliez le devoir de mon sang,
Si vous suivez encor l'amour qui vous surmonte,
Ma vertu, sur vos jours, saura venger sa honte;
Et punir, sur ce cœur, qui m'aura résisté,
L'injurieux mépris de mon autorité.

POLICRITE.

Cette sévérité ne m'est pas nécessaire;
Je sais ce que je dois aux volontés d'un pere,
Seigneur; et mon amour, quoi que je puisse agir,
Ne m'inspirera rien qui vous fasse rougir.
Ne blâmez point un feu que j'ai reçu sans crime;
C'est l'effet malheureux de votre seule estime:

Je n'ai connu l'amour qu'en suivant votre choix ;
Et mon ame, sans vous, eût évité ses loix.

SOLON.

Vous pûtes l'écouter, sans vous montrer ingrate,
Quand je vous commandai de choisir Pisistrate :
D'une vertu solide il suivoit le parti ;
Il étoit innocent : l'ingrat s'est démenti.
Aux loix de sa Patrie il s'est montré rebele :
Il faut perdre, à présent, cette amour criminelle,
Et régler vos soupirs sur un plus juste choix.

POLICRITE.

On ne hait pas si-tôt quand on aime une fois ;
Et ce n'est pas, Seigneur, sans une rude peine
Que l'on s'engage, ainsi, de l'amour à la haine.
Cet Amant, toutefois, que je n'ai pu haïr,
Ne m'a point emportée à vous désobéir.
Pisistrate m'a vue, insensible et sévere,
Contre lui, d'un Rival animer la colere,
Faire céder l'amour à mon noble transport,
Et d'une ame cruelle entreprendre sa mort.

SOLON.

Ah ! ce n'est pas assez d'avoir pu l'entreprendre :
D'une aveugle tendresse il falloit vous défendre ;
Et ne permettre pas qu'un indigne soupir
Vous pût faire accuser d'un lâche repentir :
Alors...;

(*Pisistrate paroît, ayant le bras en écharpe.*)

SCENE VI.

Les mêmes; PISISTRATE.

SOLON, *à Pisistrate.*

Mais quel sujet, en ce lieu, vous amene,
Seigneur? est-ce l'amour, la vengeance, ou la haine?
Venez-vous, comme Amant, quitter le nom de Roi,
Ou, comme mon Tyran, pour me donner la loi?

PISISTRATE.

Comme ami généreux et comme Amant fidele,
Je viens vous assurer d'une amour immortelle;
Eloigné du dessein de vous parler en Roi,
D'un adorable objet je veux prendre la loi.
Je viens mettre à ses pieds l'éclat d'une fortune,
Que mon ame, sans lui, trouveroit importune;
Et vous offrir, d'un cœur, entiérement soumis,
Ce suprême pouvoir qu'un peuple m'a commis.
A mon amour, Seigneur, souffrez cet avantage.
De rendre à ses beautés un éternel hommage;
Et de leur présenter avec l'offre d'un cœur,
Tout ce que mon destin ma donné de grandeur.
Daignez la recevoir, trop aimable ennemie,
Cette grandeur acquise au péril de ma vie;
Et maîtresse du rang que le ciel m'a donné,
Daignez ouïr les vœux d'un captif couronné.

POLICRITE.

Si mon ame, Seigneur, vous étoit mieux connue,

Vous exposeriez moins votre trône à ma vue ;
Vous auriez moins d'espoir sur un foible intérêt.
Je ne vous dirai point si le présent me plaît :
Solon est devant moi ; c'est à lui de répondre.

(*Policrite et Céphise sortent.*)

PISISTRATE.

Ah ! vous m'en avez dit assez pour me confondre !
Vous avez la rigueur de ne m'écouter pas,
Trop insensible objet, vous cherchez mon trépas !...

SCENE VII.

PISISTRATE, SOLON.

PISISTRATE.

Mais je l'accuse, en vain, de l'excès de ma peine ;
C'est vous qui me perdez, Seigneur ; c'est votre haine :
De votre inimitié voilà l'injuste effet.
Voyez mon désespoir ; êtes vous satisfait ?

SOLON.

Oui, je le suis, perfide ! et je vois, avec joie,
Les affreux déplaisirs où ton ame se noie ;
Et qu'au milieu des fers, pour venger mon honneur,
Il me reste un moyen de troubler ton bonheur.
Je vois, avec plaisir, cette noble ennemie,
De l'hymen d'un tyran refuser l'infamie ;
Et d'un cœur assuré, qu'il ne peut émouvoir,
Préférer à son trône un illustre devoir.

PISISTRATE.

Ah ! ne condamnez point un pouvoir légitime,
Où je suis arrivé, sans le secours du crime,
Qu'un peuple généreux m'a donné librement,
Et que cent beaux exploits m'ont acquis justement.
Je rends graces au ciel que, sans rien entreprendre,
J'ai reçu la couronne et n'ai pu m'en défendre;
Et que mes ennemis attaquant cet Etat,
Aux dépens de mon sang m'en ont donné l'éclat.

SOLON.

Ne vante point ici ton injuste artifice;
Tu sais mal imiter le généreux Ulysse :
Ce Grec, pour son pays, osa s'ouvrir le flanc;
Et toi, pour le trahir, tu prodigues ton sang.

PISISTRATE.

Eh bien ! je suis un fourbe, un méchant, un perfide,
Qui suit sa passion et que le crime guide;
Mais, de cette fureur, si vous craignez le cours,
De vos heureux conseils prêtez-moi le secours.
D'un Tyran malheureux, faites un juste Prince,
Qui régisse avec vous toute cette Province;
Et qui, pour son bonheur, imitant vos vertus,
Fasse régner le sang de l'illustre Codrus.
De ce Roi généreux, Policrite héritiere,
Sauvera, dans ce rang, sa gloire toute entiere;
Et fera souhaiter aux plus illustres Rois,
La beauté de son regne et celle de vos loix.

SOLON.

Si j'avois eu dessein d'augmenter ma famille,
L'éclat de ma vertu suffisoit à ma fille,

Sans devoir à ses yeux cette vaine grandeur,
Athenes, autrefois, m'en offrit la splendeur;
Mais touché foiblement de cet honneur insigne,
Je me suis contenté d'en avoir été digne;
Et j'aimai mieux en faire un refus généreux,
Que de rendre, pour lui, mes amis malheureux.
Que d'un si vain éclat un autre s'éblouisse;
Je prise moins d'un Roi le rang que la justice,
Et j'ai trop de mépris pour une dignité
Qui doit à mon pays coûter la liberté.

PISISTRATE.

Vous le flattez, enfin, d'un bien imaginaire:
Ce changement d'état est un mal nécessaire;
Que le Sénat murmure, et m'en veuille punir,
Le sort en est jeté, son regne va finir.

SOLON.

La fortune, poûr vous, aujourd'hui déclarée,
Ne rend pas, à vos yeux, la couronne assurée.
Mais, c'est perdre le tems en discours superflus;
Ou descendez du trône, ou ne m'en parlez plus.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CÉLINTE, POLICRITE, CÉPHISE.

CÉLINTE.

Ce nouveau changement doit peu vous mettre en peine;
Si Pisistrate est Roi, vous allez être Reine;
Et l'amour, qui le force à subir votre loi,
Soumet à vos beautés et son trône et sa foi.
Du sceptre dont son cœur vous doit le sacrifice,
Permettez, aujourd'hui, que je vous applaudisse;
Et que, dans vos desirs, mon cœur intéressé,
Offre, à votre grandeur, un hommage avancé.

POLICRITE.

J'attendois cet aveu de la bouche d'un autre,
Et ce soin me surprend d'un cœur comme le vôtre.
Vous présumez qu'un Roi flattera mes desirs,
Et qu'un trône sera l'objet de mes plaisirs.
Parlons, parlons, Madame, avec plus de franchise:
Je n'ai point de desirs que Solon n'autorise;
Et vous pouvez, du moins, avant que d'applaudir,
Attendre cet hymen qui me doit agrandir.
C'est abaisser bien bas l'orgueil de son courage,

De pouvoir se résoudre à rendre quelqu'hommage,
Et d'oublier le bien qu'on vient de nous ravir,
Jusques à nous donner l'exemple de servir.

CÉLINTE.

On obéit sans honte, et l'on sert sans bassesse,
Quand le Ciel est auteur du malheur qui nous presse;
Et que, pour nous tirer de la captivité,
Notre cœur, pour le moins, garde sa liberté.
Mais il est des esprits de qui la servitude
Ne causa pas encor toute l'inquiétude;
Qui savent rencontrer, dans leurs fers, des appas,
Et dont les plus pesans sont ceux qu'on ne voit pas.

POLICRITE.

Quand on porte des fers, du moins, c'est une adresse
De savoir bien cacher cette indigne foiblesse;
Mais je connois un cœur de qui, même en ce jour,
Un traître a su tirer une marque d'amour.

CÉLINTE.

Ce n'est pas en avoir que d'être obéissante,
Et j'agissois en sœur, et non pas en Amante;
Mais ce lâche Tyran, que vous devez haïr,
N'aura pas tant de peine à vous faire obéir.

POLICRITE.

Des vœux de mon pays je ferois peu d'estime.

CÉLINTE.

Le trône a des brillans qui cacheront ce crime;
Et l'amour, cependant, venant à son secours....

POLICRITE.

Eh bien! j'obéirai, pour commander toujours.

CÉLINTE.

Mais Solon, dans ce rang, trouvera trop de honte.

POLICRITE.

Vous parlez tant d'un rang où Pisistrate monte,
Que j'ai lieu de penser que c'est avec regret,
Que vous voyez une autre y prétendre, en effet.

CÉLINTE.

J'eusse pu l'accepter, par les ordres d'un frere;
Mais l'ingrat qui l'occupe a trop su me déplaire;
Et, dans ses premiers fers, s'il pouvoit s'enchaîner,
Je voudrois le punir, et non le couronner.
Athenes, cependant, devenue impuissante,
Ne soutient presque plus sa liberté mourante:
Le Sénat, assemblé, par un dernier arrêt,
D'elle et de son Tyran, va régler l'intérêt;
Et si, dans le succès, mon ame n'est déçue....
Mais Licurgue paroît; nous en saurons l'issue.

SCENE II.

Les mêmes; LICURGUE.

LICURGUE.

Tout est perdu, Madame; un Tyran, trop heureux,
Vient, enfin, malgré nous, de contenter ses vœux.
A suivre ses desirs Athenes condamnée,
De ses propres enfans se trouve abandonnée.
Pisistrate triomphe; et le Ciel, irrité,
Donne le dernier coup à notre liberté.

POLICRITE.

Quoi! vous avez souffert que nous l'ayions perdue!
Licurgue, ni Solon, ne l'ont pas défendue;
Et du sacré Sénat, la mourante vigueur
N'a pu, de notre sort, détourner la rigueur?

LICURGUE.

D'un peuple factieux, qui soutient l'injustice,
Le Sénat, emporté, suit l'aveugle caprice;
Et vous allez, Madame, apprendre, en peu de mots,
Le funeste récit du dernier de nos maux.
Pour chasser Pisistrate, ou mériter sa grace,
Chacun, dans le Conseil, est venu prendre place;
Et, de tous nos partis, les premiers mouvemens
Ont, d'abord, découvert les premiers sentimens.
Le Tyran y paroît: cent gardes, à la porte,
Annoncent son triomphe et lui servent d'escorte.
D'une vue assurée il voit ses ennemis:
Son discours, toutefois, est adroit et soumis;
Il parle sans orgueil, il flatte, il prie, il presse:
Il sait des auditeurs surprendre la foiblesse;
Et de son éloquence employant les efforts,
A leurs esprits trompés, inspire ses transports.
Le Sénat, trop facile, abusé par ce traître,
Consent, honteusement, à se donner un maître;
Et se rend, contre nous et contre la raison,
L'instrument de sa perte et de leur trahison.
Ariston, aussi-tôt, s'empare de la ville:
Pisistrate le suit; et trouvant tout facile,
Sa garde à ses côtés et l'épée à la main,
Avance vers le fort, et s'y fait un chemin.

De

De nos premiers soldats apprennant la défaite,
Mégacle prend la fuite et pense à la retraite.
Mais Solon, dont le cœur surmonte les malheurs,
(En cet endroit, Madame, il faut verser des pleurs.)
Cet illustre Héros, abandonnant la vie,
Veut jusques à sa mort secourir la Patrie;
Et, s'opposant, enfin, au soldat furieux,
Au milieu du combat il trébuche à nos yeux.

POLICRITE.

O Ciel ! quel coup de foudre ! et que viens-je d'entendre ?
Quoi ! Solon est blessé ?

LICURGUE.

J'ai peine à vous l'apprendre;
Mais, enfin, pour sa vie il reste peu d'espoir.

POLICRITE.

Ah ! dites-moi, de grace, où je pourrai le voir ?
Donnez-moi les moyens d'aller, en sa présence,
A ce généreux pere offrir mon assistance :
Sur le lieu du combat on le pourra trouver ?

LICURGUE.

Il n'est plus tems, Madame; on l'a fait enlever.
Les amis du Tyran sont maîtres de la Place.

POLICRITE.

Ah ! c'est pousser trop loin l'horreur de ma disgrace !
Mon pere, loin de moi, verra finir ses jours,
Et je ne pourrai pas lui donner du secours !
Lâches Athéniens, de qui la noire envie
Ne peut souffrir l'éclat d'une si belle vie,

Ingrats! votre bonheur est fini pour jamais;
Et le ciel, par sa mort, punira vos forfaits!

CÉLINTE.

Après ce triste coup, je n'ai rien à vous dire.
Mais vous êtes encor sous un cruel empire;
Et quiconque d'un trône est maître souverain,
D'une amour méprisée a le remede en main.

POLICRITE.

Je saurai les moyens d'éviter sa poursuite.

LICURGUE.

Je n'en connois qu'un seul, Madame; c'est la fuite.
Tout l'Etat, désormais, ne dépend que de lui;
Mais vous pouvez encore en sortir aujourd'hui:
Pour vous en délivrer je vous offre une escorte.
Deux cents de mes amis nous gardent une porte;
Et, doutant d'un succès qui dépendoit du sort,
J'ai su nous assurer d'un vaisseau sur le port.

POLICRITE.

Que, par ma lâcheté, j'abandonne mon pere!
Que de mes ennemis je craigne la colere!
Que je le prive aussi des honneurs du tombeau!

CÉLINTE.

Mais ne craindrez-vous point d'épouser un bourreau?
Attendez-vous en paix ce cruel hyménée,
Où déja, dans son cœur, vous êtes destinée;
Et que sa passion, par un double attentat,
Vous force d'obéir aussi bien que l'Etat?

LICURGUE.

Fuyez un tel malheur, et, de peur qu'il n'arrive,
A ce cruel Amant dérobez sa captive.

POLICRITE.

Voilà donc le moyen que vous daignez m'offrir ?
Mais j'en trouve un plus beau, Seigneur; c'est de mourir.
Du malheur de Solon la gloire non commune,
Ne permet pas de vivre après son infortune ;
Et d'un pere si grand le sort est assez beau
Pour obliger sa fille à le suivre au tombeau.

LICURGUE.

Je fais gloire pour moi, dans cette conjoncture,
De survivre à Solon, pour venger son injure ;
Et j'appréhende moins l'affront d'être banni,
Que la honte de voir son destin impuni.
Demeurez dans vos fers ; servez la tyrannie ;
Exposez votre gloire à cette ignominie :
Nous vous quittons, Madame, et je ferai juger,
Si je suis un Tyran, que c'est pour men venger.

(*Licurgue et Célinte sortent.*)

SCENE III.

POLICRITE, CÉPHISE.

POLICRITE.

RIGUEUR de mon destin, fortune impitoyable,
N'es-tu pas lasse encor de me voir misérable ?
Et les Dieux obstinés en leur inimitié,
Après tant de malheurs, seront-ils sans pitié ?
Est-il quelque douleur que mon cœur n'ait soufferte ?

De tout ce que j'aimois j'ai ressenti la perte ;
Et d'un cruel regret atteinte doublement,
Je perds d'un même coup mon Pere et mon Amant.
Mais après le malheur qui me prive d'un Pere,
Toute autre affliction me doit être légere :
L'esclavage n'est rien, et, dans un tel état,
Qui regrette un Amant, fait voir un cœur ingrat.
Sors donc de mon esprit, passion trop fidelle,
Souvenir importun, tendresse criminelle ;
N'offre plus à mon cœur tes indignes appas...
Allons sauver un Pere, ou venger son trépas.
Oui ; c'est en vain ici que ma crainte m'arrête.

CÉPHISE.

Où courez-vous, Madame, exposer votre tête ?
Des soldats animés l'insolente fureur
Fait régner en tous lieux le carnage et l'horreur :
Chacun fuit le courroux du parti qui l'emporte.

POLICRITE.

Le danger paroît grand, Céphise ; mais n'importe :
Que dois-je appréhender, lorsque j'ai tout perdu ?
Au moins à mes soupirs Solon sera rendu ;
Je pourrai recevoir ses dernieres paroles.

CÉPHISE.

C'est flatter votre mal par des desirs frivoles ;
D'un pareil prisonnier on craint trop le pouvoir,
Pour accorder si-tôt la grace de le voir ;
Et, de quelque façon que sa vertu combatte,
Si le... Mais quelqu'un entre.

POLICRITE.

O Dieux ! c'est Pisistrate !

SCENE IV.

Les mêmes; PISISTRATE.

PISISTRATE.

OUI, vous voyez, Madame, un coupable odieux,
Qu'un amour téméraire offre encore à vos yeux.

POLICRITE.

Quelle raison, cruel! te fait chercher ma vue?
Est-ce pour augmenter la douleur qui me tue?
Est-ce pour annoncer à mon cœur étonné,
Que Solon, par les tiens, vient d'être assassiné?
Est-ce pour accabler une illustre famille?
Au pere massacré viens-tu joindre la fille?
Et, poussé du desir de maintenir ton rang,
Viens-tu sacrifier le reste de son sang?

PISISTRATE.

Quelle injuste frayeur! quelle vaine pensée,
Dont l'horreur fait frémir mon amour offensée!
Non, non; je ne viens point, par un cruel excès,
Vanter de mes desseins le funeste succès;
Je ne viens point offrir mon rang à votre vue:
Je sais trop à quel prix sa grandeur m'est vendue;
Et, plus porté que vous à me le reprocher,
Si je regne, Madame, il m'en coûte bien cher!

POLICRITE.

Va jouir de ce trône, à mes vœux si contraire;
Mais laisse-moi courir au secours de mon Pere:

Souffre qu'avant sa mort il reçoive mes soins,
Et que de ma douleur ses yeux soient les témoins !

PISISTRATE.

Les vôtres vont, Madame, admirer sa constance :
Vous jouirez encor de sa triste présence ;
Mais avant que sa vue anime votre cœur,
Commencez sur ma vie une juste rigueur.
Je ne veux point ici, pour fléchir la nature,
Vous dire que, déja, j'ai vengé sa blessure ;
Qu'il n'en faut accuser que le sort des combats,
Et que ce coup, enfin, ne vient pas de mon bras.
Je ne m'excuse point, l'effet est trop coupable ;
Aux traits de la pitié soyez inexorable :
Contre ce triste cœur portez de justes coups ;
Frappez ! (*Il offre son épée à Policrite.*)

POLICRITE.

Ah ! Pisistrate ! où me réduisez-vous ?
A quelle rude épreuve exposez-vous mon ame ?
Vous forcez mon devoir à condamner ma flamme !
C'est peu de vous haïr et d'éteindre mes feux :
Il faut que votre mort soit l'effet de mes vœux !
N'espérez pas, pourtant, que ma main vous punisse :
Ma Patrie, avec moi, doit se faire justice ;
Et d'un commun effort votre trône abattu,
Doit lui rendre sa gloire, et montrer ma vertu.

PISISTRATE.

N'attendez point du tems le succès de ma peine.

POLICRITE.

Je dois à mon honneur, cet éclat de ma haine.

PISISTRATE.

Quoi ! vous me haïrez, et je ne mourrai pas ?

POLICRITE.

Je le devrois, Seigneur ; mais le pourrai-je, hélas !

PISISTRATE.

Quel effet aura donc cette noble colere ?

POLICRITE.

Celui que veut de moi la gloire de mon Pere :
Celui de vous poursuivre aux yeux de l'Univers,
Et de vous attaquer par cent efforts divers....
Mais, enfin, je reçois, dans mon mal, une joie ;
Je retrouve Solon : le Ciel me le renvoie !

SCENE V et derniere.

Les mêmes; SOLON, ARISTON, CLÉANTE.

POLICRITE.

Quels ennemis, Seigneur, et par quels attentats,
Vous rendent à mes yeux en ce funeste état ?

SOLON.

Ne plains point le destin qui s'oppose à ma vie ;
Plains, ingrate ! plutôt le sort de ta Patrie ;
Elle est digne des pleurs que je te vois verser :
Mes malheurs sont finis, les siens vont commencer.
Ne pouvant l'affranchir d'un pouvoir tyrannique,
Solon a dû périr avec la République ;

Et je sens cette joie, entre cent maux divers,
D'être exempt, par ma mort, de la voir dans les fers....

(*A Pisistrate.*)

N'insulte point, Tyran ! aux maux de ma famille.
Sache qu'à tes desirs j'ai su ravir ma fille,
Et délivrer mon sang de ce cruel affront
Qu'il eût, par ton hymen, imprimé sur mon front....

(*A Policrite.*)

Ce discouts imprévu vous surprendra, Madame ;
Mais, enfin, il est tems de vous ouvrir mon ame :
Il y va de ma gloire ; et cet heureux secret
Ne doit plus échapper, désormais, à regret.
Mais, avant de savoir de qui vous êtes née,
Apprenez à quel rang vous fûtes destinée,
Et comment, par les soins de l'illustre Thalès,
J'ai pu de mon destin prévenir les effets.
Tu dois, me dit ce Sage, élever une fille,
Fatale à ton repos, ainsi qu'à ta famille.
Je te donne à présent ces avis à regret ;
Mais c'est-là du destin l'immuable décret :
Ou des astres brillans les lumieres sont vaines,
Ou Policrite, un jour, doit asservir Athenes.
Pour elle son Tyran concevra de l'amour,
Et cette fille aussi l'aimera quelque jour....
A ces terribles mots, à ce rude présage,
J'accusai d'injustice et le Ciel et le Sage ;
Et mon cœur, outragé d'un avis si cruel,
Ne put croire mon sang à ce point criminel.
Quoi ! des Dieux, dis-je alors, l'implacable colere
Réserve à ces ennuis un déplorable pere !

En vain, pour mon pays, j'aurai tant combattu;
Le destin est plus fort que toute ma vertu!
Ah! Solon, évitons ces présages funestes!....
En effet, étonné des désordres célestes,
Je suppose une fille; et, partant de ces lieux,
J'emmene Policrite, et crois tromper les cieux.

POLICRITE.

Ah! que m'apprenez-vous; et, dans mon innocence,
Quel dessein vous oblige à m'ôter ma naissance?
Seigneur, suis-je coupable; et le sage Solon
Juge-t-il Policrite indigne de son nom?

SOLON.

C'est ce funeste nom qui fait votre disgrace.
Vous eûtes de ma fille et le sort et la place;
Et, durant mon exil, dans la Cypre et Paphos,
J'ai, par mes soins, enfin, établi mon repos.
J'ai sauvé Policrite, et je perds Cléorante.
Du malheur de mon sang je charge une innocente;
Et le Ciel en courroux, plutôt que ma raison,
A changé son destin, aussi bien que son nom....
Dieux! contre vos décrets que nos forces sont vaines!
J'ai fait tout mon effort pour délivrer Athenes;
Et, cependant, hélas! telle est votre rigueur,
Que cet effort ne sert qu'à presser son malheur!

ARISTON.

Mais en quel lieu, Seigneur, prîtes-vous cette fille?

SOLON.

Votre pere, en mourant, en chargea ma famille;
Et, dans ces mêmes lieux, d'où vous étiez absent,
Philoclès me laissa cet objet innocent.

ARISTON.

Philoclès, en mourant, vous laissa Cléorante ?
Ah ! cet aveu, Seigneur, va remplir mon attente ;
Et le sort, aujourd'hui, me rend, heureusement,
Cette sœur que, sans vous, je cherchois vainement.
Comme, enfin, de ses traits j'avois perdu l'idée,
A tout autre qu'à vous je l'aurois demandée ;
Et quoique Philoclès m'eût écrit, en mourant,
J'attendois, pour m'instruire, un indice plus grand.

SOLON.

Le malheur dont le Ciel menaçoit ma Patrie,
M'inspira le dessein de vous cacher sa vie ;
Et l'heureux accident d'un assez grand rapport ;
Me fit changer ma fille et déguiser son sort....
Qu'elle accepte, à présent, ou refuse l'Empire ;
J'ai suivi mon devoir et n'ai plus rien à dire :
Ariston à mes soins succéde désormais ;
Mon honneur est sauvé, je vais mourir en paix.

POLICRITE.

Vivez, vivez, Seigneur, pour consoler Athenes !
N'ajoutez pas ce comble à nos dernieres peines ;
Et si le seul destin rend mon cœur criminel,
Vivez, pour m'arracher à ce destin cruel !
Ne vous défendez point du sacré nom de pere :
Conservez sur mes vœux un pouvoir nécessaire ;
Et ne me quittez pas, avec cette rigueur,
De m'exposer, vous-même, aux traits de mon malheur !

SOLON.

C'est en vain que vos soins s'attachent à ma vie ;
Ma gloire, désormais, n'en peut souffrir l'envie.

Sous le joug d'un Tyran je craignois de fléchir,
Et je chéris le coup qui m'en doit affranchir.
Si la rigueur du Ciel me laissoit la lumiere,
A vos plus chers desirs je serois trop contraire;
Et je préférerois de mourir mille fois,
Au cruel déplaisir de survivre à mes Loix.

PISISTRATE.

Vivez donc pour l'Etat, qui le souhaite encore;
Dispensez-nous ces Loix, que tout le monde adore;
Et souffrez qu'en dépit d'un sort injurieux,
J'établisse, sous vous, un regne glorieux:
Ne vous obstinez pas à refuser notre aide.

SOLON.

Cesse, cesse, cruel! de m'offrir ce remede;
Et ne présume pas, en retardant ma mort,
Que Solon d'un Tyran devienne le support.
Je meurs; mais, en mourant, j'emporte cette gloire
De voir, jusqu'au tombeau, disputer la victoire;
Et que, si mes desseins n'eussent été trahis,
J'aurois de tant de maux garanti mon pays....
Mais, c'en est fait, Cléante, assiste ma foiblesse;
Et si, dans mon malheur la pitié t'intéresse,
De crainte que l'ingrat triomphe de mon sort,
Dérobe à mon Tyran le plaisir de ma mort.

(*Cléante emmene Solon.*)

POLICRITE.

Ah! si mon intérêt ne vous peut faire vivre,
Vous ne sauriez, du moins, m'empêcher de vous suivre;

Et la vie, après vous, n'a point assez d'appas,
Pour m'ôter le dessein de marcher sur vos pas.
(*Ariston s'oppose à Policrite, qui veut suivre Solon.*)

ARISTON.

Que faites-vous, ma sœur, et quelle injuste envie
Vous force maintenant à mépriser la vie ?
A ces vives douleurs donnez moins de pouvoir ;
C'est trop s'abandonner à ce grand désespoir.
Vous perdez un ami, qui vous servit de pere,
Et sa mort, aujourd'hui, vous rend à votre frere :
Elle vous ôte un maître ; et, par un sort plus doux,
Vous acquérez un trône et trouvez un époux....
(*A Pisistrate.*)
Mais, en vain je l'arrête, et sa pitié l'emporte.
Le tems vaincra, Seigneur, une douleur si forte ;
Et c'est pour votre amour un bonheur assez doux,
Qu'elle n'ait plus un pere à venger contre vous.

PISISTRATE.

J'attendrai, de vos soins, cette heureuse victoire....
Honorons, cependant, une illustre mémoire ;
Et rendons, hautement, sur des sacrés autels,
Le plus grand des honneurs, au plus grand des mortels.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

